



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

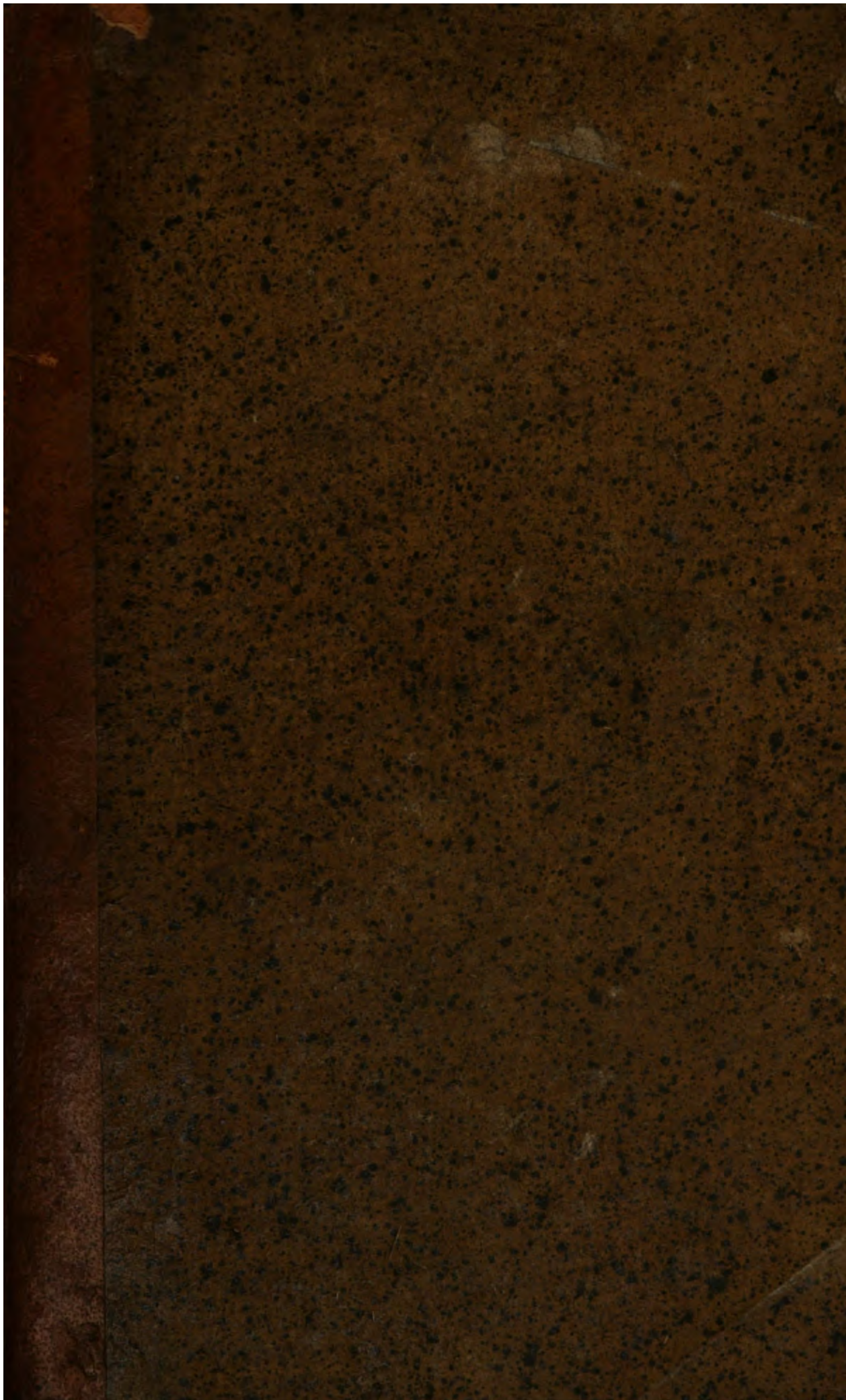
This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

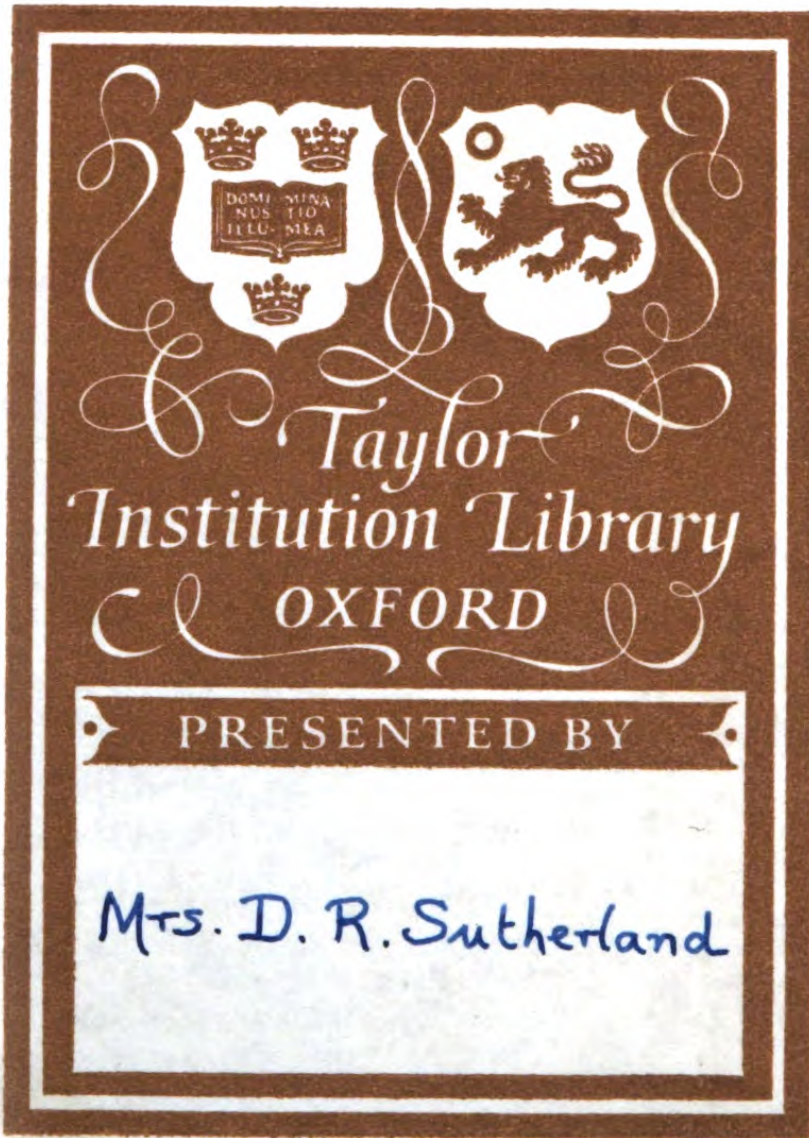
<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

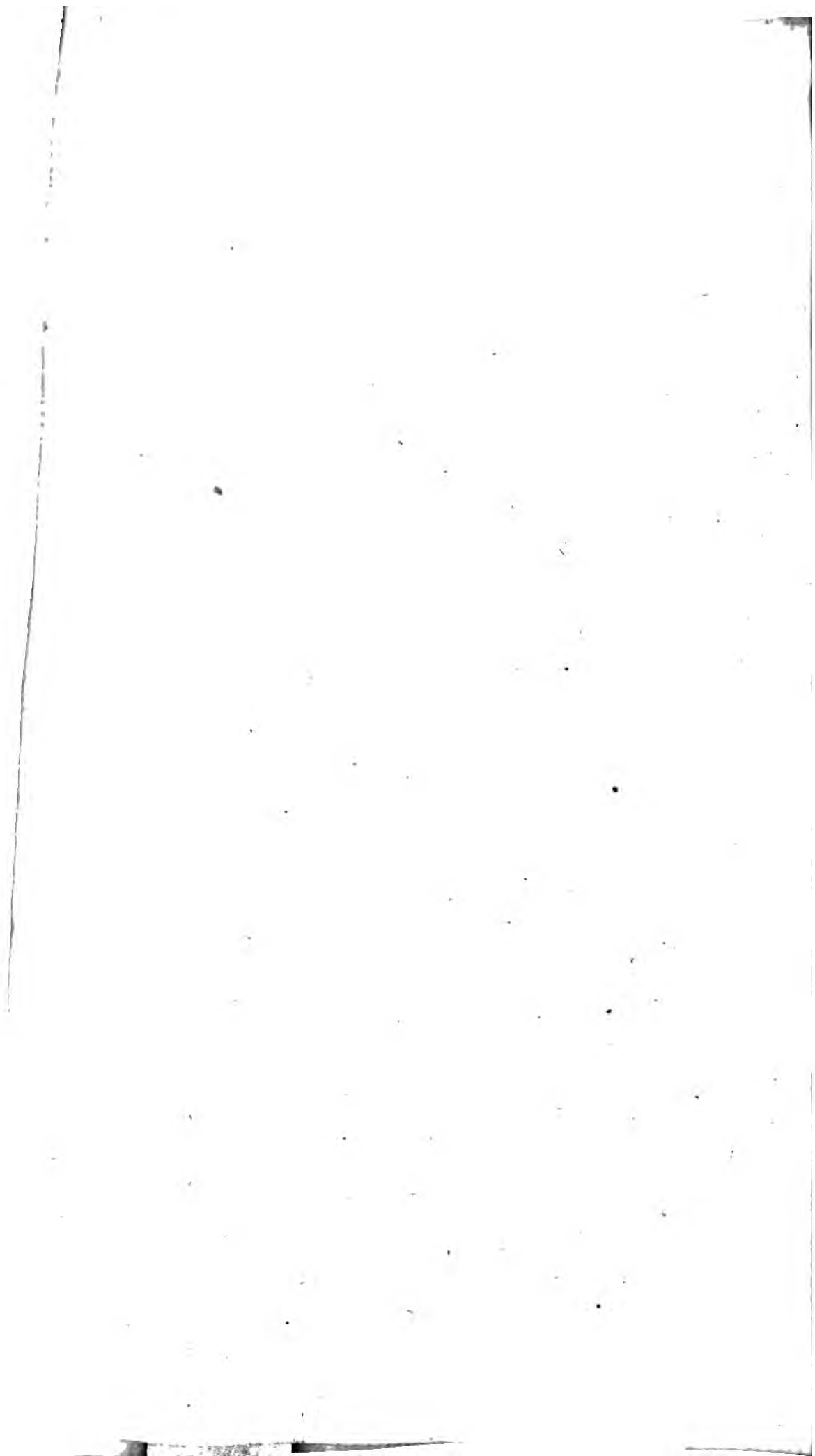


Q661, 4 Bde.



Mrs. D. R. Sutherland

Vet. Fr. II B. 1216



RECUEIL
DE PIÈCES
GALANTES,

TOME SECONDE.

RECORDS

DEPARTMENT OF

INTERNAL SECURITY

CONFIDENTIAL

FORM 100-10

RECUEIL
DE PIÈCES
GALANTES,
EN PROSE ET EN VERS,
DE MADAME LA COMTESSE
DE LA SUZE,
ET DE
MONSIEUR PELISSON.

Nouvelle Edition, à laquelle on a joint.

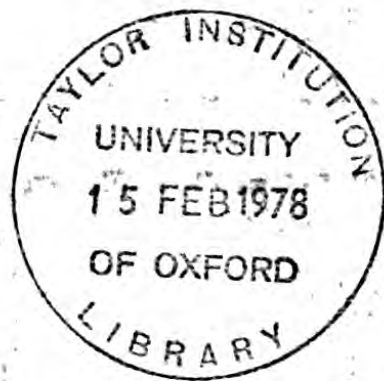
Le Voyage de BACHAUMONT & LA CHAPELLE.
Les Poësies du Ch^{er}. D'ACEILLY ou de CAILLY.
Les Visionnaires, Comédie de JEAN DESMARETS,
de l'Académie Française.

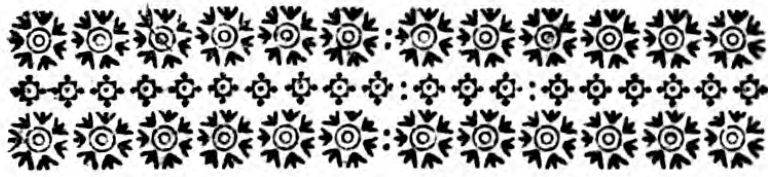
TOME SECONDE.



A TREVoux,
PAR LA COMPAGNIE.

M. DCC. XLVIII.





ERGASIS ET EDONE,
OU
LE TRAVAIL
ET LA VOLUPTÉ.

DIALOGUE.

ERGASIS.

D'Où vient que vous me fuyez avec tant de soin ? Il me semble que vous en devriez user d'une autre manière, & qu'au moins par raison vous devriez être plus souvent avec moi, si vous ne le pouvez par inclination.

EDONE.

Mon humeur & la vôtre ont si peu de rapport ensemble, qu'il ne faut pas s'étonner si je ne vous recherche guères : & vous me traitez d'une façon si peu obligeante, que je ne sçauois me résoudre d'avoir pour vous toute la complaisance que vous exigez de moi.

ERGASIS.

Comme vous êtes d'un sexe dont la douceur
Tome II. A &

& la retenüe font le principal ornement, il me semble que vous devriez prendre un peu plus de peine à cacher vos emportemens, & que la nécessité où vous êtes de vivre avec moi, si vous voulez être dans le monde avec honneur, est un motif assez puissant pour vous obliger à sauver du moins les apparences.

E D O N E.

Je sçai bien qu'il ne me seroit pas trop aisé de me séparer de vous, & qu'une fille jeune & assez bien faite ne peut pas honnêtement quitter son pere, quand elle ne veut ni se mettre en retraite, ni se marier; & ma destinée ne permettant pas que je m'attache à une seule personne, & mon humeur étant fort éloignée de fuir le monde, je vois bien qu'il faut que je demeure toujours avec vous. Cependant il me semble que vous en tirez un peu trop d'avantage: vous souhaiteriez que je fusse toujours à vos côtes, que je vous acompagnasse dans toutes vos grandes & pénibles occupations, que je me levasse matia, que je me couchasse tard, que je ne reçusse des visites que de ceux qui vous font la cour, & que je ne prisse des divertissemens que ceux qui sont de votre goût.

E R G A S I S.

Je suis bien aise que vous soyez aujourd'hui d'humeur à raisonner; car vous êtes d'ordinaire si brusque, & vous avez si peur de passer un quart-d'heure sans plaisir, que vous ne voulez jamais écouter que des choses qui vous flattent: mais puisque vous me donnez un peu d'audience, je
râche-

DE PIÈCES GALANTES. 3

tâcherai de vous détromper, & de vous faire voir qu'il n'y a rien de plus honnête que mon procédé avec vous ; & que si je ne donne pas dans tous vos sentimens , c'est principalement pour votre bien. Il est vrai que je serois bien aisé que vous fussiez souvent avec moi , & j'avouë qu'en cela je me regarde un peu. Votre présence a quelque chose de si charmant pour tout le monde , qu'il ne faut pas s'étonner si je souhaite de vous posséder quelquefois : mais vous m'avouërez aussi que ma compagnie ne vous devoit pas être à charge , puisque j'ai la complaisance de vous préparer tous vos divertissemens , & d'essuyer toute la fatigue qu'il y a à les disposer : & d'ailleurs quand vous avez été long-tems avec moi , vous en devenez plus précieuse aux gens qui vous recherchent , parcequ'ils ne vous possèdent pas avec tant de facilité.

E D O N E.

Je ne doute pas que ce que vous venez de dire , ne paroisse fort raisonnable à tout autre qu'à moi : mais vous sçavez que je ne suis née que pour la joye , & que je suis même d'un tempérament si délicat , que je ne puis vous tenir compagnie dans toutes vos entreprises.

E R G A S I S.

Il est vrai que vous êtes née pour la joye , & que vous faites même celle de tous les lieux où vous êtes ; mais je vous prie de considérer que lorsque vous m'accompagnez , toute la peine est pour moi , & que vous demeurez toujours vous-même ; que vous dissipez mon chagrin sans en

A ij

prendre

4 R E C U E I L

prendre, & que je donne si bon ordre à toutes choses, que vous ne souffrez point avec moi. Je sçai bien que ce n'est pas assez pour vous de ne pas souffrir, qu'il faut quelque chose qui vous divertisse : aussi je ne trouve pas mauvais que vous soyiez quelquefois dans les honnêtes divertissemens ; & je suis même bien aise de vous accompagner ; mais je ne puis souffrir que vous y passiez toute votre vie, & que vous n'ayiez aucune inclination pour les choses sérieuses. En vérité, c'est sçavoir bien peu à quoi vous êtes destinée, & abuser, étrangement des avantages que la Nature vous a donnez. Tous les hommes vous suivent, & au lieu de les conduire où leur devoir les appelle, vous les amusez à des bagatelles.

E D O N E.

C'est une chose assez plaisante, de me vouloir rendre responsable de tous les désordres qui paroissent dans le monde. Pourquoi les gens qui ont des affaires sérieuses, ne les font-ils pas, & de quoi s'avisent-ils, de me venir chercher, quand ils ont des occupations importantes, puisqu'ils doivent bien sçavoir, s'ils ont quelque esprit, que les affaires & moi n'avons aucun rapport ensemble ?

E R G A S I S.

Il y a bien de l'injustice dans ce que vous dites : car enfin, vous sçavez bien que l'on ne sçauroit vivre long-tems sans vous, que l'on vous cherche par-tout, & que vous êtes même bien plus éloignée de vous communiquer à ceux qui sont dans les grandes occupations

DE PIÈCES GALANTES. S

de la vie , qu'à ceux qui ne sont que dans les divertissemens ; puisque ces premiers agissent & travaillent pour tous les hommes , auxquels il semble que vous ayiez été donnée pour adoucir leurs déplaisirs.

E D O N E.

Il ne tient pas à vous que je ne passe pour une personne fort importante : cependant vous aurez bien de la peine à me persuader que je quitte ma façon de vivre ordinaire , & dont je me suis fort bien trouvée jusques à présent. En effet , quelle apparence que j'abandonne un grand nombre d'honnêtes gens , qui témoignent avoir un fort grand empressement pour moi , & qui ne me proposent que des choses agréables ; & cela pour tenir compagnie à quelque mélancolique , qui passe les journées entières dans son cabinet , ou dans le tumulte des affaires , sous prétexte qu'il travaille pour le Public ?

E R G A S I S.

Croyez-vous que l'approbation générale de toute la terre ne mérite pas bien que vous contraigniez un peu votre humeur ? Et d'autre part , est-il possible que vous ne vous souveniez plus que vous avez autrefois aimé tout ce que vous haïssez à présent ; que vous m'avez accompagné sans aucune répugnance dans des voyages que j'ai faits sur mer & sur terre ; que vous vous êtes trouvée sans aucun chagrin dans les Assemblées où l'on traitoit des affaires les plus importantes , & que vous avez même quelquefois pris un assez grand divertissement à vous

entretenir avec de simples Artisans? Avoüez que ce n'est que depuis quelques années que vous avez changé d'humeur, & que vous ne donnez plus que dans les divertissemens d'éclat. L'on impute dans le monde tout ce désordre à de certaines gens, lesquels ayant trouvé le moyen de faire une grande fortune en très-peu de tems, & se trouvant incapables des satisfactions raisonnables que l'esprit & la joye de bien faire son devoir peuvent donner, se sont jettés dans une licence effrenée, & vous ont mise de toutes leurs parties, où vous avez couru un grand risque de perdre votre réputation. C'est ce qui vous a fait passer pour une Coquette qui n'a aucun égard au mérite des gens, & qui ne considère que ceux qui la mettent de beaucoup de Fêtes & de Cadeaux. Si vous aviez eu autant de soin de votre réputation que vous y étiez obligée, vous auriez remis ces gens dans le bon chemin, vous auriez réglé leur dépense & leurs divertissemens, & vous n'auriez pas souffert qu'un homme d'un mérite très-rare, dont le nom est assez connu, se perdit pour avoir eu trop d'empressement pour vous, & pour vous en avoir donné des marques trop éclatantes. Ce malheur m'oblige de veiller de plus près sur votre conduite; & si je ne puis la régler, d'empêcher mes amis d'avoir trop de complaisance pour vous.

E D O N E.

Sans me défendre de tout ce que vous m'imputez, & où je ne crois néanmoins avoir aucune part, je vous dirai seulement que vous avez
un

DE PIÈCES GALANTES. 7

un ami, & dont vous faites une estime particulière, que j'aurois la plus grande joye du monde de mettre de mon parti. Je vous avouë que je ne le souhaite pas seulement par un sentiment d'ambition, & parcequ'il est dans un poste fort éminent; mais qu'il y a un peu d'inclination mêlée; car bien qu'il ne m'ait pas rendu de fréquentes visites, je l'ai trouvé autrefois tellement disposé à être de mes amis, qu'il n'y a rien au monde que je ne fisse pour vous le dérober.

ERGASIS.

En vérité cette conquête vous seroit bien glorieuse: mais si vous ne devenez pas plus raisonnable, je doute fort que vous la puissiez jamais faire. Celui dont je vois bien que vous me voulez parler, a le cœur tendre & l'ame passionnée. & cela suffit pour qu'il ne vous haïsse pas: mais comme il a beaucoup de vertu, il souhaiteroit que vos sentimens & vos actions fussent un peu mieux réglées; & je m'assure que s'il voyoit un changement avantageux dans votre conduite, les grandes occupations qu'il a, & dont tout autre seroit accablé, n'empêcheroient pas qu'il ne fût bien aise de vous posséder quelquefois.

EDONE.

Le procédé de votre ami avec moi est tout-à-fait particulier: au-lieu que tout le monde me cherche, il faut que je l'aïlle trouver, ce qui n'est pas une petite mortification pour moi; & encore que je prenne son tems: il est si fier, qu'il ne me vient voir que lorsqu'il n'a plus rien à faire. J'ai beau me présenter à lui, il ne me

A iiij

donne

§ R E C U E I L

donne audience que lorsqu'il n'y a plus personne qui le demande. Enfin il est impossible que je jouisse de lui un moment en particulier, & le peu de tems qu'il me donne, je suis obligée de le partager avec toute sa famille. Je ne me rebute pas néanmoins, & je ne désespere point qu'il ne m'aime quelque jour un peu plus qu'il ne fait à présent.

E R G A S I S.

Je vous ai déjà dit qu'il n'a aucune aversion pour vous, & qu'il auroit plus de commerce avec vous, si vous deveniez capable d'aimer les choses sérieuses & solides, comme les belles Lettres & les beaux Arts, pour lesquels vous voyez qu'il fait toutes choses. De plus, s'il est vrai que vous le considérez autant que vous le témoignez, & que vous ayiez un véritable dessein de toucher son cœur, que n'êtes-vous de toutes nos parties ? Vous sçavez que je ne le quitte guères ; ainsi vous pourriez en être avec bienséance : & puis vous vous êtes mis dans le monde sur un certain pied, que l'on ne trouve point mauvais que vous soyiez avec des hommes, pourvû qu'ils soient connus pour avoir de la vertu. Vous sçavez qu'il fait bien de petits voyages pour le service de son Prince & de l'État : ne pourriez-vous pas quelquefois le divertir par le chemin ? En vérité, vous ne seriez pas inutile à conserver une santé aussi précieuse que la sienne, & vous sçavez combien de gens vous en auroient obligation.

EDONE.

E D O N E.

Quoique je vous aye dit que je considère beaucoup votre ami, je ne suis pas néanmoins résoluë de faire toutes ces avances ; & il me semble que je suis assez considérable dans le monde pour être un peu recherchée ; même du plus grand de tous les hommes ; & quand je n'aurois d'autre avantage que d'être assez bien avec le Maître de celui dont vous me parlez, il me semble qu'il devoit m'estimer davantage qu'il ne fait.

E R G A S I S.

Ne vous en orgueillissez pas de ce que le grand Prince dont vous parlez, vous rend quelques visites ; & sçachez que ce n'est que pour se délasser des grandes fatigues qu'il est obligé de souffrir, en gouvernant tout seul, & d'une manière qui le fait admirer par toute la terre : il est dans un âge où il ne lui est pas permis de vous fuir ; mais après tout, sçachez, puisque cela vient à propos, qu'il ne trouve point du tout bon que vous inspiriez à ses Sujets des sentimens si éloignez de ceux qu'ils doivent avoir. Il est résolu d'y apporter du remède : vous sçavez qu'il vous a déjà retranché la bizarre satisfaction que vous preniez de voir les plus honnêtes gens de son Etat s'égorger pour le moindre petit démêlé ; que la joye que vous donnez par une agréable médisance, n'est plus à la mode, depuis que ce Prince a témoigné qu'il ne vouloit pas que la raillerie passât jusqu'à la satyre ; que l'on a même banni du Théâtre certaines libertez qui

A v étoient

étoient de mauvais exemple , & qui scandalisoient tous les honnêtes - gens : mais il n'en veut pas demeurer là ; car il ne veut plus que vous serviez de prétexte de mal faire à ses Sujets , & que l'on s'excuse en disant que l'on n'a rien fait que pour vous. Il faut , si vous souhaitez qu'il vous considère toujours , & qu'il vous conserve dans ses Etats l'autorité que vous y aviez acquise , que vous preniez autant de peine à détromper ses Sujets , qu'il semble que vous avez pris de contentement à les aveugler ; que vous leur fassiez connoître que le seul moyen de vous avoir est d'être bien réglés dans toute leur conduite ; & pour se dégager des mauvaises habitudes qu'ils ont contractées dans un tems de licence , les obliger à me considérer plus qu'ils n'ont jamais fait : il veut même que ses Sujets ne reçoivent aucune grace de vous que par mon entremise , & que vous ne fassiez bon visage qu'à ceux qui auront suivi mes ordres. Dans ces derniers tems , vous avez été réduite à de certaines Societez qui ont fait grand bruit dans le monde , composées de gens qui n'étoient point du tout de mes amis , & l'on ne vous voyoit jamais autre part. Le Prince entend que vous soyiez partout , que vous fassiez la joye de tout le monde : il prétend que vous assistiez dans les Académies , que vous montiez à cheval pour vous trouver aux Revuës qu'il fait de ses Troupes pour les maintenir dans la discipline Militaire ; & il n'entend pas que l'honneur qu'il vous a fait de vous donner une place dans les Conseils , vous dispense de vous trouver quelquefois dans les boutiques

DE PIÈCES GALANTES. II

ques des Artisans & dans les cabanes de Bergers.

EDONE.

Je trouve beaucoup de raison à tout ce que vous dites ; mais je désespère de pouvoir faire tant de choses ; car enfin , je ne puis pas être partout. Vous sçavez que je dois donner quelques heures à ce grand Prince , je ne sçau-rois me refuser à la Cour ; tout le reste du monde me souhaite : comment pourrai je ne mécontenter personne ? Car je n'entens autre chose dans le monde que des plaintes de ce que l'on ne me possède pas.

ERGASIS.

Pour ce qui est du Prince , il ne s'apercevra jamais de votre absence , pourvû qu'il sçache que vous êtes avec les Sujets , & que par votre moyen ils s'occupent à faire leur devoir : quand il sçaura que vous faites supporter avec joye le fardeau des grandes affaires à ceux qui en ont la direction ; que vous faites que les gens qui sont obligez de travailler sans relâche pour la subsistance de leurs familles , le font sans chagrin : & ne croyez pas que ces choses soient fort difficiles. N'est-il pas vrai que vous avez fait passer des années toutes entieres à des gens , & assez agréablement , dans l'espérance de vous posséder un moment ? Vous n'avez seulement qu'à vous montrer pour contenter bien du monde. Si vous appréhendez de faire des mécontents , ne promettez jamais que ce que vous pourrez accorder : faites voir que vous êtes à ceux qui ont

plus de mérite : faites enforte que l'on se persuade que vous n'accordez point de faveurs qui ne soient fort considérables, puisqu'elles n'ont d'autre prix que celui que leur donne celui qui les reçoit ; desorte que vous pourriez être toute entiere à une personne, qu'elle n'en seroit pas plus heureuse, si par bizarrerie elle s'alloit imaginer qu'elle ne le seroit pas. Ne vous laissez pas trop infatuer de la Cour ; si ceux qui la composent ont du mérite, comme il faut demeurer d'accord que la plupart en ont, & qu'ils veulent imiter leur Prince, ils n'exigeront rien de vous qui ne soit dans l'ordre : ils desirent d'accord que vous n'êtes pas seulement pour eux ; & si vous sçavez conserver l'autorité qu'ils vous ont donnée, ils se verront obligez de vous suivre partout : desorte que vous pourrez faire des Courtisans accomplis, en leur faisant aimer pour vous tout ce qu'il y a de louable. Vous ferez encore réflexion, que pour vous rendre agréable, vous devez vous faire souhaiter long tems ; que vous devez vous arrêter peu en un même lieu, de peur qu'en vous examinant de trop près, l'on ne remarque en vous quelques défauts dont l'on ne s'apperçoit pas d'abord ; que vous devez traiter les gens selon leur portée, & pour cela sçavoir autant que vous pourrez, celle de tout le monde, afin de vous accommoder à leur maniere d'agir ; que votre abord ne doit pas être trop riant, de peur que l'on ne vous engage à augmenter vos faveurs, ce qui vous seroit impossible ; & enfin, que bien que vous ne soyiez plus guères sensible aux gens qui ont accoutumé de vous posséder, ils s'apperçoivent bien néanmoins quand ils vous perdent ; c'est pourquoy lorsque vous serez obli-

gée

DE PIÈCES GALANTES. 13

gée de vous éloigner d'eux, vous le devez faire tout doucement : & dans ce même tems vous leur devez inspirer l'envie de me connoître & de me pratiquer, car c'est le meilleur remede qu'ils puissent avoir pour supporter votre absence avec moins de déplaisir.

E D O N E.

Il est impossible de ne se pas rendre à de si fortes raisons ; & quand vous me proposez de plaire au plus grand Prince du monde, d'acquiescer l'estime de votre illustre ami, de faire mon devoir, & de vous contenter, je ne dois rien trouver d'impossible : c'est pourquoi je suis résoluë de ne vous plus abandonner, d'être la compagne de tous vos travaux, d'être l'amie de tous vos amis, & l'ennemie déclarée de tous vos ennemis, de n'avoir point de plus grande passion que de plaire à notre Prince, & contribuer, autant qu'il me sera possible, à rendre ses Sujets heureux, d'être toujours de belle humeur auprès de votre ami, & afin de vivre d'une maniere si avantageuse pour ma réputation que ceux qui ont médit de moi s'en repentent, & qu'ils soient obligez d'avouer que j'ai le fond bon, & que sans un peu de légèreté & d'inconstance, qui fait que je m'emporte facilement, je serois une amie fort à souhaiter.



GENEALOGIE



GÉNÉALOGIE

DU TRAVAIL

ET DE LA VOLUPTÉ.

LE Ciel après sa séparation de corps & de biens d'avec sa femme *Cibelle*, épousa la *Nécessité* fille du *Destin* & de la *Fortune*. Son pere le *Destin* l'avoit fait élever avec les *Muses*, & en la compagnie des *Poëtes* & des *Philosophes*. Elle étoit d'un esprit vif & agissant, facile en inventions ; toujours occupée à chercher quelques nouveaux moyens pour venir à bout de ce qu'elle entreprenoit : mais comme elle n'avoit ni beauté ni bonne grace, & encore moins de bien, elle ne plaisoit à personne, & ne pouvoit trouver de parti pour se marier. Cependant elle étoit beaucoup à charge aux *Muses*, qui ne pouvant plus supporter la dépense de son entretien, prièrent le *Destin* son pere de les en délivrer par quelque moyen que ce fût ; ce qui lui fit naître l'envie de la faire épouser à son ancien ami le *Ciel*, auquel il persuada qu'à l'âge qu'il avoit, & séparé comme il étoit d'avec sa femme, sans apparence de se rejoindre jamais, il ne pouvoit mieux faire que de se marier à quelque honnête personne qui eut soin de lui, prenant de-là occasion de lui offrir
sa

DE PIÈCES GALANTES. 15

sa fille , & l'assurant qu'elle étoit disposée à faire toutes choses pour mériter son affection : comme en effet , *la Nécessité* suivant le conseil *du Destin* son pere , fit si bien par ses soumissions & par ses assiduités , qu'elle sçut gagner ce bon vieillard ; mais la plus forte considération qui le fit résoudre davantage à cette affaire , ce fut qu'il considéra que tout le mauvais ménage d'avec lui & *Cibelle* , avoit été causé par les trop grandes richesses qu'elle possédoit de son propre , qui l'avoient renduë assez présomptueuse pour le mépriser , pour croire qu'elle pouvoit se passer de lui , & même avoir des commerces secrets avec Pluton , qui lui déplaisoient extrêmement. Ainsi il fut persuadé qu'il feroit fort bien d'épouser une personne de naissance , qui n'ayant aucun bien , lui seroit obligée de toute sa fortune , & ne connoitroit d'autres richesses que celles dont il lui feroit part , qui seroient plus que suffisantes pour la rendre éternellement heureuse. Ce mariage fut conclu de cette sorte , & *le Ciel* épousa *la Nécessité* avec ses droits , qui n'étoient autres que son esprit vigilant , son assiduité & sa soumission.

De ce mariage est venuë *la Vertu* , qui dès sa plus tendre jeunesse donna des espérances d'une merveilleuse beauté : aussi quand elle fut grande , elle se fit admirer de tout le monde. Tous les Dieux de l'Olympe vouloient la connoître : néanmoins comme elle étoit d'une humeur altière , se donnant une grande liberté de reprocher aux gens tous leurs défauts , elle n'étoit pas trop bien venuë dans les lieux où elle alloit : d'ailleurs sa mere *la Nécessité*

Nécessité avec qui elle étoit presque toujours, étoit de son naturel fort honteuse & peu accoutumée à hanter chez les Grands ; toujours fort simplement vêtues & à la vieille mode, ce qui faisoit qu'elles n'osoient hanter les Dieux de qualité. Cette sorte de vie leur étant devenuë ennuyeuse, elles alloient assez souvent voir les Muses, les Poëtes & les Philosophes leurs anciens amis, de qui elles recevoient un meilleur accueil. Cela les fit penser à retourner avec eux, pour y demeurer toujours. Ce que *la Nécessité* fit trouver bon au Ciel son mari, qui lui permit cette retraite d'autant plus volontiers, qu'il jugea que les bonnes qualitez de sa fille *la Vertu* pourroient servir de quelque chose pour corriger les hommes de leurs défauts. Etant ainsi retournées sur le Parnasse, les Muses leur y firent donner un logement, où *la Vertu* s'étant fait connoître, elle s'y fit des admirateurs de tous ceux qui la purent voir. Les Muses faisoient tout ce qu'elles pouvoient pour exalter le mérite de leur nouvelle Hôteffe, afin de lui donner de la réputation, & engager quelqu'un dans sa recherche ; mais personne n'y vouloit entendre. On vouloit bien la voir & l'admirer, avouer même qu'elle avoit toute la raison du monde dans les réprimandes qu'elle faisoit : mais pas un ne s'en vouloit charger, ni s'allier pour toujours avec une personne dont la maniere de vivre étoit aussi extraordinaire que la sienne. Elle demeura de cette sorte long-tems à se pourvoir, jusques à ce que *le Sçavoir*, homme sage & un peu âgé, à qui cette humeur sévère & véridique ne déplaisoit pas, la rechercha, & du
consentement

consentement de ses pere & mere, l'épousa au grand contentement de tout le Parnasse.

Ils n'eurent qu'un fils nommé *le Travail*, qui leur fit assez de peine à élever dans sa jeunesse. Quand il fut grand, il devint d'une humeur agissante & laborieuse, n'étant jamais sans faire quelque chose. Un jour qu'il étoit occupé à un ouvrage de conséquence, que sa mere *la Vertu* lui avoit commandé, il vit *la Récompense* fille du *Mérite* & de *la Raison*, dont il devint éperdument amoureux. C'étoit une jeune personne, d'une Beauté singuliere, & d'une humeur tout à-fait charmante: toutes ses actions étoient si naturelles, & son air si engageant, qu'il n'y avoit personne qui ne l'aimât & ne la voulût posséder. *Le Travail* qui fut touché de tant d'aimables qualitez, se résolut de faire toutes choses pour l'avoir en mariage: & comme elle ne manquoit pas d'amans, il jugea qu'il auroit beaucoup de traverses à surmonter dans la recherche qu'il vouloit entreprendre: mais la Belle lui ayant donné quelque assurance qu'il ne lui déplaisoit pas, il se résolut d'essuyer toutes sortes de difficultez: & de fait, après une infinité de peines, après beaucoup d'allées & de venuës, l'affaire fut conclüë avec *le Mérite* & *la Raison*, pere & mere de *la Récompense*; lesquels après y avoir bien pensé, & avoir examiné les qualitez de leur fille & de son amant, l'amour réciproque qu'ils se portoient, les fatigues que *le Travail* avoit souffertes avec tant d'assiduité, de patience & de persévérance, *la Vertu* s'en étant aussi mêlée, y donnerent volontiers leur consentement. Ils eurent même avis
que

que cette affaire avoit été resoluë par *le Ciel*, grand-pere de l'époux. En effet, *le Travail* & *la Récomense* étoient tellement bien assortis, que l'on pouvoit dire qu'ils étoient nez l'un pour l'autre : aussi leur mariage fut parfaitement heureux, par la bonne intelligence où ils vécurent ; car *le Travail* conservant pour sa femme le même amour qu'il lui avoit toujours porté, avoit de continuels empressements pour être en sa compagnie, & n'avoit point de plus grand déplaisir que de ne la voir pas assez souvent, encore ne la croyoit-il pas où il la voyoit. Sa femme n'en faisoit pas moins de son côté, gardant une conduite si réglée & si judicieuse, qu'elle ne lui donna jamais aucune occasion de chagrin, & ne voulut jamais se trouver en aucun lieu, que son mari n'y fût aussi.

Ce mariage fut encore heureux par sa fécondité, car il en sortit trois enfans, deux filles & un fils. Le fils qui étoit le cadet, s'appelloit *le Repos* : il étoit bien fait de sa personne, agréable, insinuant, bien venu partout où il alloit : sa noblesse & ses belles qualités le faisoient considérer, estimer & désirer de tout le monde, & principalement des gens riches. Il n'avoit pas l'humeur si altière & si généreuse que ses sœurs ; il ne hantoit que des personnes pacifiques & peu entreprenantes contre lui. Son pere en étoit fâché, & faisoit tout son possible pour le rendre plus agissant qu'il n'étoit ; mais il fuyoit sa présence, parcequ'il le sollicitoit sans cesse de faire quelque chose, & ne lui donnoit aucun relâche : ce qui devint tellement insupportable
au

DE PIÈCES GALANTES. 19

au *Repos*, & son humeur ne pouvant souffrir davantage celle de son pere, qui lui étoit si fort opposée, il en conçût un tel dépit, que s'étant joint avec *la Paresse*, avec laquelle il avoit noué une étroite amitié, ils firent dessein ensemble de lui ôter la vie. *Le Travail* son pere, vigilant comme il étoit, ne fut pas longtemps sans découvrir cette conjuration; de quoi n'étant que trop assuré, il chassa ce fils dénaturé d'auprès de lui, sans vouloir jamais le revoir: & *le Repos* touché de repentir, ou poussé par quelque autre motif, se retira chez des personnes dévouées au service des Dieux, où il a toujours demeuré.

Les deux filles *du Travail* étoient *la Gloire* & *la Volupté*, toutes deux fort belles personnes, ressemblant entièrement à leur mere *la Récompense*, & de telle sorte, que souvent l'on les prenoit pour elle, ce qui faisoit qu'elle les aimoit beaucoup. *Le Travail* aussi les aimoit uniquement, tant pour leur propre mérite, que pour cette ressemblance qui le faisoit ressouvenir de ses premières amours. Les filles de leur côté, répondoient parfaitement à cette amitié, & ne quittoient presque jamais leur pere & mere, en quelque lieu qu'ils pussent aller, soit chez les particuliers, soit chez les Princes & Monarques, où ils se plaisoient davantage de faire leur demeure, & où ils étoient fort bien venus, se trouvant avec eux indifféremment aux affaires de la Guerre & de la Paix, dans les Batailles & dans les Conseils. Il est vrai que *la Volupté* n'avoit pas le cœur si fier que *la Gloire* sa sœur; car au lieu que *la Gloire* ne songeoit qu'à des choses élevées

élevées , & ne vouloit fréquenter que les Grands , ou des gens de grand esprit , ayant beaucoup de mépris pour toute autre chose , *la Volupté* au contraire se plaisoit à tout , aimant autant les affaires de néant que celles d'importance , les gens d'esprit médiocre que ceux qui en ont beaucoup , les petits que les grands , caressant également un chacun ; ce qui lui gagnoit le cœur de tout le monde : & comme de son naturel elle étoit fort curieuse , elle se plaisoit à faire de petits voyages en son particulier chez des gens qui étoient bien aises de l'avoir en leur compagnie , pourvu qu'elle ne fût point avec son pere & sa sœur , dont l'austerité leur donnoit trop de contrainte. Ces petites parties donnerent une grande atteinte à sa réputation , n'étant pas possible de voir une fille bien faite hanter si familièrement avec tant de monde sans en parler. Mais ce qui pensa la ruiner entièrement , ce fut qu'en ce même tems une fille débauchée qui avoit quelque air du visage de *la Volupté* , mais beaucoup d'affecterie , se mit en l'esprit de prendre le même nom , pour se donner une plus facile entrée en toutes sortes de lieux. Elle étoit fille *du Loisir* & de *la Débauche* , gens de néant & du dernier mépris ; & comme elle n'avoit ni naissance ni honneur , elle se mêla indifféremment avec toute sorte de monde , menant une vie infâme & si déreglée , qu'elle passoit pour une perdue. Cette ressemblance de noms fit qu'on attribuoit à la véritable *Volupté* tous les désordres de la fautive ; ce qui l'obligea d'avoir de grands éclaircissimens avec son pere *le Travail* , qui se trompoit

trompoit comme tout le reste du monde à cette ressemblance : mais son innocence pour toutes les choses dont on l'accusoit , lui donnoit une grande assurance pour se justifier. Elle fit connoître à son pere que la plûpart de ceux qu'elle hantoit le plus , étoient de ses meilleurs amis & de ses Ancêtres , *la Vertu & le Sçavoir* , & qu'elle étoit chérie de toute une Secte de Philosophes ; & qu'enfin elle ne voyoit que des gens dont les mœurs étoient loüables & dans l'ordre.

PREMIERE ELEGIE.

TIrsis, c'est malgré moi que mon ame est
faisie

Du furieux transport qui suit la jalousie ;

Que mon cœur infecté de ce mortel poison

Consulte son dépit plutôt que la raison.

Je ne puis plus long-tems vous celer mon martyre ,

Je souffre nuit & jour, sans cesse je soupire.

Je ne sçaurois guérir des douleurs que je sens ,

Tous mes efforts sont vains , & mes maux trop pressans.

Dans ce funeste état j'ai perdu l'espérance ,

De voir si tôt finir leur dure violence.

Ma jalouse fureur redouble mon tourment ,

Et remplit mon esprit d'un chagrin véhément.

Mon

Mon cœur croit ce qu'il craint, à tous momens
il tremble

Quand je ſçai que Tirſis & Philis vont en-
ſemble.

Par mes pleurs redoublez je plains mon triſte
fort :

Enfin je ſuis jalouſe , & juſques à la mort.

Les dépitſ , les ſoupçons qui déchirent mon
ame,

Augmentent ma douleur ſans éteindre ma flâme :
Et pour dernier malheur , peut-être en ce mo-
ment ,

Ma rivale en ſecret ſe rit de mon tourment,
Et Tirſis ſans ſonger à guérir mes foibleſſes,
Goûte mille douceurs dans ſes tendres ca-
reſſes :

Il pâme de plaifir quand mes vives douleurs
Font pâlir mon viſage , & font couler mes
pleurs ;

Et ce perfide enfin , cet ingrat , ce volage ,
Lui promet de ſon cœur un éternel hommage,
Et mes ſoins emprefſez & ma tendre amitié
Ne produifent en lui qu'une foible pitié.

Mon amour outragé d'une telle rencontre,
Sollicite ma haine , & veut qu'elle ſe montre,
En faiſant éclater en ce moment fatal,

Un remede qui ſoit auſſi grand que mon mal.

Mais

Mais toute ma fureur , quoiqu'elle soit extrême ,
 Ne me sçauroit venger sans me punir moi-
 même ;

Puisque je l'aime encor , tout volage qu'il est ,
 Et qu'en dépit de moi ce perfide me plaît ,
 Malgré l'oubli cruel & l'inconstante flâme
 Qui ternit si souvent la gloire de son ame :
 L'amour qui suit de près son infidélité ,
 Triomphe de mon cœur & de ma liberté.
 Je combattrois en vain , Tirsis a trop de char-
 mes ;

Mon cœur pour résister , a d'inutiles armes.
 Hélas ! je me trahis quand j'agis autrement :
 Je ne sçaurois l'aimer sans l'aimer ardemment.
 Mais le cœur d'un volage aisément se renflâme ,
 Un soupir amoureux peut engager une ame :
 Il est bien mal-aisé qu'il ne paye à son tour
 Une constante ardeur par un constant amour :
 Tâchons de le gagner , rappelons l'espérance ,
 Amour seconde-moi , montre ici ta puissance ,
 Et nous regeant tous deux sous une même loi ,
 Triomphe de Tirsis aussi-bien que de moi.

POUR

POUR LA REINE
DE SUEDE.

O D E I.

B Elle lumiere vagabonde,
Mobile, source de clarté,
Flambeau d'éternelle Beauté,
Oeil du jour qui voit tout le monde,
Soleil qui dans un char si pur
Te promenes dessus l'azur
Avec un appareil si superbe & si grave,
Vois-tu rien de si beau de ton trône orgueil-
leux,
Que la fille du grand Gustave ;
Et le Ciel a-t'il rien qui soit si merveilleux ?
Ne craindras-tu point qu'à ta honte,
Cet Astre qui se leve au Nord,
Fatal au bonheur de ton sort,
En lumiere ne te surmonte ?
Déjà son matin plus brillant,
Que ton midi chaud & brûlant,
Semble te menacer d'une triste aventure :
Tout le monde étonné de ses divins appas,

Dit

Dit que l'honneur de la Nature
 N'est plus au Firmament, qu'il est ici-bas.
 Tout court en vain la terre & l'onde
 Pour en être estimé le Roi ;
 Puisque la nuit avecque toi
 Partage l'Empire du monde :
 Mais cet autre Soleil plus beau,
 Par un miracle tout nouveau
 Eclaire en même-tems la terre universelle ,
 Ses rayons en tous lieux s'épendent avec bruit ,
 Et de leur lumière immortelle,
 L'éclat ne souffre point d'éclipse ni de nuit.

Que cette Reine qu'on admire
 Est digne fille de ce Roi,
 Qui portant en tous lieux l'effroi ,
 Soumettoit tout à son Empire !
 Mais des palmes que ce Heros
 S'acquît au mépris du repos ,
 Le nombre glorieux fut fatal à sa vie ,
 Il ne pouvoit périr , cet honneur des Guer-
 riers,
 Malgré les efforts de l'envie ,
 Qu'abattu sous le faix de ses propres lauriers.

L'Univers qui pleura la perte
 De ce Prince qu'il réveroit ,
 Ne crut pas quand il la pleuroit,
 Qu'elle pût être recouverte :

Mais lors un miracle naissant,
 Qui de ce Monarque puissant
 Pouvoit seul occuper la place par ses charmes,
 Héritant de son nom comme de sa vertu,
 En reprenant ses mêmes armes,
 Sous leur puissant effort avoit l'Aigle abattu.
 Cette Princesse toute illustre,
 La gloire de cet Univers,
 Par mille avantages divers
 Des plus grands Rois ternit le lustre;
 Et ses vertus & ses beaux yeux
 Dans le cœur de nos demi-Dieux,
 Ont si bien sçu porter le respect & la crainte,
 Que pendant que l'Europe endure sous le faix
 Des malheurs dont elle est atteinte,
 Seule dans ses Etats elle garde la paix.

A présent quel Prince barbare,
 Poussé d'un esprit inhumain,
 Entrepreroit d'armer sa main
 Contre une merveille si rare ?
 Qui pourroit ne respecter pas
 Les miracles & les appas
 Dont le Ciel enrichit ce chef-d'œuvre des Reines.

Si l'envie entreprend de troubler son bonheur,
 Ses entreprises seront vaines,
 Et sa temerité sera son deshonneur :

Chez

DE PIÈCES GALANTES. 27.

Chez cette Reine sans seconde
Qui sur les autres a le prix,
Est l'azile des beaux esprits,
Et l'élite de tout le monde :
Les plaisirs d'honneur revêtus,
Les Sciences & les Vertus
Ont fait de son Palais le Temple de la Gloire.
Les neuf Sçavantes sœurs du bel auteur du jour,
Ces dignes filles de mémoire
Composent sa superbe & magnifique Cour.
Dans son rare esprit sont encloses
Toutes les hautes qualitez,
Il est la source des beautez,
Et le trésor des belles choses :
Mais si dans son illustre cœur
Avec tant d'éclat & d'honneur
Les plus grandes vertus ont leur paisible em-
pire,
Si c'est-là qu'elles ont leur trône glorieux,
Sans les offenser on peut dire,
Qu'aussi le Dieu d'amour a la sien dans ses
yeux.
Par un rapport assez fidèle
La renommée avec sa voix
Nous a dit plus de mille fois
Combien cette Princesse est belle :
Sa divine ame & son beau corps

Font un mélange de trésors,
 Qui de la main de Dieu sont les plus beaux ou-
 vrages.
 Enfin parmi les fleurs dont brille son printems,
 Elle a les plus grands avantages
 Que l'esprit peut tirer de l'usage & du tems.

On dit que sans faire une injure
 A ses adorables traits,
 On ne peut faire des portraits
 De ce miracle de Nature :
 Mais le tableau qu'on nous en fait,
 Encore qu'il soit moins parfait,
 Efface tout l'éclat des choses animées ;
 Et quoique d'assez loin nous viennent ses rayons
 Nos ames en sont plus charmées,
 Que ne le sont nos yeux de ce que nous voyons,
 Terre, heureusement asservie
 A cet Astre de qui l'éclat
 Embellit tant votre climat,
 Ah! qu'on vous doit porter envie !
 Et vous, ses peuples si vantez,
 Qui voyez de près ses beautés,
 Que vous êtes heureux au prix de tout le monde !
 Que vous êtes chéris & protégez des Cieux,
 Par une grace sans seconde,
 Qui fait régner sur vous le chef-d'œuvre des
 Dieux !

DE PIÈCES GALANTES. 29

Ce n'est pas que son doux Empire
Ne s'étende en des lieux divers,
Et qu'avec vous tout l'Univers
Ne la respecte & ne l'admire ;
Cet honneur est commun à tous ;
Vous ne pouvez avoir sur nous
Que la gloire de voir de plus près sa lumière ;
Si le sort ne soumet à ses attraits vainqueurs
L'Empire de la terre entière,
Son mérite la rend Reine de tous les cœurs,

Que de son bonheur on doit croire
Son sexe vain & satisfait,
Depuis qu'un Sujet si parfait
En relève partout la gloire !
L'autre ne doit plus l'emporter,
Puisqu'il ne sçauroit se vanter
Que le Ciel l'ait beni d'une grace pareille.
Mais c'est trop, mes desirs, je n'ai pas le pou-
voir

D'exprimer bien une merveille
Que jamais mon esprit ne sçauroit concevoir,
Je crains de lui faire une offense :
Pour en parler plus dignement,
Ce travail est dû seulement
Au Dieu même de l'Eloquence :
C'est lui qui doit dire en tous lieux,
Que depuis que roulent les Cieux,
Il n'a rien vû de tel sur le plus fameux Trône,

Et qu'il doit publier par ses écrits divers,
 Que cette sçavante Amazone
 Est l'exemple & l'amour de tout cet Univers.

*METAMORPHOSE DES
 Jeux de Philis en Astres.*

BEAUX ennemis du jour, dont les feüillages
 sombres

Conservent le repos, le silence & les ombres,
 Confidens immortels des âges & des tems;
 Vieux enfans de la Terre, agréables Titans,
 Qui jusques dans le Ciel, sans crainte du Ton-
 nere,

Allez faire au Soleil une innocente guerre,
 Chênes, Palais sacrez de nos premiers Ayeux,
 Conseillers des humains, Interprètes des
 Dieux:

Je ne suis point venu dans cette nuit obscure
 Rechercher les secrets de la race future,
 Et sans rendre présens les siècles à venir,
 Je ne veux consulter que votre souvenir:
 L'unique ambition qui flatte ma pensée,
 Est d'apprendre de vous une chose passée,
 De sçavoir de Daphnis le trépas malheureux,
 De sçavoir de Philis les regrets amoureux,

Comme

Comme elle eut pour un mort une flâme vi-
vante,

Et fut changée enfin pour être plus constante.

Favorables témoins de leurs chastes désirs,

Qui vîtes leurs douleurs, qui vîtes leurs plai-
firs,

Si d'un semblable trait votre ame fut tou-
chée,

Découvrez-moi l'ardeur que vous avez ca-
chée,

Et n'apprehendez pas en l'exposant au jour,

D'introduire un profane aux mysteres d'a-
mour.

Sous des Astres benins, & de qui l'influence

Garde encore aujourd'hui sa premiere inno-
cence,

Des arbres consacrez au Monarque des Dieux,

Se vont offrir à lui jusques dedans les Cieux.

Loin d'eux-mêmes cherchant des routes incon-
nuës,

De leurs Bras orgueilleux ils embrassent les
nuës :

Leurs troncs vastes & grands des peuples res-
pectez,

Sont de cent demi-Dieux les vivantes Citez,

Et leurs rameaux épais sous leurs feüilles trem-
blantes,

Cachent de mille oyseaux les familles er-
rantes :

Dans ce riant séjour ces hôtes sans souci,
 Célèbrent ces beautés qu'ils augmentent aussi :
 Les nymphes pour oïr leurs charmantes mer-
 veilles
 Entr'ouvrent leur écorce, & prêtent leurs oreil-
 les :
 Puis leur pied retraçant leurs sçavantes le-
 çons,
 Marque en ses pas divers leurs diverses chan-
 sons,
 Et sous un tendre émail de mousse & de fou-
 gere
 Imprime de leur son une image légère.
 Au milieu de ce bois un liquide crystal,
 En tombant d'un rocher forme un large canal,
 Qui comme un beau miroir dans sa glace inconf-
 tante,
 Fait de tous ses voisins la peinture mouvante ;
 Les secrets de son sein sont ouvertes à chacun,
 Plus il se montre pur , plus il se rend com-
 mun ;
 En découvrant son lit aux plus foibles œil-
 lades,
 Il trahit la pudeur de ces chastes Naiïades :
 C'est là par un chaos agréable & nouveau,
 Que la Terre & le Ciel se rencontrent dans
 l'eau :
 C'est - là que l'œil souffrant de douces impos-
 tures ,

Confond

Confond tous les objets avecque leurs figures :
 C'est-là que sur un arbre il croit voir les poissons :
 Qu'il trouve des oiseaux auprès des hame-
 çons ,

Et que le sens charmé d'une trompeuse idole ,
 Doute si l'oiseau nage , ou si le poisson vole .
 C'est-là qu'une Bergere étalant ses attraits ,
 Fait en se regardant de plus nobles portraits ,
 Quand le genouil courbé sur les fleurs du ri-
 vage ,

Elle vient arroser celles de son visage ,
 Qui remplissant les eaux de feu & de clartés ,
 Pour un peu d'ornement , leur rend mille beau-
 tés .

Par tout ou d'un regard elle échauffe les on-
 des ,

En de nouveaux appas elle les rend fécondes ;
 Elle n'est plus unique , & les flots embellis ,
 Aussi bien que la terre ont un autre Philis .
 Infortuné témoin d'une si haute gloire ,
 Daphnis qui sçus trop bien la peindre en ta mé-
 moire ,

Que le Ciel t'eût chéri , si ce portrait fatal
 S'y fût évanoui comme dans ce crystal !
 Ah ! que l'heur de tes yeux coûta cher à ton
 ame !

Ton mal te plut d'abord , & ta naissante flâ-
 me

Fut comme un feu de joye allumé dans ton
cœur

Dont le Vaincu voulut honorer le Vainqueur :

Mais enfin son ardeur dévora tes entrailles ,

Et ce feu n'éclaira que pour tes funérailles.

Daphnis, en qui les Dieux asssemblant leurs trésors,

Firent une belle ame hôtesse d'un beau corps ,

Suivoit un ravisseur , dont la gueule sanglante

Emportoit dans le bois une brebis mourante :

Déjà son juste fer lui mesurant son flanc ,

Cherchoit à se noyer dans les flots de son sang ,

Quand Philis d'un regard qui peut tout mettre en
cendre

Réduisit l'assaillant au point de se défendre ,

Et d'un coup innocent lui donnant le trépas ,

Le prit en des filets qu'elle ne tendoit pas.

Comme si les rayons des yeux de la Bergere ,

Avoient purifié le feu de sa colere ,

Une fureur plus noble est maîtresse à son tour ,

Et son cœur n'a plus rien que des flâmes d'amour.

Une agréable nuit qu'un trop grand jour en-
voye ,

Dérôbe à ses regards le larron & la proye ,

Et lui-même devient par un autre destin ,

D'un autre ravisseur la proye & le butin.

Cependant cette Belle , également atteinte

Des

Des mouvemens divers de pudeur & de crainte ,
 A ces deux passions se laisse partager
 Et ne sçait qui fuir , du Loup ou du Berger ;
 L'Amant & l'ennemi font des effets sembla-
 bles ,
 Tous deux lui sont nouveaux & tous deux redou-
 tables ,
 Et la peur qui l'appelle en des lieux différens ,
 Rend son corps immobile , & ses desirs errans.
 Quiconque en ce spectacle eût eu des yeux fi-
 delles
 Eût vu de nouveaux lys , & des roses nouvel-
 les :
 Son tein étoit le champ de ces diverses fleurs ,
 Et chaque passion y peignoit ses couleurs.
 La crainte , qui du cœur montoit sur le vi-
 sage ,
 A la seule blancheur donnoit tout l'avantage ;
 Puis la honte au secours amenant la rougeur ,
 Venoit rendre à Philis les larcins de la peur :
 Si bien que reprenant sa naïve peinture ,
 Deux effets violens réparant la nature ,
 Et laissant dans leur guerre une image de
 paix ,
 Rendoient une Beauté plus belle que jamais.
 Toutefois je vous plains , ô Bergere adorable ;
 Mais je plains plus que vous ce Berger misé-
 rable,

Ce Berger qui déjà tout percé de vos coups,
 Va s'attirer encore un injuste courroux,
 Qui va commettre un crime en vous difant sa
 peine ,

Et d'un soupir d'amour allumer votre haine.

Déesse , vous dit-il , à qui j'offre ma foi ,

Laissez & crainte & honte aux vaincus comme
 moi ,

Il sied mal de trembler quand on a la victoire ,

Et le Vainqueur ne doit rougir que de sa gloire ;

Si toutefois c'est gloire à vos charmes si doux ,

De faire un prisonnier si peu digne de vous ,

Et qui plus honoré que pressé de vos gênes ,

Pour unique faveur vous demande des chaî-
 nes.

Où des fers sont l'objet de mon ambition ,

Accordez-m'en par grace ou par punition :

Favorable Maîtresse , ou Juge impitoyable ,

Arrêtez un Amant , ou liez un coupable ,

Et me donnez le sort qu'enfin j'ai mérité

Par un excès d'amour ou de témérité.

Au seul nom de l'amour , ce miracle des Bel-
 les

Fuit , & semble soudain en emporter les ailes ,

Son erreur lui dépeint ce petit Dieu des Dieux ,

Aussi cruel par-tout , comme il est dans ses
 yeux ,

Et son cœur où jamais on ne le vit paroître ,

Le

Le conçoit seulement tel qu'elle le fait naître.
 D'un pied vîte elle court loin de l'embrasement ,
 Et comme tout pour elle est plus doux qu'un
 Amant ,
 Elle fend les buissons au péril des blessures ,
 Et ne craint que du cœur les brillantes pi-
 queures.
 Mais toute la Nature a peur pour ses attraits ,
 Chaque buisson retient la pointe de ses traits :
 Par respect il s'entr'ouvre , & semble qu'il es-
 sayer
 A faire en s'écartant comme une double haye ,
 Ou si l'épine avance , elle donne en passant
 Aux roses de sa joue un baiser innocent.
 Seulement dans sa course une rose insolente
 Retient de ses cheveux la richesse volante ,
 Et prenant pour rançon une part du trésor ,
 Parut toute superbe en ce vêtement d'or ;
 Si bien que le Berger , qui suivant la cruelle ,
 Alloit après son cœur qui fuyoit avec elle ,
 Trouvant ces beaux filets que l'amour lui ten-
 doit ,
 Par un heureux malheur eut ce qu'il deman-
 doit.
 Mais voyez , ô Philis ! son respect & sa joye ,
 Regardez comme il est le butin de sa proye ;
 Par un si doux exemple instruisez votre cœur ,
 Et

Et jugez s'il faut craindre un si noble Vain-
queur.

Toutefois pour ce coup envain je l'y convie,
Chacun doit deux tributs, la franchise & la
vie :

Mais le tems de payer est dans la main du
fort,

Et l'amour a son heure aussi-bien que la mort :

Elle viendra, cette heure, & son ame obstinée

Peut fuir un Berger, mais non la destinée ;

Le Ciel veut qu'à Daphnis ses desirs soient of-
ferts,

Et son livre d'airain les condamne à ses fers.

A peine les glaçons, tyrans des belles choses,

Eurent deux fois fait place à la pompe des
roses ;}

A peine deux printems ennemis des gla-
çons,

Eurent paré les champs de leurs riches mois-
sons

Que philis oublia sa rigueur ordinaire,

Et connut que l'amour est un mal nécessaire ;

Son cœur aux premiers coups se défend conf-
stamment ;

Et d'abord elle rend ses beaux yeux seule-
ment :

Seulement moins timide, & non pas inhu-
maine,

Elle

Elle ose contempler & Daphis & sa peine,
 Et d'un même regard qui n'est pas étonné,
 Blesse & voit sans frayeur le coup qu'elle a
 donné;

Puis elle cherche en lui d'une vaine poursuite
 Ce qui fut autrefois le sujet de sa fuite;
 Elle cherche par-tout, & ne s'apperçoit pas
 Que par-tout elle trouve un embûche d'appas,
 Et que dans ce faux bien qu'elle doit long-tems
 plaindre,

Tout ce qui va lui plaire est ce qu'elle doit
 craindre.

Déjà les sens rendus attaquent la raison,
 Et chaque regard porte & rapporte un poi-
 son;

Déjà de tous côtés où son désir la guide,
 L'image du blessé poursuit son homicide;
 Et comme une belle ombre, avec un doux ef-
 fort,

Vient venger en tous lieux une si douce mort.

Enfin ce beau Vainqueur lui fait rendre les
 armes,

Enfin de ses soupirs elle sèche les larmes;

Ces deux Amans parfaits des mêmes feux épris,
 En partageant leurs soins unissent leurs ef-
 prits,

Et devenus heureux par de communs suppli-
 ces,

De

De leur propre tourment ils forment leurs
délices.

Vivez , heureux Amans , & parmi les plaisirs

Voyez couler vos ans , & croître vos désirs.

Qu'une si belle vie entre les yeux passée

Ne soit rien que d'amour une longue pensée ,

Et que sur vous les Dieux versent des biens si
doux ,

Qu'en vous rendant contents , ils deviennent
jaloux :

Ou plutôt que les Dieux gouvernant leurs ton-
nerres ,

Vous puissent oublier en un coin de la terre ,

Et que veillant au sort du reste des humains ,

Ils ferment sur le votre & les yeux & les
mains.

Votre amour vous suffit pour vous donner
leur gloire ,

Il égale vos fers à leur trône d'yvoire ,

Sans avoir tous leurs soins , vous avez ce qu'ils
ont ,

Et sans être comme eux , vous êtes ce qu'ils
sont :

C'est assez seulement que leur grandeur su-
prême

Se veuille , comme vous , contenter d'elle-mê-
me ,

Qu'ils gardent dans le Ciel & le mal & le
bien ,

Ils

Ils vous donnent assez s'ils ne vous ôtent rien,
 Mais, ô beauté divine ! à qui toute autre cède,
 Un Dieu ne peut souffrir qu'un homme vous
 possède :

L'Astre du jour vous voit, il devient amou-
 reux,

Et par son amour seul il fait trois malheureux.

Le Soleil descendu sur la rive de l'onde,

Etoit prêt de partir pour voir un autre monde,

Et porter dans un char qui traverse les eaux,

Les richesses du jour à des peuples nouveaux,

Quand ses yeux languissans & sa foible pau-
 pière,

Qui jettoit à long traits des restes de lumière,

Virent cette Beauté digne de mille autels,

Et d'un regard mourant prirent des feux mor-
 tels.

Elle sortoit du bois, & sur le bord encore

A l'ombre de Diane elle regardoit Flore ;

Flore qui ramenoit ses riches ornemens,

Avec les doux soupirs de ses légers Amans,

Et tâchant d'arrêter ces petits Rois des plai-
 nes,

Ouvroit son sein riant à leurs fraîches halei-
 nes,

Qui lui rendant la vie en pillant ses odeurs,

D'un humide baiser appaisoient ses ardeurs.

Mais voilà tout d'un coup la Déesse vannée,

Et

Et du Dieu des Saisons la fortune changée,
 Celui qui brûloit tout est lui-même enflâmé,
 Ce grand feu consumant, lui-même est consu-
 mé.

Les amours tous brillans & de flâme & de
 gloire,

Suivent leur prisonnier en chantant leur vic-
 toire,

Et dans ce char brûlant, mais plus brûlans
 encor,

Font de nouveaux rayons par leur plumage
 d'or :

Avec un doux plaisir ils passent l'onde amere,

Joyeux de triompher au païs de leur mere,

Et de punir celui dont le jour indiscret

Fit un crime public de son amour secret.

Il s'en va leur payer par de cruelles gênes

Le trop visible affront des invisibles chaînes,

Et connoître à la fin par ses propres tourmens,

Qu'on doit moins accuser, que plaindre les
 Amans.

Cependant il s'avance où le destin l'appelle,

Fidelle à la Nature, à soi-même infidelle,

Il fuit loin de l'objet qui le rendoit heureux,

Et peut bien être absent, aussi tôt qu'amou-
 reux.

Mais tandis que ses yeux s'en vont payer au
 monde

L'adorable

L'adorable tribut d'une clarté féconde ,
 Son cœur impatient retournant sur ses pas ,
 Porte un autre tribut à de divins appas ,
 Et soumis à deux jougs divers & nécessaires ,
 Il souffre en deux façons deux mouvemens con-
 traire.

Que ne puis-je , dit-il , ô beauté que je fers ,
 Posséder librement la gloire de mes fers ,
 Que ne puis-je sans cesse , ô flambeau de mon
 ame ,

Répandre ma lumière où j'ai puisé ma flâme !
 Et quelle est la rigueur qui contre la raison ,
 M'ordonne de courir quand je suis en prison ;
 Les rayons dont je vois ma tête couronnée ,
 Ne conviennent pas bien à mon ame enchaînée :
 Amour , Destin , Tyrans , qui me venez ravir ,
 Ou laissez-moi régner , ou me laissez servir.
 Donc j'ai pu me cacher à l'horreur des pro-
 diges ,

Et laissant de moi-même à peine des vestiges ,
 Plutôt que d'éclairer de noires actions ,
 J'ai manqué de promesse à tant de Nations ,
 Et mon juste désir trouvera quelque obstacle ,
 Si je veux plus d'un jour éclairer un miracle ,
 Et joindre pour l'honneur d'une rare Beauté ,
 Au feu de mon amour un moment de clarté !
 Donc mon œil qui voit tout , ne peut voir ce
 qu'il aime ,

J'ôte

J'ôte la nuit ailleurs , & je l'ai dans moi-même ,

Le sort me livre au monde , & ses cruelles mains

M'immolent tout brûlant au salut des humains !

Dans ces tristes regrets , dont sa flâme est la source ,

Il commence , il poursuit , il achève sa course ,

Puis revient par amour autant que par devoir ,

Et pour donner le jour , & pour le recevoir :

Il vient , & redoublant sa chaleur coutumière ,

Il marche tout couvert de traits & de lumière ,

Et forçant les forêts qui lui cachent son bien ,

Eclaire leur secret pour déclarer le sien.

Mais que servent ses soins à ce Dieu trop sensible ,

S'il trouve dans Philis une glace invincible !

Il n'a rien qui lui plaise , elle fuit en tous lieux

Et le feu de son ame , & celui de ses yeux ;

Et de sa double ardeur craignant plus d'un outrage ,

Lui cache également le cœur & le visage.

En vain comme un esclave il la fuit pas à pas ,

Il brûle tout le reste , & ne l'échauffe pas :

En vain jettant des pleurs plus que ne fait l'Aurore ,

Belle , aimez , lui dit-il , celui que l'on adore ,

DE PIÈCES GALANTES. 45

Il renonce pour vous aux droits des Immortels ,

Il vous demande un cœur & non pas des Autels ,

Et cédant à vos yeux un honneur légitime ,

Il veut , tout Dieu qu'il est , devenir leur victime .

Mais quittez vos desseins , ardent pere du jour ,

Et sçachez que sa haine est un effet d'amour :

L'image d'un mortel en son ame tracée ,

Fait qu'une Déesse n'y peut être exaucée :

Et les yeux d'un Berger qui n'ont point de pareils ,

Sont de cette Beauté les Dieux & les Soleils .

L'Amour combat l'amour , il s'oppose à soi-même ,

Phylis ne peut aimer , parceque Phylis aime ,

Elle ne peut offrir des biens qu'elle n'a plus ,

Et les dons qu'elle a faits , l'obligent au refus .

Quoi , ce refus vous trouble , & votre trouble éclate ?

Parce qu'elle est fidelle , elle vous semble ingrante ?

La vertu vous offense , & votre cruauté

Veut séparer la foi d'avecque la beauté ?

Digne commencement de votre amour coupable ,

S'il

S'il faut pour vous aimer qu'on cesse d'être aimable ?

Et plus dignes succez que votre amour attend ,

S'il fonde son espoir sur un cœur inconstant ?

Mais son dépit augmente , & l'envie inhumaine ,

Qui du plaisir d'autrui compose notre peine ,

Vient de son fer brûlant envenimer ses fers ,

Et porte dans le Ciel les flâmes des Enfers :

Ses cris longs & piquans , qui de cent coups le percent ,

Inspirent à son cœur la fureur qu'ils exercent ,

Et leur moindre piquûre est un large canal ,

Par où coule à flots noirs un absinte fatal :

Comme un nuage épais qu'une vapeur enfante ,

Ils offusquent l'éclat de sa tête brillante ,

Et sur ses cheveux d'or indignement rampans ,

Autour de ses rayons enlacent leurs serpens.

Il a beau triompher dans un char de lumière ,

Des monstres immortels qui bordent sa carrière ,

Celui-ci le surmonte , & joint à son malheur

La colere à l'amour , la rage à la douleur.

Comme il n'est plus lui-même à lui-même semblable ,

DE PIÈCES GALANTES. 47

Ce qu'il aimoit le plus lui devient redoutable ;
Il craint de voir Philis , parcequ'il craint
aussi

De voir l'heureux Berger qui cause son souci ;
Parmi ce qui lui plaît trouvant ce qui le tuë ,
En approchant son cœur il détourne sa vuë ;
Il ne peut accorder ses yeux & son désir ,
Et de-peur de la peine , il renonce au plaisir.
Si par fois il leur jette un œillade farouche ,
Il pense toujours voir sur les fleurs de leur
bouche ,

Les traces d'un soupir , ou celles d'un dis-
cours ,
Dont ces cœurs languissans nourrissent leurs
amours.

Si lorsqu'ils sont aussi sur l'émail du rivage ,
Pour cueillir un bouquet, ils panchent le vi-
sage ,

Dans la timide ardeur qui le vient embraser ,
Il croit qu'ils ont dessein de cueillir un baiser.
Quoi , dit-il , aussi-tôt , plein de flâme & de
glace ,

Quoi si devant mes yeux ils ont bien cette au-
dace ,

Et si de leur transport l'indigne liberté
Ose de mes rayons souiller la pureté :
Quels feux n'allumera la fureur qui les dompte,
Quand

Quand ma fuite éteindra la lumière & la
honte ?

Quand leur amour exempte & de crainte & de
soin

Aura mon ennemi pour unique témoin ,

Et que la nuit venant dans ses plus sombres
voiles ,

Cachera leurs larcins à ses propres étoiles ?

Puis, comme si son mal s'appaisoit à demi ,

Las ! je suis , poursuit-il , mon plus grand en-
nemi ,

Je leur suis libéral, la nuit leur est avare ,

Et je les viens unir quand elle les sépare :

C'est moi qui les appelle , & c'est moi dont les
feux

Sont de leur rendez-vous le signal amoureux.

Je viens ouvrir les yeux dont ils blessent les
ames ;

Je prête les clartés qui rallument leurs flâ-
mes ,

Ils n'auroient pas sans moi d'objets ni de re-
gards ,

Ils n'auroient pas sans moi de flèches ni de
dards :

Je redonne l'éclat à ces couleurs vivantes

Qui peignent dans les cœurs ces idoles brû-
lantes ,

Et je suis condamné par une juste loi

A leur fournir des traits contr'eux & contre moi.

Oùi, Beauté, lui dit il, de qui l'amour m'outrage,

Qui joins beaucoup d'orgueil avec peu de courage,

Qui refuses un Dieu qui t'offroit un Autel,
Et profanes ton cœur des flâmes d'un mortel,
Pendant que ta rigueur me charge de supplices,

J'entretiens tes plaisirs, j'éclaire tes délices;
Par moi tu vois l'objet où tes yeux se sont plu;

Mais par moi désormais tu ne le verras plus :
Je sçai causer la mort aussi bien que la vie,
La ciarté de mes feux est donnée & ravie,
Ils ont & dequoi luire & dequoi consumer,
Et s'ils ouvrent les yeux ils peuvent les fermer.
Le Dieu témoigne ainsi la douleur qui le touche ;

Mais son visage encor en dit plus que sa bouche,

Et qui voit sa colere auroit peine à juger,
Que pour toute victime, elle veuille un Berger :
Les Cieux même en ont peur, la Nature qui tremble

Croit qu'il se veut venger sur tout le monde ensemble.

Brûler hommes & Dieux , tout perdre en se perdant ,

Et de tout l'Univers faire un bucher ardent.

Mais s'il fait craindre à tous sa fureur violente ,

Lui seul craint seulement qu'elle ne soit trop lente ;

Il ne trouve en son cours ni fleuve ni marais ,

Où son œil enflâmé n'envenime ses traits :

Il charge ses rayons de ces vapeurs funestes

Qui forment dans les airs les foudres , les tempêtes ,

Il n'importe qu'il cède à leur obscurité ,

Pourvu qu'à son Rival il ôte la clarté.

Plus jaloux du Berger que de sa propre gloire ,

Il veut bien par la honte acheter la victoire :

Dans l'état malheureux où le Destin l'a mis ,

Il demande secours à tous ses ennemis ,

Et fait en s'alliant aux ombres de la terre ,

Par une lâche paix , une plus lâche guerre.

Le Ciel même qui voit son Prince languissant ,

Quitte pour cette fois le soin de l'innocent :

En fermant tous les yeux des favorables signes ,

Ouvre tous les canaux de ses sources malignes ,

D'où coulent sur la terre en mille petits corps ,

Par les routes de l'air mille secrettes morts.

Le Chien qui vers le Dieu veut se montrer fidelle ,

Lui

DE PIÈCES GALANTES. 51

Lui prête par avance une chaleur mortelle :
La rage du courroux prévient celle du tems
Et d'un mordant regard il désole les champs.
Ce serpent qui bien-loin de ramper sur les her-
bes,
Foule des plus hauts Cieux les campagnes super-
bes,
S'unit au même Dieu pour venger son amour,
Et répand son venin dans la source du jour.
Et toi, cruel Archer, dont les Armes brûlantes
Portent le noir trépas sur les pointes brillan-
tes,
Tu joins tes traits d'argent avec les flèches
d'or,
Et fais de deux fureurs un funeste trésor.
Enfin de tous les maux la troupe déchaînée
Vient charger un seul jour des crimes d'une
année.
Le Monarque des tems confondant les fai-
sons,
Des monstres assemblez assemble les poi-
sons,
Et fait de ce mélange une foudre durable,
Qui frappe sans relâche un Berger misérable.
Compterai-je les morts que cet ardent flam-
beau
Fit descendre en ce jour dans l'horreur du tom-
beau,

Que Daphnis arrivant dans le Royaume sombre
 Vit errer après lui comme ombres de son ombre,

Et qui dans son entrée accompagnant ses pas,
 D'une pompe funèbre ornerent son trépas ?
 Nul âge n'est exempt de cette injuste guerre,
 L'enfant & le vieillard gissent dessus la terre :
 Les sexes différens tombent d'un même sort,
 Et les champs sont couverts des moissons de la mort.

Mais pourquoi diviser le fleuve de nos larmes ?
 Ne plaignons que Daphnis, ne plaignons que ses charmes,

Et sans troubler nos cœurs d'un vulgaire souci,
 Perdant tout en un seul, donnons-lui tout aussi.

Qui pourroit sans pitié voir l'excès de sa peine ?

Il brûle d'une ardeur qui court de veine en veine,

Et des torrens de feu roulent dans ces vaisseaux,

Où le sang fit couler les paisibles ruisseaux.

Ce sang chaud & bouillant, cette flâme liquide,

Cette source de vie à ce coup homicide,

En son lit agité ne se peut reposer,

Et

Et consume le champ qu'elle doit arroser.
 Dans ses canaux troublés, sa course vaga-
 bonde
 Porte un tribut mortel au Roi du petit monde ;
 Et le cœur infecté par cette trahison,
 Au-lieu de nourriture, avale du poison.
 Ces atômes vivans, durables étincelles,
 Petits corps, qui des corps font les ames mor-
 telles,
 Invisibles liens, qui jusques au trépas,
 Attachez ce qu'on voit à ce qu'on ne voit pas ;
 Les esprits accourus en troupes mutinées,
 Font cent tours & retours en leurs routes bor-
 nées,
 Et par leurs cours divers ébranlant tout le
 corps,
 D'un mouvement confus agitent ses ressorts.
 On diroit que son ame en ce mortel orage
 Cherche de tous côtez à se faire passage,
 Qu'elle frappe partout pour rompre sa prison,
 Et se sauver des feux qui brûlent sa maison :
 Ses yeux sont devenus deux sanglantes co-
 mètes,
 Qui d'un cruel trépas font les tristes Pro-
 phètes,
 Son corps avant la mort à demi consumé,
 Paroît dans sa langueur un squelette enflâmé,
 Et ce teint qui sembloit une rose animée,

N'est plus rien maintenant qu'une cendre allu-
mée ,

Qui doit comme un nuage au souffle d'un Zé-
phir ,

Se perdre au premier vent de son dernier sou-
pir.

Mais de quelques ardeurs que le Dieu le tour-
mente ,

L'ennemi toutefois est plus doux que l'amante ,

Et Philis se noyant dans les eaux de ses pleurs ,

D'une bonté cruelle irrite ses douleurs.

Plus son ame est sensible , & moins elle est hu-
maine ,

Il souffre par l'amour , il souffre par la haine ,

La rigueur de sa peine accroît par la pitié ,

Et la part qu'elle y prend l'augmente de moitié.

Il voit que la Bergere , en ce point trop fidelle ,

Veut souffrir avec lui ce qu'il souffre pour elle ;

Que d'un triste regard nourrissant son ennui ,

Elle sort d'elle-même , & vient toute dans
lui ,

Et que là d'un œil ferme & d'un courage ten-
dre ,

Elle prend de son mal tout ce qu'elle en peut
prendre.

En vain le Dieu jaloux se vengeant à souhait ,

Veut sauver ce qu'il aime , en perdant ce qu'il
hait ;

En

En vain pour détourner la commune tempête ,
 D'un rayon salutaire, il couronne sa tête ;
 Et fait voler près d'elle un favorable éclair ,
 Pour défendre l'approche aux injures de l'air.
 A l'aspect du Berger son ame l'abandonne ,
 La pitié fait mourir quand la rage pardonne.
 Au lieu de la fureur, l'amour lance le trait,
 Et Daphnis fait le coup que ce Dieu n'a pas
 fait.

C'est-là ce qui le tuë, & s'oubliant soi-même,
 Pour plaindre le malheur de la Beauté qu'il
 aime :

Cieux ! dit-il, qui voyez les peines qu'elle sent,
 Que ne m'est-il permis de mourir innocent ?
 On me rend criminel par mon propre supplice,
 Et je deviens injuste en souffrant l'injustice.
 Mais vous-même, Philis, vous l'êtes plus que
 tous ,

Votre cœur prend des maux qui ne sont point à
 vous ;

Il est en même tems cruel & pitoyable ,
 Et m'ôtant ma misère il me rend misérable.
 Hélas, qui m'auroit dit, quand je fus enflâ-
 mé ,

Daphis, tu te plaindras de te voir trop aimé ;
 L'eussai-je pû penser, eussai-je bien pû croire,
 Qu'on trouvât le malheur dans le sein de la
 gloire ;

Et que moi-même un jour contraire à mes dé-
 firs,
 J'eusse fait mes tourmens de mes plus doux plai-
 firs ?
 Donc un autre destin fait que je suis tout
 autre.
 Vous me percez le cœur quand je touche le
 vôtre,
 Et les traits de pitié que vous jette mon fort
 Retournant contre moi, sont des traits de la
 mort.
 Moderez ces transports, ô Beauté que j'a-
 dore,
 Et ne m'aimez pas tant, si vous m'aimez en-
 core ;
 Aussi bien tous vos soins vont être superflus,
 Et je suis désormais comme ce qui n'est plus :
 Je n'ai rien de vivant dans ce transport ex-
 trême,
 Que le cœur qui ne vit que parcequ'il vous
 aime,
 Et je doute, Philis, si partant de ce lieu,
 Je pourrois bien vous dire. Il vouloit dire
 adieu :
 Mais au lieu de ce mot, sa belle ame s'envole,
 Et Philis s'écriant, acheve la parole.
 Adieu donc, lui dit-elle, Amant infortuné,
 Tu m'ôtes donc, cruel, ce que tu m'as donné :
 Cette ame qui fut mienne, à présent m'est ra-
 vie, Et

Et tu peux bien sans moi disposer de ta vie !
Mais si tu prens, Daphnis , un bien qui fut à
moi ,
Dieux ! pourquoi me laisser un bien qui n'est qu'à
toi ?
Et de quel œil verrois-je en ces deserts fune-
bres ,
L'homicide clarté qui cause mes ténèbres ?
Non , non , il faut mourir, mon mal est trop
pressant ,
Ma douleur m'y contraint, mon amour y con-
sent ,
Et ce corps affoibli , qui sous le faix succombe ,
Ne veut plus d'autre bien que celui de la
tombe :
Allons - y donc ensemble , ô Berger sans pa-
reil ,
Ces lieux nous feront doux , ils n'ont point de
Soleil :
Les enfers nous cachant dans leurs demeures
sombres ,
N'auront point de jaloux qui sépare nos om-
bres ,
Et de quelque rigueur que les Dieux soient blâ-
mez ,
Il nous sera permis d'aimer & d'être aimez.
Hé bien , es tu content de l'excès de ma peine ,
Traître , de qui l'amour est semblable à la
haine ,

Impatient , jaloux des hommes & des Dieux ?
 Vigilant espion de la Terre & des Cieux ;
 Toi par qui les Amans , victimes de l'envie ,
 Sont affurez de perdre ou l'honneur ou la vie ,
 Au moins n'as - tu rien vû dans notre chaste
 amour

Qui blessât la pudeur , & qui craignît le jour.
 Ainsi parloit Philis , mortellement atteinte ,
 Ses pleurs impatiens viennent couper sa plainte ;
 Mais par un tel effort , qu'on doute , à voir ses
 yeux ,
 Si c'est pour l'interrompre , ou pour l'achever
 mieux :

Son cœur que la douleur a percé de ses armes ,
 Répand à gros boüillons un déluge de larmes ,
 Qui noyant de son tein les mourantes cou-
 leurs ,

Précipite sa course au milieu de ses fleurs.
 Tel qu'on voit un torrent , fier enfant de la
 Thrace ,
 Qui maintenant est onde , & n'aguere étoit
 glace ,
 Par les mains du printems de ses fers affran-
 chi ,
 Tomber du haut du mont que la neige a blan-
 chi ,
 Puis venir déposer ses eaux & sa furie
 Dans le sein fleurissant d'une jeune prairie.

Telles

Telles pouvoit-on voir les larmes de Philis,
 Qui tomboient sur un rein de roses & de lis,
 Puis faisoient en joignant leurs ondes redou-
 blées,

Comme un fleuve nouveau de perles assem-
 blées.

Dieux ! que l'Astre du jour voyant cette lan-
 gueur,

Se trouve tourmenté par sa propre rigueur !

Qu'il devient malheureux par sa propre ven-
 geance !

La chute d'un Rival abat son espérance,

La haine de Philis croît avec son ennui,

Et sa vaine fureur retombe dessus lui.

Quelque brillant qu'il soit, une ombre le sur-
 monte

Et toutes ses clartez n'éclairent que sa honte.

Il voit que le Berger en mourant ne perd rien,

Il est jaloux du mal comme il le fut du bien,

Son esprit agité regarde avec envie

La gloire de sa mort, comme l'heur de sa
 vie,

Et voudroit, si le sort se laissoit gouverner,

Lui ravir le trépas qu'il vient de lui donner.

Mais Daphnis en tous lieux lui dispute la
 place,

Partout il le combat, & partout il le chasse ;

Et quoiqu'ait fait le Dieu, quoiqu'il fasse au-
 jourd'hui,

Il ne peut ni mourir , ni vivre comme lui ,
Il ne peut mériter , ni retenir les larmes
De l'aimable Beauté dont il ressent les armes.
Elles coulent encore & couleroient toujourns ,
Si les pleurs & les maux avoient un même
cours ,
Et si les eaux que verse une triste paupiere ,
Sans manquer de sujet ne manquoient de ma-
tiere :
Mais Philis impuissante à plaindre ses mal-
heurs ,
Voit durer ses ennuis plus long-tems que se
pleurs ,
Ces humides enfans d'une douleur amere ,
Par un sort avancé meurent devant leur mere :
Ils meurent , & mourant font mourir les clartés
De ces yeux qui régnoient sur tant de libertés.
Les ruisseaux enflâmés de ces sources nouvelles ,
Comme un sablon doré , roulent mille étincel-
les ,
Et leurs derniers bouillons entraînent avec
eux ,
Au milieu de leurs eaux mille globes de feux.
L'Amour pleure lui-même , en voyant tant de
charmes
Dans les yeux de Philis se distiler en larmes ,
Et fondre ces miroirs dont les rayons vain-
queurs

Sçurent

DE PIÈCES GALANTES. 61
Sçurent fondre pour lui tant de glaces de
cœur :

Ces miroirs éclatans faits d'ondes & de flâmes,
Par qui l'œil voit les corps , & découvre les
ames :

Ces miroirs qui font voir par d'utiles accords
Le dehors au dedans le dedans au dehors :

Ces miroirs animez , où toute la Nature
Vient faire à divers tems sa diverse peinture ,
Et tracer une image admirable en ce point ,
Que par elle on voit tout , & qu'on ne la voit
point.

Ainsi furent éteints ces flambeaux redouta-
bles,

Ainsi furent punis ces illustres coupables.

Le Dieu qui languissoit de regret & d'amour ,
Ne put souffrir la nuit dans ces Palais du jour ,
Et destinant sa flâme à de plus doux usages ,
Il donna par ces mots de fidèles présages.

Si , dit-il , ô Beauté , dont j'adore les fers ,
Je pouvois rappeler les ombres des enfers ,
Comme je puis bannir les ombres de la terre ,
La tombe vous rendroit le bien qu'elle ref-
ferre ,

Et vous auriez de moi par un double devoir ,
Et la vûe & l'objet que vous aimez à voir :
Mais puisque le destin me paroît si contraire ,
Que je ne suis puissant , que quand je veux mal
faire ,

Qu'Amant

Qu'Amant trop malheureux, trop heureux ennemi,

Je fais le mal entier, & le bien à demi :

Ne pouvant rétablir votre gloire première,

Je fais ce que je puis, je vous rends la lumière.

Il parle, & les effets ses paroles suivans,

Il change ces yeux morts en deux astres vivans,

Qui conçus des rayons de ses plus belles flâmes,

Comme il éclaire au corps, embrasèrent les âmes,

Tant que le sort permit en faveur de ces lieux,

Que la Terre eût un bien qui n'étoit dû qu'aux Cieux.

Mais si-tôt que Philis eût achevé sa course,

Ces flambeaux détachés revinrent vers leur source,

Et placez dans les Cieux, qu'ils rendirent plus beaux,

Ils sont, comme ils étoient, les deux astres jumeaux.

II. ELEGIE.

II. ELEGIE.

SOMBRE & belle forêt, aimable solitude,
Cachez mes noirs chagrins & mon inquiétude,
J'ai l'esprit abbatu de mortelles douleurs,
Le cœur outré d'ennuis, les yeux baignez de pleurs,
Je cherche à soulager le tourment qui me presse,
Je viens par mes soupirs exprimer ma tristesse,
Et me plaindre en secret aux rochers d'alentour,
Des rigueurs que mon sort prépare à mon amour.
Uniques confidens des peines que j'endure,
Peut-on sentir ces maux sans plainte & sans murmure?
Quand on souffre en tous lieux de cruels dé-
plaisirs,
Est-ce trop de donner passage à ses soupirs?
Quand on est dévoré d'une excessive flâme,
Le respect veut en vain triompher dans une
ame,
Quand elle sent toujours augmenter dans son
cœur

Celle

Cette même tendresse & cette même ardeur ,
 Qui furent à l'instant trop fortes & trop vives ,
 Pour laisser plus long - tems les passions cap-
 tives.

A son soulagement refuser cet effort ,
 C'est contre son repos s'entendre avec le sort.
 Puissant Maître des Dieux ! j'ai recours à ton
 aide ,
 Amour , c'est de toi seul que j'attens mon re-
 mede :

La contrainte m'accable , il faut enfin parler
 De la fidèle ardeur dont je me sens brûler ;
 Assez & trop long-temps les gênes du silence ,
 Avec trop de rigueur exercent leur puissance :
 Mon ame désormais n'écoute plus ses loix ,
 Pour déclarer son mal elle emprunte ma voix.
 Qu'Iris soit à mes vœux toujours inexorable ,
 Qu'elle soit inhumaine autant qu'elle est ai-
 mable ,

Je sens que de ses coups je ne sçaurois guérir ,
 Et que je dois enfin ou parler ou mourir.
 Que me sert de cacher le brillant de ma flâme ?
 Pourquoi suspendre encor son éclat dans mon
 ame ?

Mon feu m'embrase trop pour être retenu ;
 Mon martyre est trop beau pour n'être pas
 connu.

Il est tems de parler , il est tems de lui dire ,
 Que

DE PIÈCES GALANTES. 65

Que mon cœur amoureux languit sous son
empire ,

Qu'il est vrai que je l'aime , & que ma liberté
Fut esclave aussi-tôt que je vis sa beauté :
De ses charmes puissans mon ame fut sur-
prise ,

Et sans leur résister je perdis ma franchise :
Sans pouvoir moderer mes violens transports ,
Le trouble de mon cœur paroissoit au-dehors.
Je sentis à l'instant qu'il lui rendoit les armes ,
Qu'il seroit le tribut qu'il payoit à ses char-
mes ,

Et depuis j'ai toujours reveré son pouvoir ,
En bornant mes désirs au plaisir de la voir.
J'ai tenu quelque tems ma flâme emprison-
née ,

Mes timides respects la tenoient enchaînée ,
Sans prévoir qu'aujourd'hui je me plaindrois aux
Dieux ,

En faisant éclater mon amour dans ces lieux ;
Mais de ma passion je ne suis plus le maître ,
Elle n'aspire plus qu'à se faire connoître ;
Et dès que j'aurai dit ce secret important ,
Peut-être que mon cœur n'en sera pas con-
tent.

Helas ! je n'en sçai rien ; mais ces yeux que
j'adore

Sçauront par cet aveu que leur feu me dévore :

Que

Que je crains leur pouvoir , & ces troubles
puiffans

Qui rendent ma raison esclave de mes sens.
Je deviens lâchement ennemi de moi-même ,
J'ai blêmi , j'ai tremblé , quand j'ai prononcé ,
j'aime ;

Et quand j'ai disposé toutes mes volontez
A venir rendre hommage à ces rares Beutez ,
J'ai voilé mon amour de peur de lui déplaire.
Tyranniques respects , je ne puis plus me taire ,
Ni me plaindre d'Iris dans ma vive douleur ,
Puisqu'elle ignore encor les tourmens de mon
cœur :

Allons donc promptement auprès de cette
Belle ,

Par nos soins empressez lui montrer notre zele ,
Dans ces bois nuit & jour j'augmente mes lan-
gueurs ,

Rien n'y peut arrêter mes inutiles pleurs :
Ces bois sont les témoins de ma flâme fidelle ,
Ils ne lui diront point que je languis pour elle ,
Et qu'on ne peut songer à ses divins appas ,
Sans souffrir mille maux pires que le trépas ,
Et qu'il n'est point aisé de pouvoir se défendre
De ses yeux qui forçoient les plus fiers à se
rendre :

Mais peut-être qu'enfin il verront à leur tour ,

Qu'il

Qu'il n'est point de mortel qui ne cede à
l'amour.

Je le sçai , justes Dieux ! il n'est plus tems de
feindre ,

Parlons plutôt , parlons , je n'ai plus rien à
craindre ,

Puisque l'amour triomphe , & qu'un si doux
poison ,

En passant dans mon cœur a troublé ma rai-
son.

Pardonnez , belle Iris , aux transports de mon
ame ,

Si mes yeux seulement vous expliquent ma
flâme.

Cependant que je perds ces momens précieux ,
Tous mes brûlans soupirs d'un zele officieux ,
Disent assez le mal dont mon ame est atteinte ,
Puisqu'elle se refuse & s'interdit la plainte.

Au feu de mes regards laissez-vous enflâmer ,

Ils vous ont mille fois conjuré de m'aimer ,

Et plus de mille fois leur passion extrême ,

Vous a dit tendrement , Belle Iris , je vous
aime.

Dans ce moment encor j'ai besoin que leurs
feux

Disposent votre cœur à recevoir mes vœux ,

Qu'ils soient en ma faveur fidèles interprètes

Des furieux transports de mes flâmes secrettes.

Amour

Amour, si tous mes vœux se trouvent re-
jetés ,

Par ce muet langage ils feront écoutez :

Si je n'ose parler de l'ennui qui m'outrage ,

Helas ! vous l'allez voir dépeint sur mon vi-
sage :

Mais ne punissez pas mon cœur audacieux ,

Qui vous vient avouer mon crime par mes yeux :

Afin de soulager mon amoureux martyr ,

Approuvez mes soupirs, ou souffrez que j'ex-
pire.

Après un tel aveu trouvez bon que mon cœur

Soit le prix que l'amour apporte à son vain-
queur ,

Qu'il ose en liberté publier sa défaite ,

Si vous n'y consentez , ma gloire est impar-
faite ,

Si vous y consentez , mon sort sera si doux ,

Que je crains que les Dieux n'en deviennent
jaloux.

O trop charmante Iris , unique objet que j'ai-
me !

Mon cœur pour être à vous , cesse d'être à lui-
même :

Heureux , cent fois heureux , si le vôtre au-
jourd'hui ,

Le vouloit imiter , en aimant comme lui ;

Je vivrais sans chagrin , je vivrais sans envie ,

Mon

Mon ame de plaisir se trouveroit ravie ;
 Un hélas ! un soupir, quand on sçait bien ai-
 mer ,
 En expriment bien plus qu'on n'en peut expri-
 mer ,
 Et par un art secret ils peuvent faire entendre
 Ce mystere d'amour si charmant & si tendre.
 Si vous les entendez cédez à mes désirs ,
 Je prendrai dans vos fers mille & mille plai-
 sirs ,
 Je les adorerai , je baiseraï mes chaînes ;
 Mais songez à donner un remede à mes peines ,
 Et voyez que ce cœur tout percé de vos coups ,
 A cessé d'être à moi depuis qu'il est à vous :
 Pour adoucir son mal quand l'ennui vient l'ab-
 battre ,
 Entretenez sa flâme au lieu de la combattre ,
 Et souffrez que l'amour vous range sous sa
 loi ,
 Vous verrez qu'il n'a point d'esclaves comme
 moi.

III. ELEGIE.

DOuce & paisible nuit , de qui le voile
 sombre
 Enveloppe nos maux & les cache dans l'om-
 bre, Je

Je viens à la faveur de votre obscurité,
 Regretter en ce lieu celui que j'ai quitté,
 Me plaindre des rigueurs d'une cruelle absence,
 Troubler par mes soupirs votre aimable si-
 lence,
 Et tâcher d'exprimer l'excessive douleur
 Qu'un triste éloignement entretient dans mon
 cœur.

Afin de dissiper ma noire frénésie,
 Rendez-moi mon esprit, trop charmante Af-
 pasie,
 Calmez, hélas ! calmez ces violens transports,
 Qui me livrent la guerre avecque tant d'ef-
 forts :

Venez vous opposer au destin qui m'entraîne,
 Qui d'instant en instant vient redoubler ma
 peine.

En vain l'honneur, l'espoir tâchent de me flat-
 ter,

L'objet de ma douleur ne me sçauroit quitter :
 Mon cœur ingénieux à s'affliger lui-même,
 Croit qu'il n'est malheureux que parcequ'il vous
 aime,

Qu'il a trop écouté son zele ambitieux,
 En préférant la gloire à l'éclat de vos yeux.
 Il s'est mal défendu contre sa douce amorce,
 Il devoit l'éviter & redouter sa force.

De-peur que son éclat ne subornât mon cœur,

Qui

Qui s'enflâmoit pour vous d'une immortelle
 ardeur ,
 Je devois mépriser l'ambition cruelle ,
 Qui me vint conseiller de vous quitter pour
 elle ,
 Qui deçut mon esprit de cet espoir flatteur ,
 Dont mes jours attendoient leur suprême bon-
 heur.
 Quant l'aveugle fortune , étallant ses lar-
 gesses ,
 Echauffa mes désirs par cent vaines pro-
 messes ,
 Mon trop superbe cœur, loin de les détester ,
 Les jugeoit un moyen propre à vous mériter :
 Il crut que leur éclat s'uniroit à ma flâme ,
 Que ces deux passions régneroient dans mon
 ame ,
 Et que j'érigerois dans ce fatal séjour
 Un trophée à la gloire aussi - bien qu'à l'A-
 mour.
 Cependant, il détruit cette juste pensée ,
 Mon ame est de ses traits trop prudemment
 blessée ,
 Et souffre incessamment le cuisant repentir ,
 Que mon cruel départ m'avoit fait ressentir.
 Je sens que mon devoir foiblement me posse-
 de ,
 Si-tôt que vous réglez toute chose vous cede ,

Le plaisir de vous voir est mon soin le plus
doux ,

Mes vœux les plus ardens sont d'être aimé de
vous ,

C'est le souverain bien que mon ame désire ,
Et depuis que vos yeux m'ont mis sous votre
empire ,

J'ai plus de mille fois pris les Dieux à témoins ,
Qu'avec tous leurs trésors je m'estimerois
moins ,

Ce charmant souvenir occupant ma mémoire ,
Me faisoit négliger la fortune & la gloire .

J'oublois l'intérêt pour suivre mon amour ,
Quand ce cruel revint contester à son tour ,
Exerçant sur mon cœur sa nouvelle puissance ,
Au feu qui le consume il faisoit violence ,

Et par l'éclat brillant de mille faux appas ,
Différoit mon retour pour hâter mon trépas :
Si j'eusse pû céder au pouvoir de vos charmes ,
Que j'aurois évité de mortelles alarmes !

Si j'eusse renoncé pour votre affection ,
A tous les mouvemens de mon ambition ,
Vous eussiez triomphé d'une telle victoire ,

Auprès de vos beautés j'aurois trouvé la
gloire ,

Et cet éloignement , que l'honneur me prescrit ,
N'auroit pas si souvent révolté mon esprit .

Je n'aurois pas souffert cette sensible atteinte ,

Qui

Qui vous fit voir la mort sur mon visage
peinte ,

Pendant que sans parler au sortir de ces lieux ,
Mes regards languissans vous firent mes adieux .

Nos deux cœurs étonnez d'un si grand coup de
foudre ,

A se quitter enfin ne pouvoient se résoudre .

Nos hélas ! nos soupirs exprimoient nos dou-
leurs ,

Et nous nous répondions seulement par nos
pleurs .

Quand j'osai vous quitter , adorable Aspasia ,

De plus de mille morts mon ame fut saisie ,

Et mon cœur interdit dans ce moment fatal ,

Pour être trop sensible , en sentit moins son
mal .

Mais hélas ! à présent je frémis , je soupire .

Ce souvenir toujours augmente mon martyre ,

Et dans l'émotion d'un trouble véhément ,

Au gré de mes ennuis j'entretiens mon tour-
ment ;

Et je sens dans l'ardeur du feu qui me dévore ,

Que si le juste Ciel me réduisoit encore

A vivre plus long-tems absent de vos beaux
yeux ,

Je quitterois la vie en ces funestes lieux .

Quittons plutôt , quittons cette vaine chimere ,

Qui mêle à ses douceurs une douleur amere ,

Qui nourrit mon chagrin au lieu de le chasser,
Mon ame en cet état ne doit plus balancer,
Il faut enfin ceder à ces rudes alarmes,
Il faut quitter ces lieux, & vous rendre les
armes :

Chaque jour, chaque instant me promet ce bon-
heur,

Et mon cœur par avance en goûte la douceur.
L'espoir de mon retour remplissant ma pensée,
Répand dans mon esprit une joye empressée,
Qui fait voir dans mes yeux le doux ravisse-
ment

Que l'amour fait sentir dans cet heureux mo-
ment :

Mon silence éloquent dira mieux que ma bouche
Les maux que j'ai soufferts, le plaisir qui me
touche :

Vous me verrez alors préférer dans mon cœur,
La qualité d'esclave à celle de vainqueur.



S T A N C E S.

Amour, qui m'as fait voir Timandre si char-
mant,
Fais, lorsqu'il me verra, qu'il me trouve de
même ;
Qu'il brûle de l'ardeur qui me va consumant,
Et qu'il me puisse aimer autant comme je
l'aime.

Fais si bien toutefois qu'il n'en découvre rien,
N'épargne en ce dessein ni ruse ni souplesse ;
Qu'il me donne son cœur sans esperer le mien,
De-peur qu'il ne triomphe enfin de ma foiblesse.

Le tems me presse, Amour, va faire ton de-
voir,
Va m'ouvrir dans son cœur un glorieux passage,
Et s'il veut résister à ton divin pouvoir,
Mets pour le surmonter tous tes traits en
usage.

Je sens que la pudeur, la crainte & la raison
S'unissent dans mon ame afin de te détruire ?
Mais tous leurs vains efforts ne sont plus de
faison.

Le moyen d'écouter quand ils te veulent nuire!

D ij Je

Je m'abandonne , Amour , ma raison y consent :

Que dis-je , ma raison , hélas ! tout au-
contraire ,

Ce que tu me prescrist , elle me le défend ,
Je n'oserois parler , & ne puis plus me taire.

Mon esprit se confond dans ce raisonnement ,
D'un & d'autre côté le péril est extrême ,
Si je ne parle point je perdrai mon Amant ,
Et si j'ose parler je me perdrai moi-même.

Pudeur , crainte , raison , qui blâmez mes sou-
pirs ,

Cédez à mon amour , il est tems de se rendre ,
Cessez de condamner mes innocens désirs ,
Et pour être écouté , parlez-moi de Timandre.

C'est par-là seulement , crainte , raison , pu-
deur ,

Que vous pouvez avoir empire sur mon ame ;
Je ne vous défends pas le séjour de mon cœur ,
Mais gardez-vous aumoins d'attenter à ma
flâme.



SONNET.

S O N N E T.

Après tant de soupirs, de plaintes, de lan-
gueurs,

Enfin le juste Ciel, à mes vœux favorable,
Las de me voir toujours constant & misérable,
Étoit près de finir mes jours & vos rigueurs :

Quand plus fort que le Ciel & que tous mes
malheurs,

Votre œil en un moment devenu secourable,
Malgré mon désespoir & mon sort déplorable,
Vint soutenir mon cœur au fort de mes dou-
leurs.

Que ce cruel secours, adorable inhumaine,
En retardant ma mort va redoubler ma peine :
Hélas ! au triste état où m'ont mis vos appas,

De bien plus de douceur ma fortune est suivie,
Quand votre cruauté me donne le trépas,
Que quand votre pitié me redonne la vie.



 LES FLEURS DE FONTAINEBLEAU.

A Sapho le jour de sa Fête.

A La plus belle des journées
 Nous arrivons séches , fanées ,
 Mais n'en foyez point en courroux ,
 Par-là nous prétendons vous plaire ,
 N'entendez-vous pas ce mystere ?
 Ainsi l'on sèche loin de vous.

 IV. E L E G I E.

A MONSIEUR LE DUC

DE

SAINT AIGNAN.

Celui que les neufs Sœurs nous avoient fait
 attendre ,
 Celui que j'espérois & ne pouvois compren-
 dre ,
 Ce Roi dont le grand nom doit remplir l'Uni-
 vers ,

Ce

Ce grand Roi, Saint Aignan, tu le vois, tu le
fers.

Je ne sçai quel génie, ou quelle folle audace,
Jeune & libre d'ennuis, me guidoit au Par-
nasse,

Plein de nobles transports, charmé de hauts des-
seins,

Sur les pas moins foulez des Grecs & des Ro-
mains,

Quand l'une de ces Sœurs qui te sont si con-
nuës,

De leur antre secret m'ouvrit les avenues,
Antre, ou Palais, ou Temple, ou songe, ou
vérité,

Mais qui n'est qu'harmonie, & lumière ou
beauté,

Où l'esprit admirant merveille sur merveille,
Ignore ce qu'il voit, & s'il dort ou s'il veille.

Là vivent sur l'airain & l'esprit & le corps,
Et les faits glorieux des Héros déjà morts.

Là brillent à l'envi ces grands noms qu'on ré-
vere,

Riches originaux de Virgile & d'Homere,

Achille, Hector, Enée : & parmi tant de
Rois

Nos Charles, nos Louis, nos Henrys, nos Fran-
çois,

Sages, pieux, vaillans, & dont la grande
gloire,

Fut de sçavoir aimer nos filles de mémoire.
 Là ceux que l'avenir aura pour ornement
 Paroissent lumineux quoiqu'en éloignement,
 Ainsi qu'en un miroir quelque image éclatante,
 Ou le flambeau du jour sous l'onde étincelante.
 O Déesse ! disois-je, entre ceux que je vois,
 Est-ce le Dieu du Temple, ou le Roi de ces
 Rois,
 Celui qui vient à nous que la gloire environne,
 Dont la brillante épée efface la Couronne,
 Dont le regard humain & la noble fierté
 Ont sçut joindre l'amour avec la majesté ?
 Je vois à son aspect s'écarter les nuages :
 Que de peuples divers lui rendent leurs hommages !
 L'avenir, le passé, ce qu'on voit aujourd'hui,
 Si j'en crois à mes yeux, n'ont les yeux que sur lui.
 Tu le verras, dit elle, en ses jeunes années,
 Ce Roi qu'à tes François gardent les destinées,
 Le quatorzième en nom, le premier en grandeur,
 Surprendre l'Univers de sa vive splendeur.
 Qui pourra vous dépeindre, éclatantes batailles,

Triumphes

DE PIÈCES GALANTES. 81

Triomphes pleins de gloire , affreuses funé-
railles ,

Par qui sera soumis quiconque ose tenter

Si malgré les destins on peut lui résister ?

Et toi , Royal triomphe , ornement de l'His-
toire ,

Qui mene en même char l'amour & la victoire ?

Vous l'admirez , mortels , vos yeux sont
ébloüis ,

Attendez toutefois , ce n'est point tout : Louïs

Plus grand que ses ayeux , mais moindre que lui-
même ,

Il cache la moitié de sa lumière extrême ,

Il vous cache les soins d'un sage Potentat ,

Et les profonds penfers du bien de son Etat.

L'image de sa gloire incessamment présente ,

Sollicite & retient son ame impatiente ,

Suspend ses grands desseins , l'oblige à con-
sulter

Sur le moment fatal de les faire éclater.

Mais il vient , ce moment , déjà la Renommée

Pleine du seul Louïs , du seul Louïs charmée ,

Au Tibre , au Nil , au Gange a pris soin d'en-
seigner ,

Qu'après avoir sçu vaincre il commence à régner.

Ainsi le feu divin qui caché dans la nuë ,

Plus fort , plus surprenant quand son heure est
venue

Tonne , éclaire , foudroye en mille & mille
lieux ,

Fait trembler les mortels , l'air , la terre & les
Cieux :

Ainsi durant la nuit l'ame de ce grand monde ,

Veillant , semble dormir dans une paix pro-
fonde ,

Puis quand le jour paroît par cent & cent ref-
sors ,

Agitant sans repos les membres de ce corps ,

Fait sentir ses effets & sa vigueur puissante ,

Unie , & qui partout se voit toujours pré-
sente ,

(*) L'ordre , l'autorité , le saint pouvoir des
loix ,

Et les graces , l'appui comme l'honneur des
Rois ,

Réprénnent désormais leur premier nature ,

Et Louis est partout , non sa vaine peinture.

Ah ! mes chers nourrissons de la gloire amou-
reux ,

Ce Héros vous va rendre heureux & malheu-
reux.

Son équitable estime , & ses bontés Royales ,

Font vous rechercher jusqu'aux mers glacia-
les ,

Jusqu'aux

(*) En ce tems-là le Roi avoit distribué des pensions , & même à quelques Etrangers devers le Nord , personnes de mérite.

DE PIÈCES GALANTES. 83

Jusqu'aux lieux du Soleil incessamment brû-
lez ,

Si le Ciel en ces lieux vous avoit reculez ;

Mais malgré ses faveurs , malgré vos longues
veilles ,

Nos travaux ramperont auprès de ses mer-
veilles ,

Que nos propres concerts ne pourroient égaler ,

Si d'une voix humaine il failloit en parler.

Courage toutefois , suivez-le en sa carrière ,

Voici de vos beaux chants la plus noble ma-
tière ;

Après un court repos je vois d'autres com-
bats ,

Et des sceptres soumis & des trônes à bas :

Je vois les grands progrès dont l'Europe s'é-
tonne ,

Où la brillante épée efface la couronne :

Monts , Havres , Forts , Citez , Fleuves & Ré-
gions ,

S'ouvrent à sa valeur plus qu'à ses légions.

Je vois cette autre paix , & dernière & seconde ,

Que LOUIS conquérant doit redonner au
monde ,

Dont la seule justice & la seule bonté

Conféreront ensemble , & feront le traité.

Cédez , Romains , cédez , si j'ai tort de pré-
dire ,



Là commence un plus vaste & plus heureux
Empire.

Ainsi , dit la Déesse : une douce faveur ,
A ces derniers accens , maîtresse de mon cœur ,
Y grava pour jamais ces discours incroya-
bles.

Tu le vois , Saint Aignan , les Dieux sont véri-
tables ,

Ce qu'ils avoient promi , s'ont sçu le tenir ,

Et déjà le passé répond à l'avenir.

V. E L E G I E.

DANS un aimable bois dont le feuillage
épais

S'oppose à la chaleur & conserve le frais ,

D'une bruyante source une vive fontaine

En mille clairs ruisseaux s'épanche dans la
plaine :

Là par un doux murmure , on entend les Zé-
phirs

Pousser en liberté mille amoureux soupirs.

C'étoit dans ce beau lieu que l'adorable Aminte

Pour soulager ses maux faisoit ainsi sa plainte.

Tirsis , l'injuste Ciel contraire à mes plaisirs ,

S'oppose

s'oppose incessamment à mes moindres désirs ,

Il veut enfin sur moi signaler sa puissance ,

Et par un dernier coup achever sa vengeance.

Ne condamnez donc plus mes soupirs ni mes pleurs ,

Souffrez que je les donne à mes vives douleurs :

Laissez-moi par ma mort prévenir ma disgrâce ,

Laissez moi m'affranchir du sort qui me menace.

Assez & trop long-tems mes ennuyeux discours

En dépit de moi - même ont troublé nos amours :

Assez & trop long-tems une plainte importune

Vous a représenté l'état de ma fortune ;

Vous y fûtes sensible, & dans votre amitié

Mon malheur si pressant trouva quelque pitié ;

Dans ce moment votre ame aussi noble que tendre

Prit de mes plus grands maux tout ce qu'elle eut pû prendre :

Je vous vis interdit, & dans votre entretien

Vous m'en dîtes assez en ne me disant rien :

Si du Ciel favorable une douce influence ;

Terminoit de mon mal la dure violence ,

Nos

Nos deux cœurs en repos suivroient la même loi,
Je n'aimerois que vous, si vous n'aimiez que
moi :

Mes feux seconderoient votre amoureuse flâ-
me ;

Mon ame avec plaisir s'uniroit à votre ame.

Mais d'où vient mon espoir ? quoi ! j'ose me
flatter !

Ma perte est assurée , & je n'en puis douter.

Sans craindre du Destin le pouvoir tyranni-
que

Je me forme à loisir un bonheur chimerique :

Mais c'est trop consulter ces foibles sentimens,

Constance , honneur , vertu , généreux mouve-
mens

D'une nouvelle ardeur, renflâmez mon cou-
rage ,

Je veux vaincre aujourd'hui le malheur qui m'ou-
trage ,

Et puisque le Destin fait son dernier effort ,

Il ne me reste plus qu'à songer à la mort.

Il est tems d'assouvir sa colere & sa haine ,

En prolongeant mes jours je prolonge ma
peine :

Tirsis, il faut mourir, mon mal est trop pres-
fant ,

Mon ennui m'y contraint , & ma gloire y con-
sent,

Mais

Mais hélas ! tous vos soins retardent mon envie ,
 Je sens que malgré moi je désire la vie ,
 Je sens que mon amour affoiblit ma douleur ,
 Et que la mort m'inspire une secrète horreur.
 Votre agréable idée enchante ma tristesse ,
 Si mon malheur est grand ; j'ai beaucoup de ten-
 dresse.
 Amour , honneur , destin , qui me faites souf-
 frir ,
 Hélas ! laissez-moi vivre , ou laissez moi mourir.
 Oüi , laissez-moi mourir : je me vois tout con-
 traire ,
 Je ne sçai plus que dire , & ne sçai plus que
 faire ,
 Mon esprit incertain souffre mille combats ,
 Il balance , il hésite , il veut & ne veut pas.
 Ah ! c'est trop disputer contre la destinée ,
 Tiris , je veux finir ma vie infortunée.
 Vous connoissez ma peine ; & mes justes re-
 grets
 Vous ont dit ma disgrâce & mes ennuis se-
 crets ,
 Ne méprisez donc pas dans ce malheur extrême
 Mon cœur qui ne vit plus que parcequ'il vous
 aime ,
 Et croyez désormais que si je perds le jour ,
 Je renonce à la vie , & non pas à l'amour.

VI. E L E G I E.

L’Esprit inquieté de mortels déplaisirs,
 Les yeux baignez de pleurs, le cœur gros de
 soupirs,
 Je pâlis, je frémis, quand m’a douleur cruelle
 Me reproche en secret que j’aime un infidelle;
 Mille facheux objets troublent mon souvenir,
 Et redoublent ma crainte au lieu de la finir.
 Je souffre, je n’ai pas la force de me plaindre,
 Bien que ma jalousie ait peine à se contraindre;
 Je sens dans cet état qu’il faudroit peu d’effort
 Pour payer le tribut que l’on doit à la mort;
 Ma fureur veut en vain exercer sa vengeance,
 J’aime cet inconstant malgré son inconstance,
 Et mon superbe cœur soupirant en ces lieux,
 Laisse voir plus d’amour que de haine en mes
 yeux.

Cependant que celui de cet amant volage
 Par sa légèreté sensiblement m’outrage!
 Je n’attends que la mort pour arrêter un jour
 Les violens transports que produit mon amour.
 Mais cachons-lui pourtant mon dépit & ma
 peine,
 Rendons sur cet amour ma raison souveraine,

Pour

Pour paroître tranquille & sans émotion ,
 Quand j'ai l'esprit confus & plein de passion.
 Un je ne sçai quel charme encor vers lui m'en-
 traîne ,
 Loïn de rompre mes fers , il redouble ma
 chaîne ,
 Et remet dans mon cœur tous mes plaisirs pas-
 sez ,
 Que son humeur volage avoit presque effa-
 cez.
 Tirsis s'offre sans cesse à mon ame blessée ,
 Je crois toujours le voir des yeux de la pen-
 sée ,
 Me jurer que j'ai tort de vouloir présumer
 Que bien qu'il aime Iris , il cesse de m'aimer ;
 Qu'il partage ses soins sans partager son zele ;
 Que ses brûlans soupirs n'ont point été pour
 elle ,
 Ni ses élans d'amour , ni mille ardens désirs ,
 Qui se forment toujours au plus fort des plai-
 sirs ;
 Que sa flâme étoit pure aussi-bien que ma flâ-
 me ;
 Que son ame à jamais s'uniroit à mon ame ,
 Et qu'il ne manquoit rien à contenter mes vœux .
 Puisque son seul amour est tout ce que je veux.
 Ces sentimens trompeurs eurent de puissans char-
 mes

Pour

Pour rengager mon cœur , c'étoit de fortes ar-
mes ,

Et mon ame oubliant son infidélité ,
Pour la seconde fois perdit sa liberté.

Je crus que cet amour dont je sens la puissance ,
Le rangeroit encor sous mon obéissance ,

Qu'il pourroit l'enflâmer d'une pareille ar-
deur

A cette passion qui brûloit dans mon cœur ;
Et qu'arrivez enfin à ce bien heureux terme ,
Nos ames s'uniroient d'une estrainte plus fer-
me.

Mais d'où vient cet espoir ? Quoi j'ose me
flâter ?

Tirsis est inconstant , je n'en puis plus dou-
ter ,

Je ne le puis punir , puisque je l'aime encore ,
Et qu'en dépit de moi je sens que je l'adore.

Ah ! trop léger objet qui m'avez sçu charmer ,
Je devrois vous haïr au lieu de vous aimer ,

Quand vous m'abandonnez à ma douleur ex-
trême ,

Ah ! vous ne m'aimez point autant que je vous
aime.

Quand vous me refusez ces précieux mo-
mens ,

Vous me livrez vous-même à mes cruels tour-
mens ,

Chaque

Chaque instant loin de vous me paroît une année :

Achevez , achevez ma triste destinée ,
 Ou venez seconder mon ardente amitié ,
 D'un mélange confus d'amour & de pitié ;
 Il est tems de finir cet amoureux mystère.
 Helas ! si vous m'aimez , quittez cette Bergere ,
 Donnez-moi tous vos soins , mon illustre Vain-
 queur ,
 Et ne laissez que moi régner dans votre cœur ,
 Ne brûlez que pour moi , contentez mon en-
 vie ,
 Mon berger , votre amour fut l'ame de ma
 vie.

Depuis le doux moment qu'un aimable lien
 A votre cœur ingrat eût attaché le mien ,
 Mon esprit jouïssoit d'une gloire suprême ,
 Je goûtois cent plaisirs dans un repos extrême ,
 Mon cœur se crut heureux dès qu'il fut enflâmé ,
 Il se dit mille fois , j'aime & je suis aimé :
 Ce souvenir charmant redouble ma tendresse ,
 Ce mouvement secret me vient dire sans cesse ,
 Que mes soins empressez & ma constante ar-
 deur
 Remettront sous mes loix ce tyran de mon
 cœur.

Reprenez-

Reprenez donc vos fers , songez que je vous
aime ,

Que mes pleurs sont témoins de mon amour ex-
trême :

Epargnez-les , Tirsis , venez me secourir ,

Quittez cette Bergere , ou me laissez mourir ;

Effacez de mon cœur cette image fatale

Qui vous fait voir soumis aux pieds de ma ri-
vale ,

Afin de m'épargner le honteux repentir

Que mes justes soupçons m'ont déjà fait sen-
tir.

V I I . E L E G I E .

PUISQU'UN cruel Hymen par un fâcheux re-
tour

Vient usurper chez vous tous les droits de l'a-
mour ,

Et que sur un pouvoir qui semble légitime ,

Ce Tiran ne croit pas avoir commis un crime ,

De vous avoir contrainte à souffrir ses efforts ,

Et pille , sans respect , vos plus rares trésors ;

Endurez comme il faut un malheur si funeste :

Mais au moins , belle Iris , sauvez ce qui vous
reste ;

Et

Et si la loi reçue autorise un époux
 Peu digne de ce nom si charmant & si doux ,
 A prendre en votre sein des plaisirs sans li-
 mite,
 Et qui ne devoient être accordez qu'au mé-
 rite ,
 Gardez bien d'y donner un plein consente-
 ment ,
 Et réservez toujours la place de l'amant .
 Ne vous y trompez pas ; d'Amour & d'Hyme-
 née ,
 L'un par l'autre souvent la puissance est bor-
 née :
 Plus ils semblent unis , plus ils sont divisez ,
 Et leurs droits confondus sont toujours oppo-
 sez .
 Si-tôt que de l'amour les innocentes flâmes
 D'un désir mutuel touchent deux belles ames ,
 Aussi-tôt le respect qu'imprime la pudeur
 Sert d'obstacle aux transports de cette noble ar-
 deur ;
 Et ces amans troublez de désirs & de craintes ,
 Après avoir souffert de mortelles contraintes ,
 Pleuré , languï , gémi , protesté , soupiré ,
 Pensent être à couvert dans un port assuré ,
 Alors que de l'Hymen ils ont subi l'empire ,
 Et que de deux Tyrans ils ont choisi le pire .
 Oüi l'amour est Tyran , je l'avouë avec vous :

Mais

Mais pour vous , belle Iris c'est un Tyran bien
doux.

Les Dames en amour sont toujours souverai-
nes ,

Vous en avez la gloire , & nous avons les chaî-
nes ,

Vous régnez, nous servons, & votre autorité

Prend sur nous un pouvoir qui n'est point li-
mité ;

Même la servitude a pour nous tant de char-
mes ,

Que nous nous empressons à vous rendre les ar-
mes.

Enfin les plus grands Rois qui régneront dessus
nous ,

Ne sont point en pouvoir comparables à vous :

Ils régneront sur nos biens , régneront sur nos
vies ,

Mais nos ames sous eux ne sont point asservies:

Le plus grand Conquérant ne peut rien sur nos
cœurs ,

Et vos yeux seuls ont droit d'en être les Vain-
queurs :

Mais dès que vous passez sous la loi d'Hyme-
née ,

C'est alors que pour vous la chance est bien
tournée ,

Et d'esclaves soumis, fiers maîtres devenus ,

Nous

DE PIÈCES GALANTES. 95

Nous reprenons les droits que nous avons perdus :

Tout ce que vous aviez , aussi-tôt n'est plus vôtre ,

Vous-même vous passez sous le pouvoir d'un autre ,

Et pour avoir trop craint un sot que dira-t'on ,

Vous vous laissez ôter jusques à votre nom.

Dans l'empire d'Hymen n'étant plus souveraines ,

Nous avons les plaisirs & vous avez les peines ,

Nous régignons , vous servez , & notre autorité

Prend sur vous un pouvoir qui n'est point limité :

Là se perdent ces noms de Reines , de Maîtresses ,

Plus de vœux , de soupirs , de transports , de tendresses ,

De vers , de billets doux , de soins , d'empressements ,

De regards dérobez , tendres sentimens ,

De musique , cadeaux , bals , balets , sérénades ,

Rendez-vous à la Foire , aux Cours , aux promenades :

Enfin , charmante Iris , vous perdez en un jour

Tout

Tout ce qu'on peut nommer les douceurs de l'a-
mour ,

Et pour en posséder le solide sans blâme ,
Vous croyez qu'il n'est rien que de devenir fem-
me ;

Mais le payant au prix de votre liberté ,
Vous apprenez bien-tôt qu'il est trop acheté ,
Et vous tombez enfin dans ce malheur extrême ,
Que le solide même est détruit par lui-même ,
Quand la facilité de la possession
Fait après le dégoût naître l'aversión.

L'amour s'éteint d'abord qu'il n'est plus volon-
taire ,

Il cesse d'être amour s'il devient nécessaire ,
Et dès que le devoir précède le désir ,
C'est une peine Iris , & non plus un plaisir .

Mais alors que l'époux avec trop d'insolence
Abusant de ses droits & de votre innocence ,
S'emporte contre vous aux dernières rigueurs ,
N'est-ce pas lors pour vous le comble des mal-
heurs ?

Cependant quel remède ? Adorable merveille !
Prenez , prenez celui que l'amour vous con-
seille ;

Et si l'Hymen chez vous sçut détruire l'amour ,
Faites qu'il soit détruit par l'amour à son tour ;
Ostez-lui le grand droit dont il se rend indigne ,
Faites en ce rencontre une justice insigne ,

En

En punissant l'époux , recompensez l'amant ,
Et finissez vos pleurs avecque mon tourment.

VIII. ELEGIE.

BRûlez , Tirsis , brûlez d'une flâme si belle ,
Aimez toujours Philis , elle n'est plus
cruelle ,
Laissez dire à sa bouche , & croyez à ses yeux ,
Ils en parlent bien moins , mais ils s'expliquent
mieux ,
Je vois dans leurs regards je ne sçai quoi de
tendre ,
De doux , de languissant , qui me le fait en-
tendre ,
Croyez-moi , c'est en vain qu'on résiste à l'a-
mour ;
La charmante Philis s'y doit soumettre un
jour.
Dieux ! quel est le plaisir d'un amant qui sou-
pire ,
Quand il peut à la fin couronner son martyre ;
Qu'il peut , dis-je , charmer celle qui l'a char-
mé ,
Qu'il peut se faire aimer de l'objet bien aimé ,
Partager ses secrets , se la rendre propice ,
Et de tout autre objet lui faire sacrifice.

C'est ainsi que Lisis tâchoit de soulager
Dans un bois de Lauriers les maux de ce Ber-
ger,

Quand la jeune Philis, plus belle que l'Aurore,
Semant de mille fleurs tout l'empire de Flore,
S'y rendit d'elle-même au coucher du Soleil,
Pour y prendre le frais, pour y fuir le som-
meil,

Dans l'espoir d'y jouïr d'une paix plus pro-
fonde,

Quand ses divins rayons auroient quitté le
monde.

Mais à peine fut-elle en un lieu si charmant,
Que pensant aux douleurs de Tirsis son amant,
Arrétant tout d'un coup & ses pas & sa
vuë,

Après un long soupir, d'une voix toute émûë,
Hélas ! dit-elle, hélas ! par quel arrêt du sort
Dois-je ceder enfin, & ceder sans effort

A ce Dieu dont les traits se glissant dans nos
ames,

Y causent tant d'ennuis, de fureurs & de flâ-
mes,

Et qui nous fait languir sous tant d'injustes
loix,

En Tyran qui réduit tout le monde aux abois ?

Mourons mon cœur, mourons plutôt que de
nous rendre

DE PIÈCES GALANTES. 99

A ce petit Vainqueur qui voudroit nous sur-
prendre ;

Fuyons de ces douceurs le dangereux poison ,

Et malgré ses appas conservons la raison.

On nous dit chaque jour qu'en l'amoureux
empire

On se plaint , on gémit , on se pâme , on sou-
pire :

Mais , hélas ! reprit-elle en abaissant la voix ,

Aimer , ou n'aimer pas , n'est point à notre
choix ,

Ce Tyran de nos cœurs alors qu'on le méprise ,

Fait ses derniers efforts contre notre fran-
chise.

Dure nécessité qui nous force d'aimer ,

Retire-toi de moi , cesse de m'alarmer.

A ces mots , le dépit l'obligeant au silence ,

La fit rêver long-tems sans nulle violence ,

Quand le Dieu du sommeil , qui passoit en ces
lieux ,

Pour la mettre en repos , lui vint fermer les
yeux.

Mais laissons reposer cette fière Bergere

Dessus le frais gazon d'une verte fougere ,

Tandis que nous irons du sensible Tirsis

Dissiper le chagrin & charmer le soucis.

J'apperçois ce Berger sur le bord de la Seine ,

Qui dit à son Lisis son amoureuse peine :

E ij

Dieux !

Dieux ! dit-il, dont les yeux percent dans l'a-
venir,

Faites que de mes maux un jour le souvenir
Puisse changer le cœur de ma chere Maîtresse,
En faveur d'un amant qui soupire sans cesse.
Je ne puis l'accuser dans ma vive douleur,
Et je cherche la mort pour finir mon malheur.
Allez, soupirs, allez auprès de cette Belle,
Lui dire, si je meurs, que ce n'est que pour
elle :

On ne peut résister à ses divins appas,
Et l'on ne la peut voir sans courir au trépas.
Tyranniques effets d'une ardeur sans seconde,
Allez de mes transports instruire tout le monde,

Faites voir aux amans qu'il en est peu d'heu-
reux,

Et que l'amour enfin est un mal-rigoureux:
Je n'ai plus de plaisir & mon inquiétude
Me fait incessamment chercher la solitude.
Dans ce bois nuit & jour pressé de mes lan-
gueurs,

Je soupire sans cesse, & je verse des pleurs :
Mais j'ai beau soupirer & répandre des lar-
mes,

Mes pleurs & mes soupirs sont d'inutiles ar-
mes;

L'insensible qu'elle est se rit de mon tourment,

Et

DE PIÈCES GALANTES. 101

Et me dit chaque jour que j'aime vainement.

Amour , cruel amour , qui cause mon martyre ,

Retourne devers elle , & lui dis que j'expire :

Mais vole promptement , & devant ton retour ,

Touche-la de pitié , si tu ne peux d'amour.

Fais-lui de tous mes maux une triste peinture ;

Dis lui qu'on ne voit point dans toute la Nature

D'amant ni plus soumis , ni plus constant que moi ;

Que malgré ses froideurs je vivrai sous sa loi.

C'est assez , dit l'amour , je ferai ton message :

Pour n'être qu'un enfant , je n'en suis pas moins sage ;

Au Palais de Philis je m'en vais de ce pas ,

D'où je t'apporterai la vie ou le trépas.

Arbitre de mon fort , fatale destinée ,

Fais que dans ce moment , ou dans cette journée

La cruelle Philis se puisse repentir

Des maux & des chagrins qu'elle me fait sentir ;

Que son cœur soit touché de ma peine infinie ,

Et que de ses beaux yeux la rigueur soit bannie.

Voilà , mon cher Lisis , les souhaits d'un amant

Qui malgré ses malheurs veut mourir en aimant.

Où, cruelle Philis, je serai misérable,
 Si vous continuez de m'être inexorable:
 Je vivrai, mais hélas! ce sera pour souffrir
 Mille & mille chagrins qui me feront périr:
 J'y consens de bon cœur; mais, ingrater Bergere,
 Ne me maltraitez pas, pour paroître légère;
 Je sçai que Licidas brûle d'amour pour vous.
 En finissant ces mots, Amour tout en cour-
 roux

Approcha de Tirfis, & lui tint ce langage:
 Quand tu blâmes Philis, tu lui fais un outrage;
 Jusques-ici son cœur incapable d'aimer,
 Ne reconnoît que toi qui le puisse enflâmer;
 Elle m'a protesté que ta peine la touche,
 Ses yeux me l'ont appris, je le sçai de sa bou-
 che.

Voici ce que m'a dit cet objet si charmant:
 Fidèle messager d'un trop fidèle amant,
 Tu diras à Tirfis qu'il me feroit injure,
 Si pour moi son amour n'étoit pas toute pure:
 Je le dis, si mon cœur se pouvoit engager,
 Il est le seul, Amour, qui pourroit te venger
 Du mépris que je fais de ton cruel empire:
 C'est tout ce que je puis, de grace va lui dire.
 Me faisant signe alors de ne plus m'arrêter,
 Elle se retira sans vouloir m'écouter:
 Et moi dès aussi-tôt désireux de t'apprendre
 Tout ce qu'en ta faveur elle m'a fait entendre,

Je

Je me suis résolu de partir promptement,
 Pour conseiller ton cœur de l'aimer constamment :

Le plaisir qu'elle prend à ton amour sincère,
 M'empêche de douter que son amour sévère
 Ne change quelque jour, pour te récompenser :

Des maux que son bel œil t'a fait sans y penser ;

Car j'ose t'assurer qu'il lui fut impossible,
 Au beau nom de Tirsis de paroître insensible :
 C'est tout ce que j'ai pu découvrir dans ses yeux.

Ce Berger à ces mots devenu tout joyeux :
 Divinité, dit-il, dont la toute-puissance
 Pourroit dans ce moment, sans nulle résistance,
 Adoucir de Philis ce reste de rigueur

Qui fait voir sur mon teint une morne langueur.

Mais que disje, Philis, hélas ! je vous offense,
 Il faut souffrir pour vous, & garder le silence,
 Endurer sans se plaindre, aimer comme il vous plaît,

Vous conserver mon cœur tout blessé comme il est :

Je ne dois plus chercher au mal qui me possède,

Ni secours, ni repos, ni pitié, ni remède.

Vous voir & vous servir, c'est tout ce que je
veux :

Mais , aimable Philis , en vous offrant mes
vœux ,

J'ose vous protester d'un langage fidelle
Que je brûle pour vous d'une flâme éternelle ,
Afin de faire voir qu'il n'est rien de si doux ,
Que de vous adorer , & de mourir pour vous.

I X. E L E G I E.

RESOLUTION DE LA BERGERE AMARANTE.

ASSISE au pied d'une chène en gardant ses
brebis ,

Amarante révoit à son Berger Tirfis ,
Et se ressouvenant de cet amour fidelle
Que depuis si long-tems il témoignoit pour
elle ,

Estimoit son ardeur & sa discretion ,
Et se sentoit toucher de quelque émotion :
Mais soudain la pudeur qui la rendoit severe ,
Contre cette tendresse allumoit sa colere ,
Et malgré les efforts d'une juste amitié
Elle se repentoit d'en avoir eu pitié.
De diverses raisons son ame balancée.

Ne

Ne pouvoit s'arrêter sur aucune pensée ,
 Et l'honneur ennemi des amoureux plaisirs ,
 Oppose incessamment les craintes aux désirs ;
 Les soins de son Berger , l'esprit , la bonne
 grace ,
 Ses respects assidus font qu'elle s'embarraffe ;
 De si chers ennemis séduisent sa raison ,
 Qu'elle même consent à cette trahison.
 Enfin le beau Tirsis triomphe de son ame ,
 La honte & le devoir cederent à sa flâme :
 Oïi , dit-elle , Tirsis , tu régnes dans mon
 cœur ,
 Dont tu peux disposer en aimable Vainqueur ;
 Il ne manque rien que ta chere présence
 Pour te donner le prix de ta persévérance :
 Que tu serois heureux si pour te soulager ,
 Tu venois maintenant à l'heure du Berger !

S T A N C E S.

MOn cœur sent de vos yeux le dangereux
 effet ,
 Je brule , je languis , je soupire sans cesse ,
 Quoique ces beaux Tyrans inspirent la ten-
 dresse ,
 Ils ne guérissent pas tous les maux qu'ils m'ont
 fait,

E 7

Dans

Dans les désirs pressans que mon ardeur me
cause ,

Je me plains du destin , sans me plaindre de
vous ,

Sans vous rien reprocher , j'accuse son cour-
roux ,

Qui depuis si long-tems à tous mes vœux s'op-
pose.

Ce grand nombre de gens qui vous suit en tous
lieux ,

Redouble incessamment mon amoureux mar-
tyre ,

Mon amitié s'en plaint , & mon cœur en sou-
pire :

Ah ! qu'il est incommode & qu'il est ennuyeux.

Je sçai qu'il faut garder certaines politiques ,

Qu'il est certaines loix que l'on doit réverer :

Mais quand on aime , hélas ! peut-on les en-
durer ?

Non , ces loix sont des loix un peu trop tyranni-
ques.

Il faut s'en affranchir pour m'écouter un peu ,

Je ne veux que le tems de dire , je vous aime ,

Donnez - le , mon Iris , à mon amour extrê-
me ,

C'est l'unique moyen de soulager mon feu.

Dérobez.

Dérobez-vous à tous pour vous donner à moi ,
Pour me dire toujours, mon Tirsis, je vous
aime.

Voilà ce que l'on fait quand l'amour est ex-
trême,

Et comment vous pouvez me prouver votre
foi.

M A D R I G A L.

QUoi ! vous me demandez qui sera mon
Tirsis ?

Pouvez-vous en douter ? Vous seul le devez être
être ,

Oùi, si j'ai de l'amour, vous seul l'avez fait
naître,

Et vous seul avez droit d'être Vainqueur d'Iris :
Ces souris obligeans, ces regards pleins de
flâme.

Ces soupirs languissans qui passent jusqu'au
cœur

Ont chassé toute ma rigueur ,

Et par un feu secret , ont embrasé mon ame.

Unissons nos ardens désirs ,

Aimez-moi , puisque je vous aime :

Aimez-moi d'un amour extrême ,

Et réservez pour moi vos soins & vos soupirs.

Je me meurs , je languis , enfin je l'ose dire ,
 Je cede après tous ces combats ;
 Cet aveu vous devrait suffire ,
 Tirsis , ne vous en plaignez pas.

M A D R I G A L.

ENtre deux beaux objets votre cœur se
 partage ,
 Tous deux , à ce qu'on dit , vous peuvent en-
 flâmer ,
 Ecoutez mon conseil , cessez d'être volage ,
 Tirsis , c'est trop de deux quand on veut bien
 aimer.

M A D R I G A L.

Certain je ne sçai quoi plein d'éclat & de
 grace ,
 Brillant dans vos beaux yeux , divine Gode-
 froy ,
 Des plus rares beautez tous les charmes efface ,
 Et fait à mille amans réverer votre loi :
 Cependant à leurs cœurs vos traits sont redou-
 tables ,

Plus

Plus ils paroissent doux, moins on les trouve
tels,
Et par un sort cruel plus ils sont adorables,
Et plus ils sont mortels.

MADRIGAL.

Quand vous prîtes mon cœur, Amour me
fut témoin
Que vous promîtes avec soin
De n'abuser jamais d'une telle victoire ;
Mais vous en perdez la mémoire,
Et vous êtes, Tirsis, infidelle & léger.
Pour imiter votre inconstance,
Je devois de mon cœur à jamais vous bannir :
Mais ne craignez point ma vengeance,
Je me punirois trop en pensant vous punir.

SONNET.

Que de puissans attraits vous rendent ado-
rable !
Qu'on voit paroître en vous de nobles qua-
litez !
La grandeur de votre ame, & vos rares beautez
Vous /

Vous font trouver de tous également aimable.
Où, vous êtes des Dieux un chef-d'œuvre ad-
mirable,
Où l'on voit éclater leurs libéralitez,
Tous vos charmans appas montrent ces vérites,
Et vous avez le corps & l'esprit agréable.

L'amour vous rend hommage à vos pieds ab-
battu,
Vous offrant des captifs tous brillans de vertu,
Qui viennent immoler leurs cœurs à votre
gloire.

Divine Godefroy, vous les méritez tous ;
Qui vous voit un moment , est obligé de
croire
Que le souverain bien est d'être aimé de
vous.



SONNET.

S O N N E T.

PAR MR. DES YVETEAUX.

A Voir peu de parens , moins de train que de
rente ,
Rechercher en tout tems l'honnête volupté ,
Contenter ses désirs , conserver sa santé ,
Et l'ame de procès & de vices exempte.

A rien d'ambitieux ne mettre son attente ,
Voir les siens élevez en quelque dignité ,
Mais sans besoin d'appui garder sa liberté ,
Crainte de s'engager à rien qui ne contente.

Des jardins , des tableaux , la musique , des
vers ,
Une table un peu libre & de peu de couverts ,
Avoir bien plus d'amour pour soi que pour sa
Dame :
Estre estimé du Prince , & le voir rarement ,
Beaucoup d'honneur sans peine , & peu d'enfans
sans femme ,
Font attendre à Paris la mort tout doucement.

PORTRAIT



P O R T R A I T
 DE SON ALTESSE ROYALE
 MADEMOISELLE.

O D E.

Fille du souverain des Dieux ,
 Qui des Arts les plus glorieux
 Mérites l'éternel hommage ;
 Minerve viens à mon secours ,
 Je veux peindre dans cet Ouvrage
 Le plus rare objet de nos jours.

Pensant à ce divin objet ,
 Cent fois un si hardi projet
 A sçu me flatter & me plaire ;
 Et foible pour ce grand Tableau ,
 Cent fois de ma main téméraire
 J'ai laissé tomber le pinceau.

Que mon sort sera glorieux
 Si par mes vers ambitieux
 Je fais autant pour ma Princesse,
 Qu'ont fait mes ayeux autrefois ,

Par

Par leur épée & leur adresse ,
Pour le service de nos Rois ?

D'un air impérieux & doux ,
Qui mettoit Junon en courroux ,
Sa belle taille est animée ,
Et l'on voit bien à ses beaux yeux ,
Que le sang dont elle est formée ,
Est le plus beau sang de nos Dieux.

Sa bouche a mille attraits puissans ,
Elle surprend l'ame & les sens ,
Rien n'est si doux que son langage ;
Le cœur qui ressent son pouvoir ,
Ne sçait ce qui plait davantage ,
Ou de l'entendre , ou de la voir.

Parmi les plus brillantes fleurs ,
Cherchons les plus vives couleurs
Pour peindre une bouche si belle ,
Et prenons ce riche incarnat ,
Que prend une Rose nouvelle
Qui veut se donner de l'éclat.

Ma peinture sans la flatter ,
Pouvoit mille traits emprunter
De la Princesse de Cithere :
Mais son esprit est au-dessus ,
Et l'on sçait que cette ame fiere
Ne veut rien avoir de Venus.

Toi ,

R E C U E I L

Toi, qui dans un si beau dessein
 Conduis mon esprit & ma main,
 Rend ma noble entreprise heureuse :
 Il faut, ô divine Pallas,
 Peindre son ame généreuse,
 Déesse ne t'éloigne pas.

Pourrai je bien, selon mes vœux,
 Faire voir les soins merveilleux
 D'une ame en vertu si féconde,
 Et donner assez de rayons
 Au plus brillant esprit du monde,
 Avec de si foibles crayons ?

Venez, divines qualités,
 Sagesse, lumières, bontés,
 Dont le doux éclat l'environne,
 Et pour un si rare tableau,
 Que chacune de vous me donne
 Ce qu'elle eut jamais de plus beau.

Animons d'une noble ardeur
 Le beau portrait de son grand cœur,
 Dont la gloire est seule maîtresse :
 On dira qu'en son plus beau jour
 Il y manque quelque tendresse,
 Mais la honte en est à l'Amour.

Que cette Héroïne a d'attraits !
 Qu'elle a de graces & de traits,

Où

DE PIÈCES GALANTES. 115

Où l'art ne peut jamais atteindre !
Qu'elle sçait bien-tôt nous charmer !
Qu'elle est propre à se faire craindre,
Et sçavante à se faire aimer !

On sçait qu'en son juste courroux ,
Contre ces redoutables coups ,
Toute la résistance est vaine :
Mais malgré son ressentiment
Elle punit avecque peine ,
Et pardonne facilement.

L'honneur règle ses actions :
Sur les plus fortes passions,
Son bel esprit sçait prendre empire :
Il cache ce qu'il veut cacher :
Mais la gloire qu'elle en retire
Lui coûte peut-être bien cher.

Son cœur à la dévotion
Sent quelque disposition ,
Et voudroit l'avoir toute entière ;
Il y fait tout ce qu'il y peut :
Mais c'est une fort grande affaire,
Et ne l'a pas toujours qui veut.

Je ne puis que trop foiblement
Toucher en mon étonnement
La force de son grand courage ,

Que

Que le danger soit sous ses pas ,
 Qu'elle entende gronder l'orage ,
 Son beau teint n'en changera pas.

Avec cet esprit sans égal ,
 Cet abord aux cœurs si fatal ,
 Cette fierté pleine de charmes ,
 Ce cœur incapable d'effroi ,
 Mettons-lui ton casque & tes armes ,
 Pallas , on la prendra pour toi.



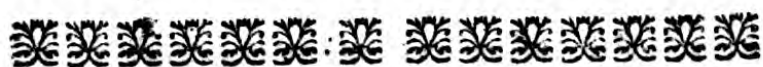
P O R T R A I T

D E M R L E P R I N C E .

J' Ai le cœur comme la naissance ,
 Je porte dans les yeux un feu vif & brillant ;
 J'ai de la foi & de la constance ,
 Je suis prompt , je suis fier , généreux & vail-
 lant.

Rien n'est comparable à ma gloire ,
 Les plus grands Héros dans l'Histoire
 Ne me l'oseroient disputer :
 Si je n'ai pas une Couronne ,
 C'est la fortune qui la donne ,
 Il suffit de la mériter.

POR-



PORTRAIT
DE MADAME LA DUCHESSE
DE CHASTILLON.

O D E.

CHerchons , pour peindre Ama-
rillis ,
Des fleurs nouvellement écloses ,
Cueillons des Oeillets & des Rosés ,
Mélons-y quantité de Lys ,
Et rassemblons enfin toutes ces belles choses.

Corail , Rubis , Perles & Fleurs ,
Astres brillans , lumière pure ,
Riches trésors de la nature ,
Faites-moi part de vos couleurs
Pour cette merveilleuse & divine peinture.

Mais quel ambitieux désir
Dans un si beau dessein m'engage ?
Ah ! que dans un si grand ouvrage
J'aurois de gloire & de plaisir ,
Si ma force pouvoit égaler mon courage.

Ce

Ce Peintre qui dans un Tableau
 Assembla tout ce qui peut plaire,
 Auroit passé pour téméraire,
 S'il eût employé son pinceau
 Au merveilleux portrait que j'entreprends de
 faire.

Sa Venus avoit moins d'attraits,
 Moins d'agrémens, & moins de grace,
 Et quelque récit que l'on fasse
 De ces beaux & fameux portraits,
 L'illustre Amarillis en charmes la surpasse.

Mais si ce Dieu que tous les jours
 Elle fait vaincre dans le monde,
 Dans ce beau dessein me féconde,
 Nous pourrons, avec son secours,
 Peindre cette merveille en merveilles fécon-
 de.

Qu'il tire délicatement
 Avecque sa flèche légère,
 Le tour des beaux yeux de sa mere,
 Et ce rare & noble agrément
 Que nul autre pinceau ne sçauroit jamais faire.

Qu'il prenne ce qui peut charmer
 Et retenir en son empire,
 Tout ce qui fait qu'on y soupire,

DE PIÈCES GALANTES. 119

Ce qui tuë & qui fait aimer ,
Et ce , je ne sçai quoi , qu'on ne sçauroit bien
dire.

Il faut des rubis pleins de feux
Former ses deux lèvres vermeilles ,
Et pour achever ces merveilles ,
Mettre des perles entre-deux ,
Telles que l'Orient n'en ait point de pareilles.

Pour les faire mieux découvrir ,
Faisons sa bouche à demi-clofe ,
Semblable au bouton d'une rose
Qui ne commence qu'à s'ouvrir ,
Quand la Mere du jour de ses pleurs les arrose.

Il faut faire son teint de Lys ,
Beau comme celui de l'Aurore ,
Ou pareil à celui de Flore ,
Quand nos champs en sont embellis ,
Et même , s'il se peut , plus éclatant encore.

Que sur l'albâtre de son sein ,
Tombe négligemment en onde
Sa chevelure vagabonde ,
Qui sans étude & sans dessein
Dans ses chaînes d'ébène engage tout le monde.

Et vous , Graces , à votre tour

Venez

Venez parer sa belle tête,
 Comme on voit en un jour de Fête,
 Celle de la Mere d'Amour,
 Lorsqu'elle se propose une grande conquête.

Mais c'est en vain qu'à mon secours,
 Pour rendre ses traits plus fidelles,
 Avec ces trois Sœurs immortelles
 J'appelle ici tous les Amours
 Ils ne quittent jamais ce miracle des Belles.



A U X N Y M P H E S
 de Villiers-Cottrêts.

Nymphes de ces forêts, Divinités cham-
 pêtres,
 Qui loin des jeux & des amours
 Languissez dans le tronc des chênes ou des hê-
 tres,
 Où les destins ont attaché vos jours,
 Que ne devez-vous point aux doux charmes
 d'Elize,
 Depuis que d'un regard elle vous favorise ?
 Les Dieux dans vos déserts ont choisi leur sé-
 jour,
 Et l'horreur en étant bannie,
 Il n'est pas un petit Amour
 Qui ne vous tienne compagnie.

Que

Que seroient-ils, hélas ! éloignés de leur mere ?
 Elize l'est, & si vous en doutez,
 Regardez bien ces yeux, ce teint, cet art de
 plaire,
 Dont tous les cœurs sont enchantés :
 Trouverez - vous ailleurs une bouche plus belle ?
 Un air plus doux, plus digne enfin d'une immortelle ?
 Ah ! si le Ciel consent que vous voyiez un jour
 Le beau Prince qu'elle a fait naître,
 Vous verrez bien qu'Elize est la mere d'amour,
 Puisqu'elle l'est du Prince votre Maître.



VERS IRREGULIERS.

Pour un Pot, dans lequel étoit un petit Pêcher chargé de Pêches, & entouré de Roses & d'Oeillets, envoyé par Madame de Plabiffon à Sapho, le jour de sa Fête.

LE POT.

Voyez de mon destin la bizarre aventure,
 Je porte des fleurs & des fruits ;
 Mais par un jeu de la nature,

De les garder long-tems ensemble , je ne puis.
 Ces fleurs ne verront pas la fin de la journée ,
 Si du Soleil elles sentent l'ardeur ,
 Et ces fruits pour meurir attendent sa chaleur :
 Ainsi se rit de nous , souvent la Destinée.
 Sapho , puisqu'on ne peut ensemble les sau-
 ver ,
 Choisissez donc qui d'eux vous voulez conser-
 ver.

L E S F R U I T S .

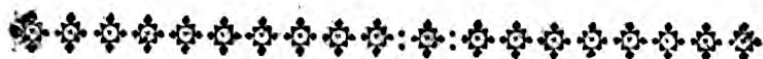
Ayez pitié de notre enfance ,
 Pour nous bien élever l'on nous met près de
 vous ,
 Vous trouverez la récompense
 Du soin que vous prendrez de nous.
 De jour en jour nous deviendrons aimables ,
 Et nos derniers momens vous feront agréa-
 bles.

L E S F L E U R S .

Ces fruits un jour pourront devenir bons ,
 Peut-être à votre goût seront-ils agréables ;
 Mais peut-être qu'aussi ces petits avortons
 Ne feront que languir , & seront misérables :
 Mais , sans peut-être , il est certain
 Qu'aujourd'hui nous pouvons vous
 plaire :

Quand

Quand le présent peut satisfaire,
Pourquoi penser au lendemain?



REPONSE DE SAPHO.

HElas ! que faut-il que je fasse ?
Ce choix importun m'embarasse :
J'aime les fleurs , j'aime les fruits ,
Et je ne sçai plus où j'en suis.
Mais enfin dans cette aventure
Il faut imiter la nature :
Les roses naissent pour mourir ,
Et les fruits croissent pour meurir.
Consolez-vous , Oeillets & Roses ,
C'est le destin des belles choses ;
Et vous , fruits si délicieux ,
Qui charmez le goût & les yeux ,
Je veux pour l'amour de Célie ,
Qu'à votre sort on porte envie.
Les plus clairs rayons du Soleil
Vous donneront un teint vermeil ,
Et de la plus pure rosée
Votre jeune feuille arrosée ,
Malgré les ardeurs de l'Été ,
Conservera votre beauté.
Toujours fraîche , toujours fleurie ,
Comme les fleurs d'une prairie ,

Tous les Zéphirs des environs
Vous défendront des Moucherons :
Les Fourmis les plus ménageres
Qui vont par leurs courses légères
Picotant par-tout les Vergers,
Même les pompeux Orangers,
Respecteront jusqu'à l'ombrage
De votre agréable feuillage.
Enfin que vous dirai-je encor ?
Vous aurez une robe d'or,
Qui sera toujours parfumée,
Et la flateuse renommée,
Qui vole par tout l'Univers,
Se chargeant des aimables vers
Où Celie a peint votre histoire,
Rien n'égalera votre gloire.





PLACET
DU MARQUIS D'ANGEAU
A LA REINE,

*Pour lui demander la permission d'entrer
dans la chambre des Filles.*

D'Angeau vous demande une gra-
ce,

Grace qui ne vous coûte rien :

Mais il n'est point d'efforts que la Muse ne
fasse

Pour obtenir un si grand bien,
En me donnant cet avantage
Vous contenterez tous mes vœux,
Je n'en serai pas plus heureux,
Mais j'en passerai pour plus sage.
En me donnant permission

Vous pouvez établir ma réputation,
Sans que cela nuise à personne.
Que craindroit votre Majesté ?
Tous les exemples qu'elle donne
N'inspirent que l'honnêteté.



Réponse au précédent Placet.

Vous demandez si bien qu'on ne peut re-
fuser,

On consent à votre demande ;

Mais cependant on vous commande

D'être content du droit , & de n'en point user :

Cherchez vous ce qu'on appréhende ?

S'il faut ne vous rien déguiser ,

La raison en est juste & grande ,

Vous demandez si bien qu'on ne peut refuser.

PELISSON.



LE PIGEON
DE MADAME LA MARQUISE
D'ESCHE,

AUX PIGEONS D'ACHANTE
SES VOISINS.

TEl va prendre femme au village,

Afin de l'avoir douce & sage,

Qui n'en est pas pour cela mieux traité :

C'est

C'est ainsi que je pris une jeune Pigeonne
 Qui n'étoit pas d'une rare beauté ;
 Mais elle me parut sincère , tendre & bonne ,
 Et je me reposois sur sa simplicité.

Elle avoit toute ma tendresse ,
 Je la voyois sans cesse ,
 Et nos plaisirs
 Surpassoient nos désirs.
 Pouvois-je donc me plaindre
 En cet état heureux ?
 Je n'avois rien à craindre ,
 J'étois seul , j'étois amoureux ;
 De nos ennemis domestiques ,
 Les plus fines pratiques

Ne pouvoient à nos jours donner le coup fatal ,
 Nous nous mocquions de leur malice.
 Mais je ne sçai comment un dangereux Rival
 Vint changer mon bonheur en un cruel sup-
 plice.

O vous ! mes chers voisins , ignorez - vous le
 mal

Que peut causer la jalousie ?
 Vous ignorez tous les maux de la vie ,
 Il n'en est point de si pressans ,
 Et je le connois bien aux ennuis que je sens :
 Vous donc , à qui je dis ma cruelle aventure ,
 Fuyez , fuyez une peine si dure ,
 Ne souffrez pas qu'en vos amours

Un tiers vienne troubler le repos de vos jours,
 Prenez plutôt l'effort , sauvez - vous dans les
 nuës ,
 Cherchez dedans les airs des routes incon-
 nuës ,

Et s'il se peut , dérobez-vous
 Au malheur d'être jaloux :
 Ce conseil que je vous donne
 Je l'aurois déjà pris pour moi ,
 Quoique Pigeon de bonne foi ,
 J'aurois abandonné mon ingrante Pigeonne :
 Mais hélas ! je ne puis :
 Pour comble à mes ennuis ,
 Il faut vivre avec elle ,
 Car je n'ai plus qu'une aîle.



REPONSE D'ACHANTE,

Pour les Pigeons , faite sur le
 Champ.

QUand nous reçûmes votre Lettre,
 Achante n'étoit pas ici ,
 Et nous étions en grand souci ,
 De ce que nous vous pourrions mettre
 Dans la réponse que voici.

*Il nous dicte sans autre chose,
Ces dix ou douze Vers en Prose :
Que vous parlez fort tendrement ;
Qu'il vous croit un Pigeon charmant ,
Bon Mari , dangereux Amant ;
Qu'encor que vous soyez à plaindre ,
Vous n'en êtes pas moins à craindre ;
Que bien souvent de la pitié ,
On passe à la bonne amitié ;
Que pour éviter vos misères ,
Il faut ne vous écouter guères ,
Et qu'un grand commerce avec vous ,
Feroit aisément parmi nous ,
Des Jalouses & des Jaloux.*



LE TRIOMPHE
D'AMARILLIS,
POUR
MADAME LA DUCHESSE
DE CHASTILLON.

O D E.

QUE pour la pompe solemnelle
Que vont préparer les neuf Sœurs,

F V

On

On fasse un riche amas de fleurs,
 Afin d'en couronner le chef de la plus belle :
 Venez , Lauriers , Myrthes & Lys ,
 Ombrager aujourd'hui le front d'Amarillis.
 Croissez aussi Oeillets , Anemones & Ro-
 ses ;
 Sa grande fête approche , & ses charmes di-
 vers
 Qui viennent achever de vaincre toutes cho-
 ses,
 Vont enfin triompher de tout cet Univers.

Qu'à ce grand & rare spectacle
 Le bel Astre qui va toujours ,
 Arrête son rapide cours ,
 Comme il fit autrefois pour un moindre mi-
 racle ;
 Que les flateurs Chantres des bois ,
 Retiennent par respect leurs languissantes
 voix ;
 Que partout les ruisseaux suspendent leur mur-
 mure ,
 Amarillis n'a rien qui ne doive étonner ,
 Vous sçavez bien qu'elle est l'honneur de la Na-
 ture ,
 Ne m'interrompez pas , je la vais couronner.

Je vois déjà qu'elle s'avance ,
 Et son léger habillement ,

Bien

DE PIÈCES GALANTES. 131

Bien moins superbe que charmant ,
Découvre mille attraits dedans sa négligence :
De ses divins cheveux épars ,
Les boucles sur son sein volent de toutes parts ,
De soupirs amoureux doucement emportées :
Sa parure n'a rien qui paroisse affecté ,
Elle méprise l'art des graces empruntées ,
Et tire son éclat de sa seule beauté.

Sa belle tête n'est ornée
Que d'une guirlande de fleurs ,
Sa juppe est des mêmes couleurs
Que le Ciel prend au tems d'une belle jour-
née ;

Une agraffe de diamant
Au côté la rehausse assez négligemment :
On lui voit sous un bras une écharpe brillante ,
D'un drap d'or est couvert son corsage divin ,
Et qui voit aujourd'hui cette Beauté char-
mante ,
Voit le dernier effort d'une immortelle main.

Ses yeux , sources des belles choses ,
Ont plus de feu que le Soleil ,
Et proche de son teint vermeil ,
On voit jaunir les Lys , on voit pâlir les Roses.
Qu'elle a d'attraits ! qu'elle a d'appas ?
Dans cet état pompeux , qui n'admireroit
pas

Les rayons éclatans de cet objet celeste ?
 En pourrez-vous , mes yeux , tout l'éclat sup-
 porter ?
 Acheverez-vous bien d'observer tout le reste ,
 Et jusques dans son char le verrez-vous mon-
 ter ?

Mais courage , suivons la Belle
 Dedans un char si glorieux
 Qu'il semble descendre des Cieux ,
 Tant il nous paroît beau , brillant & digne
 d'elle.

Là , sur des pierres de grand prix ,
 Des plus illustres cœurs que ses yeux ont sur-
 pris ,
 Avec des traits profonds la défaite est gravée ,
 Et sur un or bruni paroît tout à l'entour ,
 Entre mille Rubis en bosse relevée ,
 L'impuissance de Mars contre le Dieu d'A-
 mour.

Au milieu du char est assise
 Cette ravissante Beauté ,
 D'où l'on diroit que la fierté
 Avec un doux dédain cet appareil méprise :
 Les Graces , avec les Vertus
 Tenant dessous ses pieds les vices abbatus ,
 Paroïssent autour d'elle en un ordre admi-
 rable ,

L'une

L'une lui tend des fleurs , l'autre lui sert d'ap-
pui ,
Et comme cette Belle en est inséparable ,
On les voit triompher avec elle aujourd'hui.

Dix jeunes enfans de Cithere ,
D'un air aussi doux que galant ,
Traînent ce chariot brillant ,
Et pour Amarillis ils ont quitté leur mere ;
Les ris , les agrémens , les jeux ,
D'un visage & d'un air aussi gai qu'amou-
reux ,
Suivent cette Beauté qui n'a point de pareille ,
Et devant eux les doux Zéphirs
Partout où doit passer cette jeune Merveille ,
Vont parfumant les airs de leurs plus doux
soupirs.

Après cette Troupe galante
On voit marcher de tous côtez
Et les Héros & les Beutez
Dont vient de triompher la belle Conqué-
rante :
Et de mille climats divers
Ces illustres captifs sont venus dans ses fers ,
Et disputent entr'eux l'honneur d'en être es-
claves :
On les voit à ses pieds , ces glorieux Vain-
queurs ,

Ils

Ils lui sont tous soumis , & même les plus
braves

Aiment mieux la servir , que triompher ail-
leurs.

Les Peuples paroissent ensuite
De chapeaux de fleurs tous couverts ,
Et de leurs cris fendant les airs ,
Font aller jusqu'au Ciel le bruit de son mé-
rite.

Chacun poussé du beau désir
Depouvoir contempler cette Belle à plaisir ,
Se presse sans respect ni de sexe ni d'âge ,
Au bonheur de la voir leurs biens sont éta-
blis ,
Et touchez des attraits d'un si charmant vi-
sage ,
Font partout retentir le nom d'Amarillis.

Tout le monde épris de la gloire
D'accompagner cette Beauté ,
Marche avec autant de fierté ,
Qu'il marcheroit au jour de sa propre victoire :
Chacun par ses beaux vêtements ,
Sa propreté , son air & ses ajustemens ,
Accroît de quelque éclat cette pompe agréa-
ble.

Que peut-on souhaiter afin de s'orner mieux ,

Puisqu'on

Puisqu'on y voit paroître en un ordre admirable

Tout ce qu'ont de parfait & la Terre & les Cieux ;

Il faut que le passé lui cède ,

Comme fait le siècle présent ;

Tout ce qu'il avoit de plaisant

N'avoit pas les attraits que cet Ange possède.

Sortez du plus creux du tombeau ,

Vous , Reine à qui l'Égypte a servi de berceau ,

Et venez confesser qu'Amarillis vous passe :

Si pour n'accroître pas la pompe de César ,

Vous cherchâtes la mort avecque tant d'audace ,

Votre ombre toutefois peut bien suivre son char.

C'est une chose sans pareille ,

Loin de lui rien comparer ,

Le monde la doit adorer ,

Puisqu'elle est de nos jours la plus belle merveille

Il faut que comme aux Immortels

On lui dresse partout de superbes autels ,

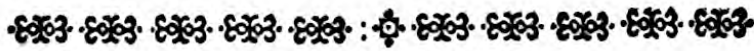
Qu'elle aille de son char au Temple de Mémoire ,

Et que l'illustre rang qu'elle doit y tenir ,

Soit si haut élevé , si digne de sa gloire ,

Qu'elle triomphe encor des siècles avenir.

LES



LES NYMPHES

DE LUXEMBOURG

AUX NYMPHES

DE S. FARGEAU.

DAns le déplorable état où nous sommes réduites depuis l'absence de notre Princesse , trouvez bon que nous vous fassions les confidentes de nos déplaisirs , & que nous vous demandions quelque soulagement à nos maux , puisque c'est vous qui possédez tout notre bien , toute notre joye , & toutes nos richesses.

Que notre sort est peu semblable !
 Vous chantez & nous soupirons :
 Vous possédez & nous pleurons
 Une Princesse incomparable.

La fortune en cela nous traite indignement ,
 Et nous avons sujet de l'appeller injuste ,
 De ravir à Paris son plus riche ornement ,
 Comme de la vertu l'autel le plus auguste.

Vous l'entretenez tous les jours ;
 Vous entendez tous ses discours

Dans

Dans cet éclat qui l'environne ;
Et quand vous la voyez , ou l'entendez parler ,

Vous ne pouvez dissimuler
Qu'elle est digne d'une Couronne.

C'est vous faire connoître ce que nous
avons perdu ; mais écoutez encore les suites
de notre malheur.

 Tout est ici dans la tristesse ,
Luxembourg a perdu sa plus grande beauté ;
 Les graces & la Majesté
 Ont voulu suivre la Princeffe :
Et les petits Amours qui régnoient en ces
lieux ,

 Ont suivi l'éclat de ses yeux.
 Les ruisseaux malgré le silence
 Grondent d'un si triste départ ,
 Et tous les arbres prennent part
 Au deuil que cause son absence.

Ce n'est pas tant l'hyver que nos justes douleurs ,

Qui les ont dépouillés de leurs vertes couleurs :

 Les chalumeaux & les muzettes
 Pendent aux arbres de nos bois ,
 On n'entend plus les douces voix ,
 Les beaux airs ni les chansonnettes :

Et

Et les plus aimables Zéphirs
 Se sont tous changés en soupirs.
 Pour augmenter l'inquiétude
 Qui nous dévore nuit & jour ,
 On a fait une solitude
 De notre agréable séjour.
 Tout le monde nous abandonne,
 Et nous ne voyons plus personne
 Qui nous vienne faire la Cour.
 Un ordre exprès défend l'entrée
 De cette charmante contrée.
 Nymphes , quelle sévérité !
 Paris s'en plaint , il en murmure ,
 Et trouye cette loi bien dure ,
 Qui nous ôte la liberté.
 Il dit que les maisons des Princes
 Sont comme de vastes Provinces ,
 Ouvertes en toute saison ;
 Et fermer ces sortes d'aziles
 Qui font tout l'ornement des Villes,
C'est d'un Palais superbe en faire une prison.
 Tristes , seules & désolées ,
 Nous courons toutes les allées ,
 Et nous conjurons les échos
 Dans l'excès du mal qui nous presse,
 D'aller dire à notre Princesse ,
Que son éloignement trouble notre repos.

Un jour que nous étions plus tristes
 qu'à

qu'à l'ordinaire , & que le souvenir de notre Princesse nous touchoit plus sensiblement , nous rencontrâmes dans un endroit assez écarté un de nos Dieux Champêtres , qui étoit tristement appuyé contre un arbre , & tenant un crayon à la main , sembloit tracer quelque chose sur des tablettes. Nous étions assez près de lui sans qu'il nous apperçût ; mais revenant de sa profonde rêverie , il nous adressa la parole , & nous dit :

Nymphes , ne m'interrompez pas ,
 Puisque je trouve des appas
 A rêver dans la solitude ;
 Avec le crayon que je tiens
 Je charme mon inquiétude ,
 Et je n'ai point ici de plus chers entretiens.

Si vous êtes touché du même sujet qui nous afflige , lui repartîmes-nous , ne vous cachez point à celles qui partagent tous vos déplaisirs. N'est-ce point l'absence de notre Princesse qui occupe vos pensées , & qui vous fait chercher les lieux les plus retirés , pour vous donner tout entier à la douleur qui vous possède ? Il est vrai , répondit-il , que vous m'avez surpris lorsque j'y rêvois plus profondément ; & sans déguiser ce que je ressens , je puis bien vous dire :

Que

Que d'une languissante voix

Je la demande ici tous les jours à ces bois,
 Et le cœur tout rempli d'ennuis & de tristesse,
 Je grave en mille lieux le nom de ma Princesse :
 Beaux arbres, dis-je alors, qui nous donnez le
 frais,
 Elle n'est plus ici, vous n'êtes pas aimables ;
 Vous sçavez bien qu'elle est l'ame de vos at-
 traits,
 Sans elle vous avez des ombres effroyables :
 Que vous seriez heureux, que de charmans
 appas,
 Si vous la possédiez, orneroient votre tête !
 Mais faut-il s'étonner ne la possédant pas,
 Si vous êtes sujets aux coups de la tempête ?

Et lorsque, selon ma coutume, je m'en-
 tretenois dans ces tristes pensées, conti-
 nua-t-il, j'ai entendu des voix confuses,
 qui sembloient marquer quelque grande
 fête. Les échos qui ont toujours soin de
 recueillir les dernières paroles de ceux qui
 parlent, & qui les redisent à haute voix,
 sans crainte de violer le secret & la discrétion,
 n'ont pas manqué de me rapporter
 ces Bouts-rimés, que j'ai fidèlement rete-
 nus. Et lorsque vous êtes arrivés, j'ache-
 vois de remplir les Vers, dont je n'avois
 entendu que les rimes. Comme il arri-
 ve

ve toujours que les personnes affligées changent toutes choses en tristesse, je les ai tournés au sujet qui cause notre douleur, & c'est sur l'absence de celle que nous pleurons, que j'ai voulu tracer ces Vers.

+++++

BOUTS-RIMÉS DU SONNET
envoyé par le Duc de Savoye.

Dans ce fameux jardin, où tout le monde sçait
Que l'on a vu souvent un objet . . . adorable,
Je n'y remarque rien qui me paroisse
aimable,
Et loin de ma Princesse il est tout . . imparfait.
Bien que le sort contr'elle ait lancé quelque
trait,
Sa vie en est plus belle & plus inimitable;
Son esprit est toujours à lui-même
semblable,
Et l'histoire en doit faire un illustre
portrait.
Elle fait des François la juste impatience,
Et déjà tout Paris se plaint de son . . . absence,
Qui dans tous les esprits cause mille
douleurs.
Mais

Mais j'en trouve la cause & si juste & si
 belle,
 Que tout Dieu que je suis, je languis, je me. . . .
 meurs,
 Et l'immortalité me déplairoit sans elle.

Nous trouvâmes ces Vers si propres au sujet de notre douleur, que nous le priâmes de les redire encore une fois, & nous fûmes bien-aîsés de voir que ces Bouts de Vers, que nous avions entendus nous-mêmes, sans sçavoir d'où ils venoient, étoient si justes au sens qu'il leur avoit donné. Ensuite nous allâmes ensemble du côté du Parterre; & nous mettant autour du grand Bassin, le murmure que l'eau fait en tombant, nous invita doucement à rêver sur ses bords; mais notre silence fut bien-tôt interrompu par une voix, qui sembloit sortir du milieu du Bassin; & qui nous fit entendre :

Nymphes, espérez mieux du sort,
 Calmez un peu votre tristesse,
 Vous allez voir votre Princesse
 Revenir bien-tôt dans le port,
 Et mettant fin à son absence,
 Tenir l'illustre rang qu'on doit à sa naissance.

Lorsqu'un nuage sombre & noir
 S'élevant vers le Ciel, nous empêche de voir

L'Astre

L'Astre qui fournit sa carrière,
 Et que jaloux de sa lumière,
 Par un attentat sans pareil,
 Il veut offusquer le Soleil :

Cet Astre couronné des rayons de sa gloire
 Remporte bien-tôt la victoire,
 Et par l'effort de sa clarté
 Dissipe la vapeur & montre sa beauté.

Ainsi votre Princesse écartera la nuë,
 Qui la déroboit à nos yeux,
 Et par un retour glorieux
 Elle doit signaler le jour de sa venue ;
 Ranimer la beauté de ces aimables lieux,
 Et confondre l'envie avec les envieux.

Il nous fut mal-aisé de connoître ce
 qui servit d'organe à cette voix ; si c'étoit
 le Dieu Marin, ou le Dauphin qu'il tient
 embrassé : Quoiqu'il en soit, ces paroles
 soulagerent dans ce moment notre douleur
 par l'espérance qu'elles nous donnoient
 de revoir bien-tôt notre Princesse ; mais
 comme nous ne voulons pas encore nous
 flatter de ce bonheur, vous voulez bien,
 Nymphes, que nous vous en demandions
 des assurances. Que s'il vous fâche d'ap-
 prendre ces nouvelles par la crainte que
 vous avez peut-être de perdre le trésor
 que vous possédez, n'abandonnez pas la
 Princesse,

Princesse, & accompagnez-la jusques dans
notre séjour, où vous serez reçûs avec tou-
te la joye possible. Nous vous y ferons un
récit de toutes les peines que nous avons
souffertes ; car maintenant nous n'aurions
pas eu même la force de vous apprendre
une partie de nos maux sans le secours d'un
Secrétaire, qui tout rempli de zèle & d'ar-
deur pour le service de notre Princesse, a
bien voulu être l'interprète de nos douleurs.



JUGEMENT DEFINITIF

sur un Plaidoyer d'Amour.

Nous Amarillis qu'on revere
Parmi les Peuples de Cithere,
Juge des droits du jeune Dieu
Que l'on adore dans ce lieu,
Sans délai & sans surseance
Voulons donner brève Sentence
Dessus quelques points indécis,
A la requête d'Alexis,
Contre Climene qu'il accuse
De ne le payer que d'excuse.
Or d'autant que nous sçavons bien
Qu'elle ne manque pas de bien,
Qu'elle a du fonds à suffisance,

Des

Des trésors de grande importance
 Que nous avons vûs & touchez,
 Et même des trésors cachez :
 Nous ordonnons comme équitable,
 Puisque cette belle est solvable ;
 Sans chicaner un pauvre amant,
 Qu'elle lui donne payement,
 Pour l'avenir voulons nous dire :
 Car il pourroit bien en déduire
 Des intérêts, depuis six ans
 Qu'il l'a pourfuit à ses dépens.
 Et dans cette poursuite vaine,
 Bien qu'il lui coûte assez de peine,
 De vœux, de larmes, de soupirs,
 Pour le ruiner en vains désirs :
 Comme il est homme raisonnable,
 Civil, accort, doux & traitable,
 Sans suivre la rigueur des Loix,
 Il lui pourra quitter ses droits :
 A tout le moins on se propose
 Qu'il en rabattra quelque chose.
 Mais à l'avenir il pourra
 Se payer comme il lui plaira,
 Sans que Climène ait la puissance
 D'appeller de cette Sentence.
 Si la cruelle encor cherchoit quelques moyens
 Pour maintenir son hérésie,
 Alexis en ce cas pourra faire saisie ;
 Sur le plus beau de tous ses biens.



LE DÉPART
DES NYMPHES
DE LUXEMBOURG

A Son Altesse Royale

M A D E M O I S E L L E
D' O R L E A N S.
M A D E M O I S E L L E

Je ne pensois pas que les Nymphes de Luxembourg, à qui j'avois prêté ma plume pour exprimer leurs déplaisirs, eussent eu assez de force pour aller trouver Votre Altesse Royale, & se présenter devant vous avec toute la douleur que leur cau-
soit votre absence. Mais ayant sçu qu'elles en avoient été caressées avec cette bonté
généreuse qui vous est si particuliere, je n'ai point douté qu'elles n'eussent for-
cé leur Prison, & qu'elles n'eussent vo-
lontiers abandonné Luxembourg & Pa-
ris, pour être auprès d'une Princesse qui
faisoit

faisoit toute leur joye , & dont la présence peut faire le bonheur de toutes les personnes raisonnables. Je voulus pourtant visiter les lieux qu'elles avoient abandonnez , parceque je me doutai bien que je trouverois des marques de leur départ.

Ainsi je fus revoir encore
 Ce Jardin où la belle Flore
 Etaloit ses pompeux trésors ,
 Lorsque les yeux de Votre Altesse
 Par de doux & puissans efforts
 En faisoient croître la richesse.
 Je ne sçavois comment entrer ,
 Ou si je devois esperer
 De fléchir une Loi si rude ;
 Car ce Palais où régnoit le Printems,
 Où l'on pouvoit calmer l'inquiétude ,
 Est depuis quelque tems
 Le Palais de la solitude ,
 Et non le Palais d'Orleans.
 Enfin conduit par mon génie ,
 Non sans une peine infinie ,
 Je fus revoir ces tristes lieux
 Où tout paroissoit ennuyeux.

D'abord j'entens le vent qui murmure & qui
 gronde
 De voir que rien n'étoit encore verd ,
 Et que le plus beau lieu du monde
 Etoit devenu si désert.



Je m'avançai vers le grand Bassin , où j'avois laissé les Nymphes rêvant tout autour , & je fus surpris d'y voir mille chiffres & mille Vers gravez sur la pierre. Ces pauvres Nymphes pour soulager leur douleur , avoient pris plaisir avant leur départ , d'entretenir leur rêverie au murmure de l'eau ; & comme votre Altesse Royale occupoit toutes leurs pensées , vous fûtes aussi , M A D E M O I S E L L E , le sujet de leurs tendres expressions. Il y en avoit une qui avoit tracé , quoique grossièrement , à cause de la dureté de la pierre , la figure d'un Héliotrope ; & au-dessus elle avoit imprimé ces Vers en petits caractères.

C'est en vain que le Ciel fait gronder le tonnerre ,

Qu'il s'arme de courroux , & que d'épais brouillards

Dérobent à la terre

Son influence & ses regards :

C'est en vain que mon Astre est caché dans la nuë ,

Où sa lumière est retenuë :

Le Ciel a beau me le cacher ,

Je le suivrai toujours jusques à son coucher.

Je m'imaginai bien qu'une de ces Nymphes

phes s'étoit voulu représenter sous la figure de cette fleur , & que reconnoissant Votre Altesse Royale pour son Astre , & pour son Soleil , elle avoit eu raison de dire qu'elle vous suivroit toujours , lors même que l'absence vous déroberoit à ses yeux. Je roulois cette pensée dans mon esprit , lorsque jettant les yeux tout auprès , j'aperçus un Chiffre qu'une autre avoit gravé avec assez d'adresse ; c'étoient cinq lettres entrelassées l'une dans l'autre , dont elle avoit fait une figure assez agréable à voir. Je fus quelque tems à les séparer ; mais enfin je trouvai heureusement un A , une M , une L , un D , un O , & je vis d'abord que c'étoient les lettres qui composent le nom de votre Altesse Royale ; mais les Vers qui étoient au-dessus du Chiffre , me donnerent bien plus de peine à démêler , parceque la cadence en étoit rompuë , & les mots qui les composoient , confondus ensemble , sans ordre & sans mesure ; mais après un peu de réflexion , ces quatre Vers me sauterent aux yeux.

Parmi tous ces objets champêtres ,
 Je dis avec mes autres Sœurs ,
 Que le Ciel unisse les cœurs ,
 Puisque de leurs beaux noms il ramasse les
 lettres.

G iij Cette

Cette Nymphe avoit bien observé, que non seulement les lettres qui commencent les Augustes noms de Leurs Majestez, étoient les mêmes que celles qui commencent celui de Votre Altesse Royale; mais encore que la plupart de leurs beaux noms se rencontroient heureusement dans le vôtre; aussi pour éclaircir davantage son Chiffre, elle avoit mis au bas:

Pourquoi ne puis-je pas lier les cœurs ensemble,

Comme les noms que je rassemble?

Sortant de cette petite fatigue que m'avoit donné le Chiffre, je fus bien-aise de rencontrer le dessein d'une autre Nymphe, qui peut-être ayant le cœur plus tendre que les autres, s'étoit amusée à former une grande Ovale tissuë de quantité de fleurs & de rameaux; desorte que l'on voyoit bien qu'elle avoit le Printems dans l'idée, lorsqu'elle s'occupoit à représenter ces fleurs: & je le connus encore mieux par ces Vers qu'elle avoit gravez au milieu de l'Ovale.

Agréable Printems, jeunesse de l'année,

Qui brilles de mille couleurs,

Belle saison qui fait naître les fleurs

Dont

DE PIÈCES GALANTES. 151

Dont nous voyons la terre couronnée ;
Tu reviens, il est vrai, mais avec tes Zéphirs
Tu ne ramenes pas ma joye & mes plaisirs.
Tu parois à mes yeux aussi riante & belle
Que tu fus autrefois,
Ta verdure est toujours nouvelle
Sur les côteaux & dans les bois,
Mais que mon malheur est extrême !
Je trouve en moi du changement,
Je ne suis plus la même,
Loin des regards de cet Astre charmant
Que j'adore & que j'aime,
Et mon cœur est percé d'un si cuisant souci,
Que rien ne peut me retenir ici.

Il faut que j'avouë à Votre Altesse Royale, que ces paroles me touchèrent sensiblement, & j'aimai bien mieux la tendresse de celle-ci que l'artifice des autres, parcequ'elle me parut plus conforme aux sentimens de tout ce qu'il y a d'honnêtes-gens à Paris & dans la France, qui pouffent mille vœux vers le Ciel pour le retour de Votre Altesse Royale, & souffrent avec une douleur extrême votre éloignement.

J'allois passer à un autre endroit du Bassin, lorsque je fus arrêté par des caractères d'une main différente qui étoient au bas de l'Ovale, où je lûs encore ces Vers

G iiij qu'une

qu'une autre Nymphe avoit fans doute mis en passant comme pour consoler la douleur de celle-ci.

Ma sœur pourquoi t'affliges-tu ?

 Dissipe ta tristesse ,

Nous allons voir notre Princesse ,

Et rendre hommage à sa vertu.

Quand on va voir ce qu'on estime

La douleur n'est pas légitime ,

 Et le deuil ne sied pas

Sur le point de revoir mille charmans appas.

Et à côté je vis un Globe , au-dessus duquel étoient écrits ces mots : *A la Fortune* : Et plus bas ,

Fausse Divinité qu'on adore en ce monde ,

 Veux-tu toujours persécuter

 Ce que tu ne peux imiter ?

 Vois que déjà tout Paris gronde ,

 Et que dans son éloignement

L'on connoît ton caprice & ton aveuglement.

Mais ce qui me donna lieu d'ajouter moi-même quelque chose au travail de ces Nymphes , ce fut la figure d'un Temple qui se déroboit presque à la vue , tant il étoit petit , & qu'il paroissoit en éloignement. On lisoit sur le frontispice : *Le Temple de la Vérité*. Et le tems qui étoit représenté

représenté avec les marques qui le font reconnoître , étoit en posture de graver quelque chose sur la porte de ce Temple. Comme je n'y apperçus rien de gravé, je crus que sans attendre ce que le Temps y vouloit imprimer, il m'étoit permis de le prévenir , & d'exprimer la pensée de cette Nymphé , qui dans son dessein ne regardoit que Votre Altesse Royale : desorte que je pris plaisir de tracer tout auprès :

Ouvrez, Temple inconnu, vos précieux trésors,

Faites voir les beautés de l'esprit & du corps

D'une Princeesse incomparable :

Dites que sa constance & sa fidélité

La rendent partout admirable :

N'est-ce pas une vérité ?

Faites voir à la Cour son ame grande & belle ,

Cette ame pleine de clarté,

Qui paroît toujours ferme , & jamais ne chancelle :

N'est-ce pas une vérité ?

Elle est digne d'un sort plus doux & plus propice ;

Cet Air & cette Majesté

Impriment le respect & confondent le vice :

N'est-ce pas une vérité ?

Je crains son grand éclat & sa grande puissance,
 fance,

Je crains cette noble fierté,
 Tant de titres pompeux nuisent plus qu'on ne
 pense :

N'est-ce pas une vérité ?

Mais qui de la vertu seulement se conseille,

Peut dire avec sincérité

Que c'est une Princesse illustre & sans pa-
 reille :

N'est-ce pas une vérité ?

J'eusse été bien long-tems encore, si
 j'eusse voulu graver toutes les belles vé-
 ritez que l'on peut dire de Votre Altesse
 Royale; mais de-peur de l'ennuyer da-
 vantage, je me suis contenté de ramasser
 dans le Parterre où j'étois, toutes ces
 fleurs différentes: j'en ai fait un bouquet
 pour vous le présenter, & ce sont les
 fleurs què vous avez fait naître, même
 dans votre absence, & que les Nymphes
 de Luxembourg ont arrosées de leurs lar-
 mes. Enfin pressé par la nuit, & par une
 douleur secrette que je sentoís dans l'ame,
 je fus obligé d'abandonner ce jardin, &
 je n'en pus visiter les autres endroits, où
 peut-être j'eusse encore trouvé des mar-
 ques du respect & du zele de ces Nym-
 phes

phes affligées. Mais je ne doute point qu'elles ne se souviennent de tout ce que la tendresse & la douleur leur ont inspiré ; que si elles n'ont pû apprendre mon nom à Votre Altesse Royale , sçachant qu'elle a souhaité de le sçavoir , quoique je ne trouve rien en moi de considérable , que le désir de mériter l'honneur d'être connu d'Elle , je ne puis m'empêcher ici de vous dire que je suis avec un profond respect ,

MADemoiselle ,

De Votre Altesse Royale ,

Le très-humble & très-obéissant serviteur ,
l'Abbé DE TORCHES.



L E R E T O U R
 D E S N Y M P H E S
 D E L U X E M B O U R G .

VOus sçavez, belle Iris, que tout le monde étoit oçcupé à observer une Comète qui paroissoit depuis quelques jours, & qui entroit presque dans tous les entretiens de Paris.

On en tiroit des présages certains
 De quelque funeste aventure,
 On nous en traçoit la figure,
 Et le monde en craignoit des effets inhumains.
 Mais ce n'est pas toujours un malheureux au-
 gure
 Qui menace d'enhaut le repos des humains.

Le soir que je devois satisfaire ma curiosité, & voir comme les autres ce nouveau prodige, j'entendis tout-à-coup dans le voisinage, des voix de réjouissance & d'allégresse: je vis des feux en l'air qui sortoient du Palais d'Orléans, & qui paroissoient comme des étoiles brillantes dans l'obscurité de la nuit.

Ces

Ces signes, dis-je alors, que je vois dans la
nuë

Former un jour si brillant & si beau,
Ne marquent-ils point la venuë
De quelque Astre nouveau ?
Ce que l'on appelle Comète,
Et qu'on dit être Interprète
Des menaces des Cieux,
N'est rien moins que ce que l'on pense,
C'est un Astre mystérieux,
Et dont l'agréable influence
Propice aux désirs de la France,
Vient se répandre dans ces lieux,
Pour nous marquer le retour glorieux
D'une incomparable Princesse,
Qui tire sa haute Noblesse
Du sang des demi-Dieux.

Loin de nous annoncer la guerre ou la fa-
mine,

Le grand Appollon qui devine,
Me dit qu'il n'est formé que pour l'heureux re-
tour

D'une illustre Héroïne,
Et que c'est l'Astre enfin d'un Astre de la Cour.

Je demeurai dans cette pensée malgré
les raisonnemens d'un homme qui avoit
quelque légère connoissance des Astres, &
qui m'assainoit à force de me dire que
c'étoit

c'étoit une véritable Comète. Le lendemain je fus au Palais d'Orléans pour m'assurer de mes conjectures , & pour apprendre une nouvelle que j'attendois avec une extrême impatience.

Je rencontre d'abord les Nymphes empres-
sées

A servir leur Princesse , & montrer leur
amour :

L'unique but de leurs pensées

Etoit le soin de plaire , & de faire leur Cour.

Comme j'avois été l'Interprète de leur douleur , & que j'avois adressé leur plainte aux Nymphes de St. Fargeau dans un tems où l'absence de leur Princesse leur ôtoit même la liberté de la voix , & faisoit la peine & l'inquiétude de tout Paris , quelques-unes d'entr'elles eurent la bonté de m'entretenir quelque tems de tous les maux qu'elles avoient soufferts , & de la joye présente qu'elles goûtoient auprès de leur incomparable Maîtresse , & l'une d'elles m'adressa la parole , & me dit :

Daphnis , il est bien doux après un long orage

De revenir heureusement au port ,

Nous en voyons à qui le mauvais sort

Après mille travaux a fait faire naufrage.

Mais

Mais vous ne sçavez pas , me dit une autre , qu'en arrivant ici nous avons trouvé qu'un triste fantôme avoit occupé l'appartement de notre Princesse.

On voyoit une femme & grande & décharnée,
Qui passoit tristement ses jours,
Et sembloit être condamnée
A se plaindre & pleurer toujours :
Ses yeux creux , son visage sombre ,
Et son grand voile noir
Rendoient plus affreuse cette ombre ,
Et montroient à nos yeux son secret désespoir.

Ses ornemens étoient funebres ,
Et chez elle régnoient l'horreur & les ténèbres :

A ses côtes on voyoit les foudres
Tout enfumés & tout transis ,
Dont les surprenantes figures
N'offroient à nos esprits que de tristes peintures.

Enfin elle étoit telle qu'on a accoutumé de peindre la tristesse : car sans vous tenir plus long - tems l'esprit en balance , c'étoit elle-même , cette Reine des Isles noires , ou plutôt cette mort des vivans , qui avoit occupé l'appartement de notre Princesse.

Mais

Mais à son retour elle a dissipé ce fantôme , a ramené la joye , & a rendu tous ces lieux agréables.

A peine cette Nymphé avoit-elle achevé de parler & de finir le récit qu'elle me faisoit avec tant de grace , que l'on nous vint dire que dans Luxembourg il venoit d'arriver une Princesse , dont la pompe étoit extraordinaire , & la suite la plus brillante qu'il fût possible de voir ; & qu'ayant appris le retour de la Princesse d'Orléans , elle venoit avec empressement lui rendre un hommage qu'elle devoit à son mérite , aussi-bien qu'à sa naissance. Nous l'attendîmes pour la voir passer , & nous apprîmes de quelqu'un de sa suite que c'étoit la Princesse des Isles riantes , que l'on appelle communément la Joye.

On la reconnoissoit à son habillement

A son teint vif , à sa jeunesse ,
 Elle avoit de la hardiesse
 Et beaucoup d'enjouement :
 Sa taille étoit incomparable ,
 Ses yeux étoient brillans , & lançoient mille
 feux ,
 Et l'on voyoit ses blonds cheveux
 Flotter négligemment sur sa gorge admirable :

Les

Les doux transports, les ris, les jeux & les ap-
pas

Etoient à ses côtez & marchoient sur les pas.

D'une gaze d'argent la richesse volante

Que soutenoit cette troupe galante,

Faisoit briller partout l'éclat de son teint frais,

Et sembloit mettre au jour mille nouveaux at-
traits.

Avec cet équipage elle aborda d'un air
riant l'illustre Princesse qu'elle venoit voir,
la pria de souffrir qu'elle fût toujours au-
près d'elle, qu'elle étoit résoluë de ne l'a-
bandonner jamais, & de suivre partout
sa destinée. Alors faisant avancer quatre
petits ris qui portoient une Corbeille de
Filigramme remplie de quantité de Rubis
taillez en cœur, avec un artifice merveil-
leux, elle lui en fit un présent, & lui dit
que c'étoit pour lui faire connoître com-
bien de cœurs avoient été sensibles aux
doux transports qu'avoit causé son re-
tour, & la satisfaction publique que l'on
témoignoit de lui voir occuper le rang que
sa naissance mérite, & de lui voir aug-
menter par sa présence le lustre & la pom-
pe de la Cour; puis elle ajoûta :

Quand votre éloignement nous donnoit la tor-
ture,

Pour

Pour votre heureux retour on faisoit des souhaits ,

Et le respect vous consacre à jamais
Ces cœurs dont vous voyez seulement la figure.

La Princesse d'Orléans reçut toutes ces civilités de la meilleure grace du monde , avec cette mine haute & cet air de grandeur qui lui est si naturel , & témoigna d'être fort aise que la joye se fût offerte à elle pour être inséparablement attachée à sa belle vie.

Voilà, belle Iris , ce qui s'est passé au retour d'une Princesse dont le mérite vous charme , & qui fait ma plus juste admiration , & celle de toute la France.



POUR MADEMOISELLE
DE NORMANVILLE.

M A D R I G A L.

Vous que charment les déplaisirs,
Esclaves d'un mal volontaire,
Sujets du Prince de Cythère,
Qui vous nourrissez de soupirs,
Amans,

Amans, si vous craignez une peine infinie
Ne brûlez point pour Silvanie.
Le feu de ses beaux yeux ne s'éteint qu'au tom-
beau,
Ses regards sont mortels, détournez - en les vô-
tres :

Mais toutefois il est plus beau
De mourir pour ses yeux, que de vivre pour
d'autres.



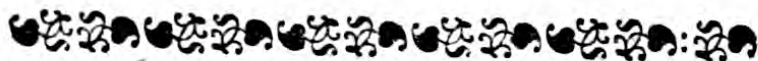
POUR LA MÊME.

MADRIGAL.

J EUNES Amours ne pleurez pas,
Reprenez vos traits & vos armes,
La Reine de tous les appas,
S'en va reprendre tous ses charmes.
Le Ciel la rend à mes désirs
Comme il la rend à tous les vôtres ;
Elle va finir mes soupirs,
Mais elle en fera naître d'autres.
Quand ces yeux, ces flambeaux d'a-
mour
Auront repris un nouveau jour,
Que ne pourront point leurs œillades ;
Hé ! je crois de cette Beauté,

Que

Que plus elle aura de santé,
Plus elle fera de malades.



M A D R I G A L.

CE n'est point pour Lisis que je verse des lar-
mes,
Il en est innocent, bien qu'il ait quelques char-
mes :
L'auteur de mes ennuis n'est pas mal avec
vous,
Sans le nommer je veux vous dire
Que vous avez grand tort de paroître jaloux
De celui pour qui je soupire.



M A D R I G A L.

NON, ce n'est point Philis qui cause mon
martyre,
Et bien que la beauté dont je ressens les coups
Soit brune, jeune, & belle comme vous,
Ah ! Melite, j'ose vous dire
Que votre esprit ne peut être jaloux
De celle pour qui je soupire.

CHANSON



CHANSON

J'AI juré mille fois de ne jamais aimer,
Et je ne croyois pas que rien me pût char-
mer :

Mais alors que je fis ce dessein téméraire,
Tirsis, vous n'aviez pas entrepris de me plaire.
Ma raison contre vous ne fait plus son devoir ;
Et de l'amour enfin je connois le pouvoir.



Hélas ! de mon erreur trop tard je m'apper-
çois,
Je pensois que ce Dieu ne rangeât sous ses
loix
Que ceux qui de ses traits sçavent mal se dé-
fendre :

Mais je sens que mon cœur malgré moi se va
rendre ;
Ma raison contre vous ne fait plus son devoir,
Et de l'amour enfin je connois le pouvoir.

M. la C. de la Suze.

CHANSON.



C H A N S O N.

LAISSE-moi soupirer, importune raison,
 Laisse, laisse couler mes larmes,
 Mes déplaisirs sont doux, mes tourmens ont des
 charmes,

Et j'aime ma prison :

Ah ! puis qu'Amarillis me défend d'espérer,
 Au moins en expirant laisse-moi soupirer.



C H A N S O N.

AU défaut de ma voix recevez mes sou-
 pirs,
 Ils vous diront, Tirsis, en leur langage,
 Que si le Ciel secondoit mes desirs,
 Je vous donnerois davantage.

M. la C. de la Suze.



C H A N S O N.

VOUS ne m'attirez point par vos attraits
 charmans,

Beaux

DE PIÈCES GALANTES. 167

Beaux lieux où tant d'heureux amans

Trouvent de douces aventures :

Ah ! je ne songe point à chercher des plaisirs ,
Et je viens seulement sous vos ombres obscures
Entretenir ma peine , & cacher mes soupirs.

M. la C. de la Suze.



X. ELEGIE.

LE TEMPLE
DE LA MORT.

Sous ces climats glacez où le flambeau du
monde

Eprend avec regret sa lumière féconde,
Dans une Isle deserte est un vallon affreux ,
Qui n'eut jamais du Ciel un regard amou-
reux :

Là sur des vieux Cyprès dépouillez de verdure,
Nichent tous les oiseaux de malheureux au-
gure :

La terre pour toute herbe y produit des poi-
sons,

Et l'hiver y tient lieu de toutes les saisons :

Tous

Tous les champs d'alentour ne sont que cimé-
tieres,

Mille sources de sang y font mille rivieres,

Qui traînant des corps morts & des vieux osse-
mens,

Au lieu de murmurer, font des gémissemens.

Au creux de ce vallon, dès l'enfance du
monde,

Est un Temple fameux, d'une figure ronde,

Quatre portes de fer en quatre endroits di-
vers

Par l'ordre des Destins partagent l'Univers ;

L'une est vers le Couchant, & l'autre vers l'Au-
rore,

L'une voit le Sarmathe, & l'autre voit le
More,

Et là viennent en foule & sous d'égales loix,

Les jeunes & les vieux, les Peuples & les
Rois.

La vieillesse, la fièvre, & les douleurs mor-
telles,

Sont de ces huis sacrez les portieres fidelles :

Leurs habits sont de deuil, & cet obscur ma-
noir

A ses funestes murs entourez de drap noir,

Où des flambeaux de poix les lumieres func-
bres,

Par leurs noires vapeurs augmentent les té-
nebres,

Un

Un monstre sans raison aussi - bien que sans
yeux ,

Est la Divinité qu'on adore en ces lieux ;

On l'appelle la Mort , & son cruel empire
S'étend dessus les jours de tout ce qui respire.

L'objet le plus charmant que voyent les mor-
tels

Venoit d'être immolé sur les fameux Autels ,

La place d'alentour étoit toute sanglante ,

Et rougissoit encor du meurtre d'Amarante ,

Alors que Lizidor , dont le funeste amour

Est connu de tous ceux qui connoissent le jour ,

L'ame de désespoir & de fureur atteinte ,

Dans ce Temple sacré proféra cette plainte.

Puissante Deïté qui portes dans tes mains

Ce vieux sceptre rouïllé craint de tous les hu-
mains ,

De qui l'aveuglement ne respecte personne ,

Et n'épargna jamais ni sceptre ni couronne :

Toi qui régnes partout , & dont tous les mor-
tels

Doivent ensanglanter les mains & les Autels :

Toi qui par une loi de tout âge suivie ,

Dois donner le trépas à qui reçoit la vie ,

Ne ferme point l'oreille , écoute ce discours :

Je ne viens pas ici pour prolonger mes jours

Mes vœux sont de mourir , de cacher sous la
terre

Une ame à qui les Cieux ont déclaré la guerre ;

De dépouïller ce corps de la clarté du jour ,
Et ne retenir rien , si ce n'est mon amour.

Unique reconfort des douleurs incurables ,
Port où sont à couvert les esprits misérables ,
Déesse qui conduis aux infernales eaux ,
Frappe, je tends le sein à tes sacrez coûteaux :
Ne prive pas mon cœur d'un espoir légitime ,
Et ne refuse pas le coup à ta victime.
Les autres oubliant qu'on les a fait mortels ,
Se font traîner par force au pied de tes Autels ;
Ce murmure confus , & ce confus carnage
De corps si différens , de rang , de sexe &
d'âge ,
Ce fer fumant du sang que l'on vient d'épan-
cher ,
Ces têtes & ces bras épars sur ce bucher ,
Ces flâmes que le tems ne voit point amor-
ties ,
Ces pleurs mêlez aux cris des mourantes hos-
ties ;
Tout ce tragique apprêt les fait déjà souffrir :
Ils se laissent ôter ce qu'ils doivent offrir ,
Et faisant à regret ce que le Ciel demande ,
Leur lâcheté noircit leur gloire & leur of-
frande.
Leur maintien devant toi n'a rien que d'indé-
cent ,

La peur pour un trépas leur en fait craindre
cent :

Le fer perd dans leur sein l'honneur de son of-
fice ,

Le Prêtre fait un meurtre au lieu d'un sacri-
fice ,

Et profane ses mains en rompant les accords

Que la nature a mis entre l'ame & le corps.

De moi , que ton saint bras s'arme contre ma
tête ,

Qu'il fasse dessus elle éclater sa tempête ,

J'ai bien assez de cœur pour ne reculer pas ,

Et voir tomber le coup qui porte le trépas.

Mes yeux seront sans pleurs , & ma bouche sans
plainte ,

Mon corps sans tremblement , & mon ame sans
crainte ;

Ne crois pas que le tems qui tarit tous les
pleurs ,

Cet heureux Médecin de toutes les douleurs ,

Lui , de qui tant d'Amans ont senti le remède ,

En apporte jamais au mal qui me possède :

En vain tout l'Univers le voudroit secourir ,

Toi seul as dans tes mains ce qui le peut gué-
rir ;

Et pour te faire voir comme il est incurable ,

Apprends ce que mon sort a de plus déplora-
ble.]

Entre un nombre infini d'adorables Beantez
Qu'enfanta dans ses jours la Reine des Citez,
Paris, dont l'Univers ne voit point de pa-
reille,

Chacun sçait qu'Amarante étoit une mer-
veille :

La gloire de brûler aux flâmes de ses yeux,
Contenoit les désirs des plus ambitieux,
Et ses fers captivant les ames des plus braves,
Faisoient autant de Rois comme ils faisoient d'es-
claves.

Amour, de qui les feux m'ont été si cuisans,
Me fit voir cette Belle en ses plus jeunes ans,
Sa main mal assurée & ses regards timides

Firent sur moi l'essai de leurs traits homici-
des.

Ce fut dessus mon cœur qu'elle apprit à ti-
rer,

Mon cœur fut le premier qu'elle fit soupîrer :

Et mes yeux arrosant ses belles mains de lar-
mes,

Payerent les premiers le tribut de ses charmes.

Mais comme le premier entre tous les mor-
tels,

Je lui rendis des vœux, & bâtis des Autels,

Aussi de tant d'Amans épris de cette gloire,

Amarante me crut digne de sa victoire :

Ma conquête lui plut, & mon cœur enflâmé,

Ne

Ne l'aima pas long-tems sans qu'il en fût aimé.

Sa glace se fondit aux ardeurs de ma flâme,
 Son ame compâtit aux tourmens de mon ame;
 Son cœur de ses soupirs honora mes douleurs,

Ses beaux yeux pour des pleurs me donnerent des pleurs,

Sa voix me consola dans mes plus fortes gênes,

Et sa divine main vint soutenir mes chaînes.

J'étois l'unique objet de ses affections,

Ma tristesse & ma joye étoient ses passions,

Ma crainte dans son ame excitoit mille craintes,

Et mes moindres douleurs faisoient naître ses plaintes.

Deux cœurs ne respiroient que les mêmes desirs,

Et deux cœurs ne pouissoient que les mêmes soupirs.

Ici je te promets, trop fidelle mémoire,

De cacher à mes yeux le comble de ma gloire.

Ne me fais point trouver dans ses bras languissans,

Ne mets point son beau corps au pouvoir de mes sens.

Que toutes ses faveurs passent pour des men-
songes ,

Et tant d'heureuses nuits me soient autant de
songes ;

Dérobe à mon penser ces précieux trésors

Qui me firent aimer son esprit & son corps ;

Donne à tant de beautez une ame inexorable ,

Fais la moi sans pitié , si tu m'es pitoyable ,

Et pour rendre aujourd'hui mon mal moins ri-
goureux ,

Forme-la moins aimable , ou me rends moins
heureux.

Mais j'ai beau me flatter pour soulager ma
peine ,

Elle fut toujours belle , & jamais inhumaine ;

Son ame fut d'accord avecque mes désirs ,

Et je ne soupirai qu'au milieu des plaisirs.

De tant de passions dont nous sommes la
proye ,

J'ignorois presque tout , hors l'amour & la
joye ;

Le Ciel ne voyoit rien de plus heureux que
moi ,

Et je goûtois un bien aussi pur que ma foi.

Las ! il fut aussi pur , mais non pas si dura-
ble ,

Et ma félicité fut un songe agréable :

Sa beauté fut pareille à celle d'un éclair ,

Qui

Qui dans l'obscur nuit brille au milieu de
l'air.

Son jour rit à nos vœux ; mais il porte la foudre,
dre,

Qui frappe, qui terrasse, & qui réduit en poudre,
dre,

Et nous sert bien souvent de funeste flambeau
beau

Pour mener nos esprits vers la nuit du tombeau.
beau.

J'étois dans les transports des premières délices,
lices,

Dont Amour couronna mes fidèles services,
Lorsqu'une ardente fièvre assaillit la Beauté
Qui dedans ses liens tenoit ma liberté.

Il n'est rien ici-bas qui ne soit périssable,

Les plus fermes rochers sont assis sur le sable :

Les Trônes & les Rois sont rongez par les vers,
vers,

Et deux points font l'appui de ce grand Univers.
vers.

Tout fléchit sous les loix des fières destinées,

Tout paye le tribut au Tyran des années,

Et nos peres ont vu son bras audacieux

Renverser les Autels, & foudroyer les Dieux.

Amarante languit d'une fatale atteinte,

Sa constance à son mal veut dérober la
plainte,

Et comme dans un Fort se retire son cœur :

Mais il s'en rend le maître , & le traite en vain-
queur.

La fièvre en ce beau corps orgueilleuse & hau-
taine.

Sur des ruisseaux de sang serpente & se pro-
mène ,

Et le feu dans la main menace du tombeau
Tout ce que la nature a de riche & de beau.

Elle efface les fleurs sur son visage écloses ,

Y fait jaunir les lis , y fait pâlir les roses ,

Et ravit à son teint cet éclat nompareil ,

Qui ne devoit périr qu'avec que le Soleil.

Ses yeux dont les rayons illuminoient mon
ame ,

Ne jettent plus de traits , ne jettent plus de
flâme ;

Ces beaux astres n'ont plus le mouvement si
prompt ,

Et la seule douleur régné dessus son front :

De moment en moment sa peine en devient
pire ,

Son ame la ressent , sa bouche la soupire :

Elle pour qui l'on vit soupire tant d'Amans ,

Soupire à cette fois sous l'effort des tour-
mens ,

Et par des tristes cris qu'interrompent ses plain-
tes ,

Etonne

Etonne mon amour & réveille mes craintes.
 J'accuse de mon sort & la Terre & les Cieux ;
 Et je rends criminels les hommes & les
 Dieux.

Je deviens furieux & contraire à moi-même ,
 Mon cœur forme des vœux , & ma bouche
 blasphème ,
 J'implore leur secours , & blesse leur bonté,
 Et mets le sacrilège avec la piété.

Ce qui plus me travaille en ma triste aventure,
 Est qu'il me faut cacher le tourment que j'en-
 dure.

Je voile mes ennuis, je dévore mes pleurs,
 J'interdis la parole à mes justes douleurs ,
 Je fais taire mes sens, ma voix & mon visa-
 ge ,

Je feins d'avoir du calme au milieu de l'ora-
 ge ,

J'ai l'espoir dans ma bouche, & l'espoir dans le
 sein ,

Et plus de demi-mort je contrefais le sain.
 Mais qui peut long-tems feindre aux yeux de son
 Amante ?

Qui peut voir d'un œil sec sa maîtresse mou-
 rante ?

Quand ma raison m'eût dit qu'un ouvrage si
 beau

Devoit en peu de jours enrichir un tombeau,

Amour me fit bien prendre un autre personnage ;
Je change de couleur , je change de langage ,
Et tous mes sentimens révoltés contre moi ,
Témoignèrent ma crainte & trahirent leur foi.
Cette belle malade interprète mes larmes ,
Explique mes soupirs , juge de mes alarmes ;
Elle lit sur mon front son lamentable sort ,
Et voit dedans mes yeux les signes de sa mort.
Ce n'est pas son tourment , mais le mien qui
l'outrage ,
Son mal , & non le mien , étonne mon coura-
ge :
Nous ressentons tous deux ce que nous n'avons
pas ,
Elle plaint ma douleur , & je crains son tré-
pas.
Pour les maux étrangers nos ames sont passi-
bles ,
Et nos propres malheurs nous trouvent infen-
sibles.
La fièvre cependant se rit de nos douleurs ,
S'accroît par nos soupirs , s'enflâme par nos
pleurs ,
Et son ardeur fait voir que toute son envie
Est de borner le cours d'une si belle vie.
Amarante voyant qu'un sort injurieux
Alloit bien-tôt fermer & sa bouche & ses yeux ,
Me tendit en pleurant sa belle main tremblante ,

La

La mit dedans la mienne, & d'une voix mourante,

Exprima dans ces mots sa vivante amitié :
 Mais hélas ! ses soupirs en dirent la moitié.
 C'en est fait à ce coup la vigueur me délaisse,

Je vais perdre la vie, & tu perds ta maîtresse :
 Je meurs, mais je meurs tienne, & la sévère loi

Qui peut tout sur mes jours, ne peut rien sur ma foi,

Et ton beau nom qui fut mon tourment & ma gloire,

Malgré l'ordre du sort, passera l'onde noire.

Ah ! mon cher Lizidor, que je puis bien nier,
 Que l'espoir soit en nous ce qui meurt le dernier !

Puisque pour mon supplice il est vrai qu'en mon ame

Je n'ai plus d'espérance, & j'ai beaucoup de flâme.

Je n'espère plus rien ; mais hélas ! j'aime encor,
 Je renonce à la vie & non à Lizidor.

Ma force s'affoiblit, mon ardeur est vivante,
 Ma lumière est éteinte, & mon désir augmente ;
 Je ne la quitte pas même en quittant le jour,
 Et perdant mon Amant, je garde mon amour.
 Le soupir qui poussa cette belle parole,

Comme un globe enflâmé vers les Astres s'en-
vole :

Amarante sans voix , sans poulx , sans mouve-
ment ,

Tombe dedans les bras de son fidèle Amant ,
Qui ne pouyant mourir auprès de cette Belle ,
Fit voir qu'on ne meurt pas d'une douleur mor-
telle.

Déesse , qui connois l'excès de ces mal-
heurs ,

N'épargne point mon sang , mais épargne mes
pleurs ,

Et permets que j'abrège un discours si funeste ,
Mon extrême douleur te dit assez le reste :

Tu vois par ce récit qui dépeint mes amours ,
Si mon tourment à tort d'implorer ton se-
cours ,

Si je puis vivre encore sans me noircir de cri-
mes ,

Et si mes tristes vœux ne sont pas légitimes.

Viens , mon unique espoir , tu viens en tant
de lieux ,

Où ton nom est l'effroi des jeunes & des vieux.

Approche , & que ta main en meurtres si fé-
conde ,

Fasse un coup aujourd'hui qui m'ôte de ce mon-
de :

Lance un trait dessus moi , je ne demande pas

Un de ceux dont les Rois reçoivent le trépas ;
Le moindre suffira pour détacher mon ame,
Et couper de mes jours la malheureuse tra-
me.

Mais c'est trop te prier, & c'est trop discou-
rir,

Essayons si sans toi nous pourrons bien mou-
rir.



S U I T E

D U T E M P L E
D E L A M O R T.

E G L O G U E.

D A P H N I S.

Sous les arbres sacrés de ce fameux vallon
Où le divin Gondy représente Apollon ;
Daphnis renouvelant ses fortunes passées,
Erroit à la merci de ses tristes pensées,
Et par les sons plaintifs de sa mourante voix,
Attendrissoit le cœur des Nymphes de ces bois,
Quand

Quand frappé tout d'un coup , & ravi par l'o-
reille ,

D'une douce musique à nulle autre pareille ,

Il se traîna sans bruit au travers des buissons ,

Pour ouïr de plus près de si douces Chançons.

Hélas ! il les ouït , & son ame abbatuë ,

Loïn d'en voir émousser la pointe qui le tuë ,

La sentit plus piquante , & s'abbreuvant de fiel ,

Convertit en poison les délices du Ciel.

Menalque & Licidas formoient cette harmo-
nie ,

Et le beau feu d'amour échauffoit leur génie ;

Tous deux amis parfaits , mais plus parfaits
amans ,

Découvroient à Damon leurs divers senti-
mens ;

Devant lui chacun d'eux avec d'égales armes

Défendoit sa Bergere , en exprimoit les char-
mes ,

Et voulant acquérir le titre de Vainqueur ,

Appuyoit de sa voix le parti de son cœur.

Tant de rares Beautés naïvement dépeintes

Donnérent à Daphnis de mortelles atteintes :

L'image d'Amarille & celle de Philis

Tirerent du tombeau ses feux ensevelis ;

Et sa chere Amarante apparut à son ame ,

Lançant de ses beaux yeux une subtile flâme

Qui flattant son amour d'un plaisir imparfait ,

Accrut

Accrut de sa douleur un véritable effet.

O toi ! s'écria-t-il , fugitive Amarante ,

Toi qui mene mon ombre après la tienne ex-
rante,

Toi dont la cendre foible embrase tous mes
sens,

Ecoute le récit des peines que je sens.

Quand tu voyois le jour , & que ta belle vie

Remplissoit tous les cœurs ou d'amour ou d'en-
vie,

Je fus le seul choisi pour être aimé de toi,

Et seul je méritai les gages de ta foi.

Mais pardon , si je dis que je t'ai méritée ,

De ce terme insolent ne sois point irritée ;

Si j'eus quelque mérite , Amour notre Vain-
queur,

Le versa dans mon ame, en régna dans mon
cœur.

Je sçai que ta beauté n'eut rien de comparable ,

Qu'aux plus brillans esprits le tien fut préféra-
ble ;

Que les Vertus , les Ris , les Graces , les
Amours ,

Pour te faire admirer , te suivirent toujours ;

Que ces brillans regards dont tu nous fis la
guerre

Tirerent après toi tous les yeux de la Terre ,

Et qu'enfin la Nature épuisa ses trésors ,

Quand

Quand par l'ordre du Ciel elle forma ton
corps.

Cependant tu m'aimas, & j'eus le bien suprême

De voir ta flâme égale à mon ardeur extrême,
Dès que pour nous unir le soin des Immortels
Eût épuré mes feux au pied de leurs Autels.

O fortunés momens ! ô flateuses pensées !

O biens évanouis ! ô délices passées !

O doux ravissmens ! ô célestes plaisirs !

Vous calmeriez encor vos violens désirs ,

Si quelque Dieu tenté d'une si belle proye

Ne m'avoit point ravi la cause de ma joye.

Mais dequoi , malheureux , osai-je discourir ?

Puis-je , ô mon Amarante , y songer sans mourir ?

Que fais-je de ma vie après t'avoir perduë ?

Qu'as-tu fait de ta flâme au tombeau descenduë ?

Y gardes-tu toujours ta première amitié ?

De l'ennui qui me ronge as-tu quelque pitié ?

Dis-moi si chez les Dieux ce beau soin te dévore,

Et si de ton Berger il te souvient encore.

Ah ! tu ne réponds rien , méconnois-tu ma voix ?

Daphnis ne t'est-il plus ce qu'il fut autrefois ?

Est.

Est-ce donc qu'on oublie au bord des sépultures

De ses chastes amours les chastes aventures ?
 Pour moi, s'il est ainsi, je renonce au trépas,
 Je veux vivre & souffrir pour ne t'oublier pas,
 Et que de mes tourmens la suite douloureuse
 Fasse vivre à jamais notre histoire amoureuse.
 Là cet amant se tut, & par mille sanglots
 Accompagnez de pleurs répandus à grands flots,
 Il cava les rochers, il fit fendre les marbres,
 Et gémir de pitié, l'air, les eaux & les arbres.

Damon qui l'aperçut, & qui dans ce malheur
 Du mal de son ami fait sa propre douleur,
 Suivi de deux Bergers qu'un même zèle em-
 porte,

L'approcha, le plaignit, & parla de la sorte :
 Daphnis, moderez-vous, c'est trop s'entre-
 tenir

Dans le trouble confus d'un mortel souvenir :
 Les Dieux justes & bons ont mis votre Ama-
 rante

Au-dessus des flambeaux de la voute éclairante,
 Où se mirant sans cesse en la source du bien,
 Hormis votre repos il ne lui manque rien.
 Travaillez à sa gloire, achevez-en l'ouvrage,
 Montrez votre constance au milieu du nau-
 frage,

Opposez

Opposez la sagesse à la nécessité ,
Et prenez part vous-même à sa félicité.
A ces mots animez de la voix & du geste ,
Daphnis fit une pose à sa douleur funeste ;
Et si d'un sage ami les funestes discours
De semblables douleurs pouvoient trancher le
cours ,
Il eut trouvé sans doute en ce puissant remede
L'entiere guérison du mal qui le possede.
Mais de son fier destin les assauts redoublez
Remirent le désordre en ses esprits troublez :
Aussi-tôt il tomba dans sa fureur premiere ,
Reprit dans nos forêts sa course coutumiere ,
Du vent de ses soupirs sécha toutes nos fleurs ,
Grossit tous nos ruisseaux du torrent de ses
pleurs ,
Etonna de ses cris l'air , & la terre & l'onde ,
De son mal incurable entretint tout le monde ,
Et chaque jour encor fait rédire cent fois
La mort de sa Bergere aux échos de nos bois.



C H A N S O N

CHANSON.

AH ! donnez-moi , Climéne , ou la mort ou
la vie ,

Et prononcez l'Arrêt de mon trépas ,

Ou pour contenter mon envie ,

Donnez à mon amour un aveu plein d'appas.

Cette cruelle incertitude

A quelque chose de si rude ,

Que vous ne vous fâchez pas ,

Si dans ce moment je m'écrie ,

Ah ! donnez-moi , Climéne , ou la mort ou la
vie.

M. la C. de la Saxe.



RUPTURE



R U P T U R E .

S T A N C E S .

irrégulières.

ENfin je suis en liberté
 J'ai brisé l'amoureuse chaîne
 Où je languissois arrêté,
 Les charmes d'Uranie, & toute sa beauté
 Ne sont plus à mes yeux qu'une chimere
 vaine :
 Sa douceur ni sa cruauté
 Ne font plus désormais mon plaisir & ma
 peine.
 Elle n'est plus ma Souveraine
 Et dedans mon cœur révolté
 Je ne reconnois plus ni de Roi ni de Reine,
 Que moi seul & ma volonté.

 L'Amour n'eut jamais de supplice
 Pour ceux qui vivent sous ses loix,
 Qu'il ne m'ait durant quelque mois
 Fait endurer à son service.
 La longue absence & les Rivaux,

La

La froide jalousie, & ses secrets bourreaux
M'ont donné tous les jours mille tourmens nouveaux ;

Et depuis qu'on se plaint dans l'amoureux empire,

Qu'on y pleure, qu'on y soupire,
Jamais au fort de mon martyre
Amant ne souffrit tant de maux.

Cependant le plaisir d'aimer & d'être aimé,

M'avoit si puissamment charmé,

Que souvent l'ardeur infinie,

Dont je brûle pour Uranie,

Me faisoit demander aux Dieux

D'expirer un jour à ses yeux,

Après l'avoir long-tems servie.

Dans cette sorte de trépas

Je m'imaginois tant d'appas,

Que mon ame en étoit ravie ;

Et si j'eusse obtenu de perdre ainsi la vie

J'eusse estimé mon sort si glorieux,

Que je n'eusse pas cru devoir porter envie

A celui des Rois ni des Dieux.

Mais je suis revenu de cette extravagance,

Et ce n'est plus dans la souffrance,

Dans la soumission & dans l'obéissance,

Que je mets désormais ma gloire & mon bonheur :

Quand

Quand l'amour étoit mon vainqueur ,
 Quand il régnoit dedans mon cœur
 Avec toute sa violence,
 Et qu'il y conservoit cette même puissance
 Qu'il eut en sa naissance ,
 Alors j'avois ces sentimens ,
 Et je me piquois de constance ,
 Comme les Héros des Romans.

Aujourd'hui j'ai plus de sagesse ,
 Je connois quelle est la foiblesse
 D'un homme dans l'engagement ,
 Qui pleure & soupire sans cesse ,
 Qui pour une Philis souffre éternellement
 Quelque nouveau tourment ;
 Qui tantôt craint son changement ,
 Et qu'un plus grand Amant
 N'aille surprendre sa tendresse :
 Tantôt par un éloignement
 De cinq ou six jours seulement ,
 S'afflige aussi cruellement ,
 Que s'il devoit certainement
 Ne revoir jamais sa Maîtresse ,
 Et qui , soit que le jour ou finisse ou paroisse ,
 N'a jamais de repos ni de soulagement.

J'ai langui plusieurs mois dans un état sembla-
 ble.

On dit que du Ciel rigoureux

C'est

C'est un arrêt irrévocable ,
 Que l'on soit une fois fortement amoureux.
 Et que ni le sot , ni le sage ,
 Dans la Cour , ni dans le Village
 Ne sçauroient éviter ce destin malheureux.
 Mais j'ai fait mon apprentissage ,
 Et si jamais mon cœur s'engage
 A tenter un second naufrage ,
 Puisse-t'il pour le port au milieu de l'orage ,
 Ne former tous les jours que d'inutiles vœux ;
 Puisse-t'il soupirer long-tems pour le rivage ,
 Et ne l'obtenir point que l'âge
 Ne m'ait fait blanchir les cheveux.

Si celle à qui j'ai fait serment
 De l'aimer éternellement ,
 Veut bien après cela me croire ,
 Qu'elle change pareillement :
 C'est l'avis le plus salutaire ,
 Que puisse charitablement
 Lui donner défunt son Amant :
 Sinon , qu'elle se plaigne ou d'elle seulement ,
 Ou du destin contraire ,
 Et que jamais elle n'espère ,
 Qu'après être sorti d'une méchante affaire ,
 Je m'y r'engage sottement.

Ce n'est pas que d'un sot caprice
 Ecoutant l'aveugle fureur ,

Je

Je veuille la bannir tout-à fait de mon cœur ,
 Ou que j'aye assez d'injustice
 Pour vouloir que l'Autel où j'ai fait sacrifice ,
 Me soit désormais en horreur :
 Au contraire, toute ma vie
 Je veux que le nom d'Uranie
 Me soit un nom doux & charmant :
 Je veux , malgré son changement ,
 Garder toujours pour elle une estime infinie :
 Mais pour elle , ni pour Sylvie ,
 Pour Philis , ni pour Idalie ,
 Ni pour tant de Beutez à qui l'on fait la
 Cour ,
 Il ne me prendra plus envie
 De passer jusques à l'Amour.

S T A N C E S .

CHarmante cause de mes peines ,
 Dont le souvenir m'est si doux ,
 Je ne puis éloigné de vous ,
 Ni rompre , ni souffrir mes chaînes.
 Iris , veuillez le soutenir ,
 Aimez un peu votre victoire ,
 Et n'abaissez pas votre gloire
 Jusques à me vouloir punir.

Quel-

Quelquefois dans ma solitude
 Consolez mes âpres douleurs ,
 Effuyez quelquefois mes pleurs ,
 Soulagez mon inquiétude ,
 Au-moins approuvez mon désir :
 Ainsi dans le mal qui me presse ,
 Si j'ai souvent de la tristesse ,
 J'aurai quelquefois du plaisir.

Depuis que vous êtes absente
 Je ne vois rien que d'ennuyeux ,
 Tout m'est funeste dans ces lieux :
 Ma vie est triste & languissante ,
 Seul je songe à m'entretenir
 Avec votre agréable idée ,
 De moi si chèrement gardée ,
 Quoiqu'en coûte le souvenir.

Seul je rappelle en ma mémoire
 Les momens , les lieux & les jours
 Où vos agréables discours
 Faisoient mon plaisir & ma gloire :
 Iris , j'ai perdu ce bonheur ,
 Que ne perdois-je aussi la vie ,
 Pourquoi me fûtes-vous ravie ,
 Aimable objet de ma langueur ?

J'étois content de ma fortune ,
 Elle consistoit à vous voir ;
 J'aimois sans le faire sçavoir

D'une passion non commune ;
 Vous m'entendiez bien soupirer ,
 Ma bouche n'osoit vous le dire ,
 Mais hélas ! quand le cœur soupire ,
 N'est-ce pas bien se déclarer ?

Si dans le malheur qui m'accable
 Vous daignez approuver mon feu ,
 Si vous le souffrez tant soit peu ,
 Mon bonheur est incomparable.
 Iris , je bénirai mon sort ,
 Si dans ma passion extrême
 Je puis vous dire , je vous aime ,
 Sans que vous me donniez la mort.



R E P O N S E

aux mêmes Stances retournées.

SI je suis cause de vos peines ,
 Que mon souvenir vous soit doux ,
 Encor que je sois loin de vous ,
 Je veux que vous portiez vos chaînes ,
 J'aurai soin de les soutenir ;
 Je veux bien aimer ma victoire ,
 Et n'abaisserai pas ma gloire ,
 Jusques à vouloir vous punir.

Souvent

Souvent dans votre solitude
 Je consolerais vos douleurs,
 J'essuierai quelquefois vos pleurs,
 Modérez votre inquiétude ;
 J'approuve assez votre désir :
 Ainsi dans le mal qui vous presse,
 Si vous avez de la tristesse,
 Ayez quelquefois du plaisir.

Si depuis que je suis absente,
 Tous objets vous sont ennuyeux,
 Votre vie en quelqu'autres lieux
 Sera moins triste & languissante :
 Révez pour vous entretenir,
 Ne cherchez rien que mon idée,
 Et qu'elle soit de vous gardée
 Par un éternel souvenir.

Rappelez en votre mémoire
 Les momens, les lieux & les jours
 Où je faisois par mes discours
 Votre plaisir & votre gloire :
 Mais ayant perdu ce bonheur,
 C'est trop de perdre aussi la vie :
 Hélas ! quand je vous fus ravie
 Je partageai votre douleur.

Quand vous borniez votre fortune
 Au contentement de me voir,

DE PIÈCES GALANTES 197

Cette Cour n'a point de pareille,
C'est un admirable séjour,
Où Louis le Grand chaque jour
Fait éclore quelque merveille.
Ses vertus surpassent les ans,
Il donne aux plus fins Courtisans
Des leçons de sa politique,
Et sçait régner si dignement,
Que ce qu'il dit & qu'il pratique,
Nous laisse dans l'étonnement.

Il n'est pas de la louange de notre Roi
comme de celles de beaucoup d'autres de
qui l'on augmente la réputation par de
belles paroles ; je n'en trouve point d'as-
sez fortes pour le louer & pour exprimer
ses rares qualités : il possède lui seul tou-
tes celles qu'on a admirées en chacun de
ses Ancêtres.

Les Charles, François & Henris
Se font admirer dans l'Histoire,
Les Philippes & les Louis
Y paroissent brillans de gloire :
Mais le notre ira plus loin qu'eux,
Et s'il poursuit de la maniere
Qu'il a commencé sa carrière,
Il passera les demi-Dieux.

La Reine Mere qui s'est toujours fait
I iij admirer

admirer comme la plus grande Reine de la terre , mérite la même admiration ; comme la meilleure Mere , elle met toute sa joye à voir qu'elle a donné au monde un Monarque si accompli , qui conserve pour elle tant de vénération , & qui répond si agréablement à toutes ses tendresses. Ses intentions & les volontés du Roi ont un tel rapport , qu'il semble qu'un même esprit anime ces deux Royales personnes.

Que cette Reine sans seconde
 Goûte une parfaite douceur !
 Elle regne dedans le cœur
 Du plus Auguste Roi du monde.
 L'affidu respect qu'il lui rend ,
 Est aussi tendre qu'il est grand ;
 Il sçait que pour lui cette Mere
 Eut tant de soins & de bontés ,
 Et découvre de tous côtés
 Les merveilles qu'elle a sçu faire.

Il n'y a rien de mieux que la maniere de vivre du Roi avec la Reine ; on y remarque de l'amour & de la civilité ; & s'il la traite comme une Compagne qu'il chérit parfaitement , il la traite aussi comme une grande Princesse. Pour toutes ses bontés & ses tendresses , elle lui donne toutes ses pensées ; elle n'a des yeux que
 pour

pour lui; en apprenant à l'aimer, elle a oublié toute autre chose, & je lui ai ouï dire plus d'une fois, qu'elle ne trouvoit que le Roi de bien fait dans son Royaume.

Ces deux cœurs par le Ciel unis,
 Goûtent une joye infinie;
 Louis est charmé de Marie,
 Marie n'aime que Louis,
 Et dans cette correspondance,
 S'il a du plaisir à la voir,
 Elle ne sçauroit concevoir
 Comme on peut souffrir son absence.

Tu m'as souvent écrit de te faire le Portrait de cette jeune Reine que j'ai l'honneur de servir, & que tu n'as point vuë, & je me souviens que j'en ai tracé déjà quelques traits; mais je te confesse que c'est un Ouvrage que je ne sçauois achever. Cette Princesse est un visage humain, où la Nature a mis ce qu'elle avoit de plus rare: ses beaux yeux, son teint & ses cheveux sont autant de merveilles; & sa piété admirable, sa douceur & sa vivacité sont autant de Graces qu'elle a apportées du Ciel.

Les adorables actions
 De cette jeune Souveraine

Découvrent des perfections
 Qui sont au-dessus d'une Reine :
 Ces beaux sentimens plus qu'humains
 Dans le fonds de son ame empreins ,
 Et tant de vertus sans pareilles
 Qui conduisent ses volontés,
 Font voir que ses rares beautés
 Sont les moindres de ses merveilles.

Cette belle union de Leurs Majestés fait qu'il ne se voit jamais de partage dans leurs cœurs; il semble qu'Elles ne fassent qu'une maison , & ceux qui sont aux Reines , sont également au Roi. Je leur fais tous les jours ma Cour avec de pareils sentimens de vénération & d'obéissance; & l'on ne sçauroit être plus satisfait que je le suis , de la grace que sa Majesté m'a accordé d'entrer des premiers à son lever , & de pouvoir admirer à loisir un si grand Monarque. Mes yeux ne le peuvent assez regarder , & je cours partout où il passe , comme si je ne l'avois jamais vu.

Ce Peuple qui n'a point de Dieux ,
 Que cette source de lumiere ,
 Qui tous les jours dans sa carriere
 Porte la vie en tant de lieux ,
 Courant éveillé par l'Aurore

Voir

Voir lever l'Astre qu'il adore,
 Et marquer son zèle & sa foi ;
 Quelque joye qu'il en ressent ,
 Son ame n'est pas si contente
 Qu'est la mienne au lever du Roi.

Tous les Princes & les grands Seigneurs font leur Cour au Roi avec autant de soin que de respect , & ils reconnoissent qu'ils sont comme les Astres qui ne brillent qu'autant qu'ils reçoivent l'aspect du Soleil. A la tête de nos Princes du Sang paroît le Frere Unique de Sa Majesté , de qui l'esprit est infiniment éclairé , l'ame grande & bien-faisante , & qui possède tous les avantages qu'il faut avoir pour être parfait : le Ciel lui a choisi pour Compagne une Princesse qu'on ne sçauroit assez admirer , & qui donne à l'Angleterre la gloire d'avoir produit un miracle.

O que c'est un couple parfait
 Que Philippe & son Henriette !
 On voit bien que le Ciel l'a fait.
 Il est charmant , elle est divine ,
 Et tous deux nous font avoüer
 Que l'éloquence la plus fine
 Ne les peut pas assez louer.

Monfieur le Prince pour un grand homme de guerre , est un admirable Courtisan ,

I y il

il fait aussi-bien sa Cour qu'il tient dignement son rang, & tout le monde avouë que son courage & son esprit sont d'une pareille élévation.

Ce généreux Prince n'aspire
 Qu'aux moyens de plaire à son Roi ,
 Heureux de recevoir la loi
 De ce Monarque qu'il admire.
 Il croit qu'un Heros si puissant
 Doit régner sur toute la terre ,
 Et pour voir tomber le Croissant ,
 Brûle de le suivre à la guerre.

Leurs Majestez & les deux Alteſſes Royales se rendent tous les jours chez la Reine leur Mere , y passent en particulier d'agréables heures , & goûtent ce que la tendresse a de plus doux : elles lui tiennent compagnie dans ses repas ; & cette belle union que tout le monde voit , fait naître l'admiration publique.

Que notre vûë est attachée
 A ce rare & charmant aspect !
 Que notre ame se sent touchée
 Et de plaisir & de respect ,
 Quand cette Famille adorable
 Se laisse voir à même table ,
 Et par des regards & de ris ,

Qu'assez

Qu'allez souvent elle s'envoie,
 Montre qu'elle vit plus de joye,
 Que des mets qui lui sont servis !

Vous me mandez par votre dernière lettre, que je vous apprenne quelque chose de la chute de Monsieur Fouquet, & de sa prison : il fut arrêté avec tant d'adresse, & si secrètement, qu'il n'en eut pas le moindre avis, ni le moindre soupçon. Tout le monde crie contre son ambition; sa mauvaise conduite dans les Finances, & ses dérèglemens donnent des acclamations à la justice du Roi: il est gardé fort soigneusement par des Mousquetaires, & les plus habiles gens augurent mal de sa fin.

Comme un Icare audacieux,
 Qui prétendoit voler aux Cieux,
 Ce Sur-Intendant plein d'audace,
 Ayant pris hardiment l'effor,
 Croyoit avec des ailes d'or
 Voler a la plus haute place :
 Mais Louïs ainsi qu'un Soleil
 A dissipé son appareil,
 Et renversé ses entreprises ;
 Et ses ailes qu'injustement
 Pour s'élever il avoit prises,
 L'ont fait tomber hardiment.

Quantité de personnes de toutes qualités ont part à sa disgrâce , & même de belles Dames qui méritoient bien que leurs intrigues fussent cachées ; si ce n'est qu'elles soient punies d'avoir prodigué leurs bonnes grâces , qui ne doivent être gagnées que par le mérite , les assiduez & les respects , qu'on ne trouve jamais dans ces séducteurs qui se servent de fausses clefs d'or pour entrer dans le Temple d'Amour , d'où ils ne sortent point sans scandale : il faut pourtant avoir pitié de ces malheureuses Beautez que l'ambition a surprises.

L'ambition est dangereuse,
 C'est bien le plus subtil poison
 Qui puisse troubler la raison,
 Et l'ame la plus vertueuse,
 Quand elle s'en laisse infecter,
 Puisqu'elle seut précipiter
 Les Anges remplis de lumiere,
 Et que notre premiere Mere
 Sentit son mortel aiguillon :
 Nous devons plaindre tout de bon
 Les rigoureuses destinées
 De ces Dames infortunées.

Si notre jeune Roi est redoutable à la guerre, il est admirable dans la paix, & dans le Gouvernement de son Etat. Il tient
 deux

deux fois le jour un Conseil particulier , où assiste un petit nombre de personnes qu'il a choisies ; & après que les affaires ont été examinées , Sa Majesté les résout avec autant de sagesse & de justice que les Monarques les plus consommés dans la conduite de leurs Etats.

Il est jeune ; mais il est sage ,
 Et son jugement sans pareil ,
 Lorsqu'il préside à son Conseil ,
 Lui sert d'épreuves & d'usage .
 Son esprit brillant de clarté
 Trouve peu de difficultés ,
 Et peu de choses impossibles ;
 Et quand il ouvre des avis ,
 Ils sont admirés & suivis ,
 Comme des règles infaillibles .

Il n'y a plus de Surintendant que le Roi , & il établit un si bel ordre dans ses Finances , que son Royaume en ressentira bien-tôt les effets . Quel bonheur de voir ses richesses servir à ses libéralités , ou conservées dans son Epargne pour les besoins de son Etat , après en avoir vu faire tant d'injustes dissipations ! Que ses Peuples sacrifieront de bon cœur & leurs vies & leurs biens pour son service , puisque c'est lui qui est le dispensateur
 de

de ses trésors ! Que les bienfaits & les graces augmenteront de prix , & vont être satisfaisantes pour les honnêtes-gens qui n'en demanderont plus qu'à leur véritable Maître , & qui n'en recevront que de lui !

Qu'il est juste de voir partir
 Les bienfaits de sa main Royale !
 Elle n'aura plus de rivale ,
 Si hardie à les départir :
 Pour recevoir ces récompenses ,
 Le mérite décidera ,
 Et la seule vertu sera
 Le fondement des Esperances

Avec les grandes qualités d'un Héros , notre Monarque possède toutes celles qu'il faut avoir pour la belle galanterie : elles lui sont si naturelles , qu'il n'y a point de conquêtes qui lui soient difficiles ; & quand il ne seroit pas Roi , il seroit toujours le mieux fait & le plus aimable de son Royaume : j'en laisse juger les Dames , qui confesseront , que s'il entre dans une conversation générale , ou s'il en fait une particulière , que s'il paroît dans un Bal où dans un Tournoi , c'est avec tant d'adresse & tant de grace , qu'il emporte le prix aussi aisément que les cœurs.

Par

Partout où l'on le voit paroître,
 Il fait avoüer hautement,
 Qu'avecque les marques de Maître
 Il a les graces d'un Amant.
 Chaque parole de sa bouche
 Nous surprend, nous charme, nous
 touche,
 Et quand il paroît dans un Bal,
 Si toutes les ames atteintes
 Osoient lui découvrir leur mal,
 Ah ! que l'on entendroit de plaintes !

Vous aurez oüi parler de ce qui s'est passé à Londres entre les Officiers de notre Ambassadeur, & de celui d'Espagne ; & que ceux-ci soutenus d'une populace Angloise, à qui on avoit distribué quelques doublons, ont fait dans la contestation du rang une action aussi violente qu'elle est contre les droits de cette Couronne, & chacun en considere les suites avec des sentimens bien différens. Sa Majesté a pris cette affaire comme fit autrefois Henri le Grand, qui voulut rompre la Paix qu'il avoit faite depuis peu avec l'Espagne, parceque l'on avoit violé à Madrid la sûreté du Palais de son Ambassadeur. Le Pape adoucit ce Conquérant, & lui fit faire la satisfaction qu'il désiroit. Je suis assuré que l'on fera toutes choses pour la donner

donner entiere à notre Roi , & son alliance est trop avantageuse , & sa colere est trop à craindre , pour lui refuser rien de ce que la justice lui fera demander.

Il est clément quand on est doux ,
 Et la moindre fierté s'expose
 A mette soudain en courroux
 Ce jeune Mars qui se repose.
 Il s'est désarmé par amour ;
 Mais que tous les Rois de la terre
 Craignent leur perte dès le jour
 Qu'il leur déclarera la guerre.

Il y a déjà du tems que cette lettre étoit presque achevée , & je vous l'aurois envoyée plutôt , si depuis quelques jours la naissance du Dauphin n'avoit occupé toutes nos pensées. Elle a commencé avec bien de la douleur & beaucoup de danger : mais elle s'est achevée très-heureusement & avec une extrême joye : elle a été la pierre de touche des bontés , des tendresses & de la vertu du Roi & des Reines , & j'y ai vû des merveilles que je ne scaurois exprimer. La Reine & le petit Prince ont une parfaite santé , & il n'y a jamais eu d'enfant ni plus beau ni mieux formé que lui, Vous n'êtes pas mal récompensé du retardement de ma lettre ,

lettre , puisque je vous fais part de ces dernières nouvelles si chères & si avantageuses à la France , & que j'ajoute à ce que je vous avois destiné , un Sonnet que j'ai fait pour le Roi sur cette heureuse naissance , qui vous fera voir que la grande joye rend les gens bien hardis.

S O N N E T.

SAge & vaillant LOUIS, Monarque incomparable,

Qui sçais te faire aimer & craindre en tant de lieux,

Qui charmes nos esprits aussi-bien que nos yeux,

Et tiens nos libertez sous un joug agréable :

Ce bel art de régner qui te rend admirable ,
 Nous fait voir dans la paix tes Etats glorieux,
 Et tes sujets contents ne demandoient aux Dieux,

Qu'un fils qui fût un jour à son pere semblable.

Il est né , ce Dauphin , l'objet de nos souhaits,
 L'ornement de la France & le fruit de la Paix :
 Ah ! que sur ses beaux jours un haut esprit se fonde !



Un bonheur fans égal le doit accompagner ,
 Et ce fera trop peu de l'Empire du monde
 Pour ce Fils que tes foins apprendront à régner.

Adieu , mon cher Alcandre , ta longue
 absence me caufe beaucoup de chagrin ,
 & j'aimerois mieux que nous fuſſions en-
 core à la guerre , que d'être ſi long-tems
 ſéparez. Je penſois finir cette plainte ,
 mais tu auras encore quelques Vers qu'une
 promenade ſolitaine vient de m'inspirer ,
 qui te marqueront avec un peu d'agrément ,
 que c'eſt de Fontainebleau que je
 t'écris , le ſixième jour de la naiſſance du
 Dauphin , & le même du mois de No-
 vembre.

Deſſous ces beaux pins toujours verds,
 Qui ne craignent point les hyvers.
 A l'Aspect de ces vieilles roches
 Qui naquirent avec le jour,
 Dont les ſolitaires approches
 Font voir des déferts à la Cour ,
 J'ai rêvé trois ou quatre fois ,
 Dans le ſeul deſſein de te plaire,
 Et me ſuis hazardé de faire ,
 Cher Alcandre , ce que tu vois.
 N'y cherche pas la politèſſe ,
 Et cette dernière juſteſſe ,
 Que tu ſçais ſi bien diſcerner.

Il est sans art & sans étude,
La nature & la solitude
Ont pris tout le soin de l'orner.

XI. ELEGIE.

AU-dessous du Palais du plus grand Roi du
monde,

Sur ces bords que la Seine arrose de son onde,
S'éleve un triple rang de grands & droits or-
meaux,

Dont jamais le soleil ne perça les rameaux.

C'est-là qu'Amarillis, une jeune Bergere
Assise sur un lit de jonc & de fougere,
Les yeux négligemment attachez sur les flots,
Contre son cher Daphnis éclatoit en ces mots.

C'est ici, disoit-elle, où jadis mon volage
Me donna de ses feux le premier témoignage,
Où si souvent depuis il m'engagea sa foi
D'aimer jusqu'au trépas, & de n'aimer que
moi :

Tant que dura l'ardeur de sa premiere flâme,
Tandis qu'Amarillis régna seule en son ame,
Chaque jour il venoit sous ces ombrages
verds

Y chanter nos amours en mille tendres Vers ;
Et content de languir sous un si doux empire,

Attendre

Attendre que je vinſſe écouter ſon martyr.
 Mais hélas ! maintenant par un triſte retour ,
 C'eſt ici que je vois naître & mourir le jour ,
 Sans que l'ingrat touché d'un reſte de ten-
 dreſſe

Y revienne chercher ſa première Maîtreſſe.
 En vain depuis deux mois je pleure inceſſam-
 ment ;

En vain mon triſte cœur ſoupire à tout mo-
 ment :

Les plus tendres ſoupirs , les plus touchantes lar-
 mes

Pour engager Daphnis ſont d'inutiles armes.

Souvent même , ſouvent , au fort de mes dou-
 leurs

Je crois voir cet ingrat ſe rire de mes pleurs ,
 En faire un ſacrifice à ſa chère Climène ,
 Faire parler ma flâme en faveur de la ſienne ,
 Et lui dire à ſes pieds d'un air tendre & ſoumis ,
 Je pourrois être heureux avec Amarillis.

Alors contre Daphis ma raiſon s'intéreſſe ,
 Elle veut dans mon cœur devenir la Maîtreſſe ,
 Et ce cœur malheureux d'un doux eſpoir flatté ,
 Durant quelque momens ſe croit en liberté ;
 Un généreux dépit ſ'emparant de mon ame ,
 Y ſuspend pour un tems les effets de ma
 flâme.

Mais de quelque dépit que l'on ſoit enflâmé ,

On n'en revient jamais quand on a bien aimé.

En vain, pour essayer de soulager ma peine,
Je songe que Daphnis est haï de Climene,
Et que par elle amour punissant ce Berger,
Semble prendre sur soi le soin de me venger.
Car enfin que me sert qu'on le fuye, ou qu'on
l'aime,

Si je ne puis cesser de l'adorer moi-même ?
Et n'est ce point un mal plus dur que le tré-
pas,

D'aimer un inhumain qui ne nous aime pas ?

Puis parlant à Daphnis : Perfide, ajoute-
t'elle,

Au moins si la beauté qui te rend infidelle,
Avoit reçu du Ciel plus de charmes que moi,
Je me consolerois de te voir sous sa loi ;
Et sans plus éclater contre toi ni contr'elle,
Je me plaindrois aux Dieux de m'avoir fait moins
belle :

Mais tu n'es pas aveugle, & pour en juger mieux,
Malgré ton inconstance, il te reste des yeux :

Il te reste sans doute assez de connoissance
Pour mettre entre nous deux beaucoup de diffé-
rence.

Qu'est-ce donc qui t'engage en ses honteux
liens ?

Ils ne sont ni si beaux ni si doux que les miens :

Car enfin ne dis point pour cacher ta foiblesse,

Qu'avecque

Qu'avecque moins d'appas elle a plus de tendresse.

Je sçai qu'elle te hait , ingrat , & je t'aimois ;
Mille fois prévenant les vœux que tu formois ,
Je me suis dérobée aux Bergers du Village ,
Pour aller te chercher de bocage en bocage :
Tu t'en souviens sans doute, infidèle Daphnis ,
Tu n'a pas oublié qu'Amarante & Philis
A la fête du Dieu qu'adore cette terre ,
M'en ont fait devant tous une cruelle guerre.

Mais peut - être ton cœur ennuyé d'être heureux ,

Aime mieux soupirer sous un joug rigoureux.
Helas ! s'il est ainsi , que mon sort est à plaindre !

Et que lorsque l'on aime on a lieu de tout craindre !

Qui m'eût dit autrefois que ma tendre bonté
Serviroit de prétexte à ta légereté ?

L'ardeur dont tu brûlois devenant mutuelle ,
Ne devoit-elle pas devenir éternelle ?

Et croira - t'on jamais qu'un cœur bien enflammé

Puisse cesser d'aimer parcequ'il est aimé ?

Ah ! volage Daphnis , rappelle en ta mémoire

Ces jours où notre amour faisoit toute ta gloire ,

Où

Où cent fois de nos Dieux méprisant le bonheur,
 Tu t'es cru plus heureux de régner sur mon cœur :
 En ta faveur aumoins prends pitié de toi-même,
 Fuis enfin qui te fuit, & viens aimer qui t'aime.

S T A N C E S.

IRis, je prens le Ciel & les Dieux à témoins
 Que vous êtes l'objet de mes plus tendres
 soins ;
 Que vos yeux éclatans m'ont fait sentir leur
 flâme ;
 Que rien n'est comparable au feu de mon
 amour ;
 Et que vous ne perdrez l'empire de mon ame,
 Que lorsque je perdrai la lumière du jour.

Mocquez-vous de mes feux, méprifez mes sou-
 pirs,
 De mes seules douleurs faites tous vos plaisirs ;
 D'un indigne Rival approuvez la souffrance :
 Je ferai mon bonheur de ma captivité,
 Et vos perfections soutiendront ma constance,
 Contre tous les efforts de votre cruauté.

Si jamais le destin de mon bonheur jaloux,
Pour exercer ma foi me sépare de vous,
Et me livre aux tourmens d'une cruelle ab-
sence,

Le violent amour dont je brûle en ces lieux,
Conservera son feu loin de votre présence,
Et je serai constant sans le secours des yeux.

Je veux que mon esprit, malgré l'éloigne-
ment,

S'applique à rapprocher l'amante de l'Amant ;
Qu'il se forme un portrait de votre beau vi-
sage,

Que les objets présens ne puissent effacer ;
Que l'original seul succède à son image,
Et le bien de le voir au bonheur d'y penser.

Quand le tems flétrira vos roses & vos lys,
Et que tous vos appas seront ensevelis
Dans le triste débris de vos jeunes années,
Mon amour bravera la force de ses traits,
Je suivrai malgré lui mes douces destinées,
Et sans perdre mon cœur, vous perdrez vos ar-
traits.

La douceur de l'espoir ne m'animera pas
A porter ma constance au-delà du trépas,
Ce n'est que le soutien d'une amour languis-
sante,

La forte passion rejette son secours ,
 Elle seule suffit à se rendre constante ,
 Et par sa propre force-elle entretient son cours.

Je ne brûlerai point de cette aveugle ardeur ,
 Qui pour servir les sens offense la pudeur :
 De mon extrême amour je bannirai le crime ,
 L'éclat de ma vertu brillera dans mes feux ,
 Et vous offrant mon cœur , cette juste victime
 N'aura rien qui vous porte à rejeter mes
 vœux.

L'Amant qui de sa foi garde la pureté ,
 Cédéra l'avantage à ma fidélité ,
 Pour toute autre que vous mon cœur sera tran-
 quille ,
 Et je suis si content d'être sous votre loi ,
 Que je ne trouve rien qui soit si difficile
 Que vous avoir servie , & vous manquer de
 foi.

Si je voulois entrer dans une autre prison ,
 Ce volage dessein blesseroit ma raison ;
 Elle veut que pour vous sans cesse je soupire ,
 Rien n'égale l'éclat de vos divins attraits ,
 Et si pour mieux choisir je sors de votre em-
 pire ,
 Ne croyez pas , Iris , que j'en sorte jamais.

Que Climene ou Philis, les Astres de la Cour,
 Tâchent à vous ravir mes soins & mon amour,
 A ma légèreté promettent leurs caresses,
 Et qu'en vous adorant j'éprouve vos rigueurs,
 Je sçaurois mépriser leurs flatueuses promesses,
 Et préférer toujours ma peine à leurs faveurs.

Bien loin de vous quitter, & de leur obéir,
 De les voir seulement je croirois vous tra-
 hir,
 Et soudain ce regard seroit suivi de larmes.
 Je ne veux regarder ni Déeses ni Dieux,
 Et l'Amant fortuné qui contemple vos char-
 mes,
 Ne peut voir d'autre objet sans profaner ses
 yeux.

Je veux faire mes loix de vos moindres désirs,
 Et dans tous mes desseins rechercher vos plai-
 sirs.
 Iris, rien ne m'est cher à l'égal de ma flâme ;
 Mais si pour vous complaire il falloit l'étouf-
 fer,
 Je l'irois attaquer jusqu'au fond de mon ame,
 Et ferois mes efforts afin d'en triompher.

Que si ma passion surmontoit mon pouvoir,
 Et que sa fermeté me fit perdre l'espoir
 De la sacrifier au désir de vous plaire,

Si j'avois tant d'attache à ma douce prison,
 Que toute ma raison ne m'en pût pas distraire,
 Ma mort vous serviroit bien mieux que ma
 raison.

Ne croyez pas, Iris, que pour être discret
 Je doive dans mon cœur retenir mon secret,
 Je puis le reveler, sans flétrir votre gloire,
 L'amour que j'ai pour vous ne craint point d'é-
 clater,
 Les mortels en devroient consacrer la mémoi-
 re,
 Et les autres Amans le devroient imiter.

S O N N E T.

L'Amour contre la mort prit une fois que-
 relle,
 Sur un lit où Climene étoit presque aux abois;
 Elle s'en apperçoit, & d'une foible voix
 Crie & défend l'Amour qui combattoit pour
 elle.

Cleandre arrive alors, & regardant sa Belle:
 Quel est, dit il, mon cœur, l'état où je te
 vois?
 Il se jette à travers, les écarte tous trois,

K ij

Mais

Mais la mort qui s'en pique , en devient plus
cruelle.

Elle dit à l'Amour : puisqu'ils sont ici deux ,
Ou qu'ils nous laissent faire , ou nous battons
contr'eux ;
Toi contre cet Amant , moi contre cette vai-
ne.

Ils en vinrent aux mains ; mais , ô funeste sort !
La mort d'un coup de faux se défait de Cli-
mene ,
Et l'Amour de cent traits blesse Cléandre à
mort.

A U T R E

Sur un Bouquet de Fleurs.

BElles fleurs , si ma main vous arrache une
vie ,
Que vous tenez ici de la faveur des Cieux ,
Quittez sans murmurer la beauté de ces lieux ,
Et ne vous plaignez pas si je vous l'ai ravie.

Vous mourrez sur le sein de la belle Silvie ,
Si vous devez mourir , pouvez - vous mourir
mieux ? L'Astre

L'Astre qui vous fait vivre est moins beau que
ses yeux ,

Et cette illustre mort est trop digne d'envie.

Et quoi ! charmantes fleurs, vous en tremblez de
peur ,

Vos feuilles ont perdu leur être & leur odeur :

Craignez-vous tant la mort ? Aimez vous tant
à vivre ?

Hélas ! que de tous ceux que la Belle a blef-
fés ,

Les moins passionnés brûleroient de vous sui-
vre ,

S'ils croyoient en mourant être si bien placés.





POUR UN OFFICIER
allant à l'Armée.

S O N N E T.

L Es beaux jours ramenés par le foin des
Zéphirs,
Les jardins embellis des richesses de Flore,
Et les champs émaillés des larmes de l'Aurore,
Sembloient livrer mes sens à d'éternels plaisirs.

L'amour même flattoit à l'envi mes désirs,
Je n'étois pas haï de celle que j'adore,
Et si je soupirois du feu qui me dévore,
Aussi tôt cent faveurs appaisoient mes soupirs.

Cependant tous ces biens sont détruits par la
gloire,
Mon amour sur mes sens garde mal sa victoire;
Phillis sur ma raison exerce un vain pouvoir.

Je cours à des dangers qui me charment comme
elle,
Seroit-ce que mon cœur deviendrait infidelle ?
Non, car j'aime Phillis ; mais j'aime mon devoir.

MADRIGAL,

MADRIGAL.

LE respect & l'amour pleins de glace & de
flâme

Se font la guerre dans mon ame,
Et ne se veulent point ceder:
Mais, ô Beauté charmante & rare,
Si je ne puis les accorder,
Permettez que je les sépare.

MADRIGAL.

ACcablé d'ennuis & de maux
Sous qui ma constance succombe,
Et n'espérant plus qu'au repos
Qui se rencontre dans la tombe,
Je rêve incessamment pourquoi mon triste sort;
Par un long & barbare effort,
Depuis le jour fatal que le Ciel m'a fait naître,
A répandu sur moi tant de malheurs divers.
Ah ! grand Dieu, ce pourroit bien être
A cause que je fais des Vers.

A U T R E.

U Ne certaine Magistrate
 Depuis le genouil jusqu'au flanc
 Couvrit sa cuisse délicate
 D'un beau calçon de satin blanc ;
 Mais satin d'une Thèse en profonde science,
 Dont un Docteur avoit honoré l'Eminence,
 Et que cette profane à son ventre appliqua :
 Si bien qu'on y put lire au moment de sa chute
 En l'endroit qui chez elle a fait tant de dispute,

QUÆSTIO PHYSICA.

Et si de ce grand Jule on y vit la figure,
 Il ne le prendra pas, s'il lui plaît, en injure :
 Aujourd'hui que la paix s'est faite par ses mains,
 Il pouvoit être là comme on mettoit Mercure
 A Rome sur les grands chemins.

*EPITAPHE.*

E P I T A P H E.

PASSANT, sur ce Tombeau daigne arrêter tes
pas,

Tu sçauras la triste aventure
D'une rare Beauté qui devant son trépas
Se faisoit admirer à toute la Nature :

Dès qu'elle parut à la Cour,

Elle sçut donner de l'amour,

Comme son cœur en sçut prendre de même :

Mais son cœur en prit tant, qu'à son amour
extrême,

Elle sacrifia jusques à son honneur :

L'honneur aussi voulut un sacrifice,

La belle Iris, pour fuir le deshonneur,

Immola le fruit de son vice :

Mais pour le faire avec plus de splendeur,

Ce n'étoit pas assez de l'avorton d'un crime,

Elle-même en fut la victime.



LE TEMPLE DE LA GLOIRE,

A Mr le Duc d'Anguien.

SUR le point que la nuit détend ses sombres
voiles ,
Et que son Char d'ébène environné d'étoi-
les ,
Roule dans le silence , & déjà tout penchant ,
Fait voir la pompe noire aux portes du cot-
chant ,
J'étois dedans un bois dont les feüillages som-
bres ,
Sembloient servir d'azile à ses mouvantes om-
bres ,
Et suivi seulement de cent autres Guerriers ,
Je tâchois de cuëillir quelques petits lauriers ,
Quand un subit éclat épandu sur la nuë
Me surprit tout ensemble & l'esprit & la vüë ;
Mille sons éclatans , mille brillans éclairs
Furent dans un moment élancez dans les airs.
Et je vis aussi-tôt cette clarté suivie
D'une Divinité dont mon ame ravie

Ne

Ne pouvoit se lasser d'admirer les beautez,
 Et par qui tous mes sens se virent enchantez.
 Ses yeux étoient perçans, sa bouche étoit char-
 mante,
 L'air frémissoit au bruit de sa voix éclatante ;
 Elle avoit d'un côté des palmes dans la main ,
 Elle tenoit de l'autre un puissant Cor d'airain ,
 Dont le son tout ensemble agréable & terri-
 ble ,
 Disoit je ne sçai quoi de pompeux & d'horri-
 ble ;
 Et ce grand Cor bruyant au défaut de sa voix,
 Réveilloit les échos endormis dans le bois.
 Son corps étoit porté sur des ailes dorées
 Et de mille couleurs peintes & bigarées :
 Elle voloit en rond, s'élançoit dans les Cieux ,
 Et perçant dans la nuë, échapoit à mes yeux ;
 Puis quittant tout d'un coup le séjour du ton-
 nerre ,
 D'un vol prompt & léger elle rasoit la terre,
 Et laissant après elle un lumineux éclair ,
 De mille cercles d'or elle enrichissoit l'air ;
 De ces vives clartez la nuë épouvantée,
 Dans ses gouffres profonds s'étoit précipi-
 tée ,
 Et moi-même incertain de cet événement ,
 Je me trouvai saisi d'un long étonnement.
 D'abord à son éclat je la pris pour l'Aurore ,

Qui cherchoit dans les bois le chasseur qu'elle
adore.

Mais je la connus mieux, quand arrêtant son
cours,

Elle vint m'aborder & me tint ce discours :

Mortel, écoute-moi, je suis la Renommée,

Cette robe d'azur, de fleurs-de-lys semée,

Que je porte, & qui flotte au gré du vent sur
moi,

T'enseigne que je sers le parti de ton Roi :

Du valeureux Anguien j'annonce la victoire,

Et vais par tout le monde en publier la gloire.

J'étois auprès de lui dans ces champs alar-
mez,

D'où Norlingue à vû choir tant d'hommes re-
nommez;

Je soulageois son bras dans l'horrible jour-
née,

Où le Danube a vû sa valeur renommée

Par tant de hauts exploits, & tant de hauts
trépas.

Je combattois pour lui, je devançois ses pas,

Semblable à ces éclairs qui précèdent l'ora-
ge.

Ma voix faisoit tomber le plus ferme coura-
ge,

Et ma bouche semant la terreur de son nom,

Y causoit plus d'effroi que celle du canon.

Ce fut moi qui portant cette frayeur secrète,

Fus

Fus cause que Mercy résolut sa retraite,
 Quand il sçut que d'un pas fier & majestueux
 Anguien passoit les bords du Nord impérieux.
 Depuis fuyant toujours il déroboit sa tête
 Aux formidables coups de l'horrible tempête,
 Qui menaçoit ses jours de la fureur des Cieux;
 Et tel que les Titans armez contre les Dieux,
 Il couvroit son grand corps de quelque âpre
 montagne,
 Et partout à ce Prince il cédoit la campagne:
 Mais le Ciel qui se rit de ses remparts si vains,
 Par sa prudence même aveugle ses desseins.
 Près de Norlingue enfin il prend son avan-
 tage,
 Et rangeant son armée à couvert d'un village,
 Choisit un double mont : mais dans un champ si
 beau,
 Au lieu de son azile il trouve son tombeau.
 Le Prince qui le suit d'une ardeur invincible,
 L'attaque dans le lieu qu'on croit inaccessi-
 ble,
 Le Provoque & le pousse à telle extrémité,
 Qu'enfin la crainte cède à la nécessité.
 De la peur qui le trouble, il passe à son con-
 traire,
 Et dans son desespoir il devient téméraire :
 Tel qu'un Sanglier suivi par le vaillant Chaf-
 seur,

S'arrête

S'arrête dans son fort, tourne en rage sa peur ,
Sa gueule contre un arbre écarte tout , s'é-
lance ,

Et déchire les chiens de sa double défense,
Cet orgueilleux Mercy repousse ses efforts ,
Et couvre en sa fureur la campagne de morts.
Un horrible combat de tous côtez s'allume ;
L'air devient enflâmé , la terre est teinte & fume
D'un sang bouillant qui tombe & coule par tor-
rens

Dans des monts entassés de corps morts & mou-
rans :

Sur des ailes de feu la mort impitoyable ,
Vole de toutes parts , & se rend effroyable ,
Par le spectacle affreux qu'étale sa fureur ,
Elle seme partout le carnage & l'horreur.
Des malheureux blessés les plaintes lamenta-
bles ,

Un tonnerre mêlé de cris épouvantables ,
Des chevaux échappez les fiers hannissemens ,
Et des mourans soldats les longs gémissé-
mens ,

Font de leurs bruits confus retentir les campa-
gnes ,

Et troublent les échos des prochaines monta-
gnes.

La victoire balance & son sort est douteux ,
Le Prince voit des siens le désordre honteux :

Mais

Mais c'est dans le péril que sa vigueur redou-
ble,

Du soldat éperdu sa voix calme le trouble,

Tout ce qui se rencontre , il l'écarte ou l'abat

Et sa seule vertu rétablit le combat.

Qui pourroit exprimer les soins , la vigilance ,

La véhémence ardeur , l'incroyable vaillance ,

Et les faits merveilleux dont il s'est signalé

Dans les sanglans dangers où son cœur l'a
mêlé ?

Moi qui partout ailleurs souvent trop exa-
gere ,

Je ne t'en peux tracer qu'une image légère ,

Je dis tout ce qu'ont fait tous les Heros pas-
sez ,

Je dis ce qu'on peut dire , & n'en puis dire
assez.

Combien de fois la mort aveugle & force-
née

A-t'elle menacé sa belle destinée !

Je l'ai vû de deux coups dans le combat blessé ,

Et j'ai vû de son sang sur la terre versé ,

Naître mille lauriers dont l'immortel om-
brage

Sembloit mettre sa tête à l'abri de l'orage.

Dieu , que dans cet état il donna de terreur !

Ce grand Prince enflâmé d'une noble fureur ,

Voyant

Voyant couler son sang , comme un foudre s'é-
lance ,

Force des Escadrons la ferme résistance ,

Rompt les fiers Bavarrois au combat obsti-
nez ,

Et rend tous les Guerriers de ses faits éton-
nez ,

Ces hommes vagabons qui font nez dans la
guerre ,

Exempts du tendre amour de leur natale terre ,

Ces intrépides cœurs redoutant ses efforts ,

Laiſſent Mercy leur Chef dans le nombre des
morts ,

Cleon demeure pris , & le reſte en déroute ,

Cherche pour ſe ſauver quelque ſecrete route .

Comme des Aquilons dans les airs élancez

Font voir par leur fureur les arbres renver-
ſez ,

Font des plus hauts rochers choir les maſſes cor-
nuës

Et chaffant devant eux une troupe de nuës ,

Rendent le rond du Ciel net , tranquille & ſe-
rain ,

Et font régner partout leur pouvoir ſouve-
rain ;

Ainſi le grand Anguien , & les Chefs qui l'aſ-
ſiſtent ,

Font

Font tomber sous le fer tous ceux qui leur résistent ;

Chassent des Bavaois les bataillons épars,
Et se rendent le champ libre de toutes parts.
La fureur & le bruit calment leur violence,
Les faux cris de victoire y troublent le silence,
Norlingue ouvre sa porte, & reçoit dans son
cœur

Ce Prince glorieux, triomphant & vainqueur.
Le Danube troublé du fruit de sa victoire,
En va porter l'effroi jusques dans la Mer Noire,

Et moi qui vais semant son nom par l'Univers,

J'ai déjà visité mille climats divers :
J'ai conté son triomphe aux Peuples de l'Aurore,

Je l'ai dit au Sarmate, & je l'ai dit au More,
J'en ait fait le récit dans le fameux séjour
Qui voit choir dans la mer le brillant char du
jour.

J'ai traversé les flots de la mer Atlantique :
J'ai vu de bout en bout la sauvage Amérique :
Et je n'ai point laissé de climats sous les
Cieux,

Que ma voix n'ait remplis de son nom glorieux.

Il ne me reste plus qu'à porter cette Histoire

Dans

Dans le séjour sacré du Temple de la Gloire ,
 Où cent Peintres sçavans , cent sublimes es-
 prits ,
 D'une noble fureur divinement épris,
 Travaillent nuit & jour à l'immortelle image
 De ce Prince , à qui même Alcide rend hom-
 mage :
 Toi qui dès ta naissance eus du Ciel quelque ar-
 deur,
 Quelques rayons du feu d'immortelle splen-
 deur ,
 Qui brillent dans l'esprit, & qui transportent
 l'ame,
 Et dont l'art d'Apollon sçait conduire la flâ-
 me,
 Si la gloire te plaît , suis mon vol , & t'en
 viens
 Travailler avec eux à l'image d'Anguien.
 Là finit le discours de l'illustre Courriere ,
 Et la voyant déjà reprendre sa carrière ,
 Je me sentis pressé de suivre sa beauté ,
 Et me vis aussi-tôt dans les airs transporté ;
 Je ne sçais si ce fut mon corps ou ma pensée :
 Mais depuis le moment qu'elle fut élancée ,
 Et qu'elle m'emporta dans le vaste des airs ,
 Nous vîmes cent Cités , & cent vastes dé-
 ferts ,
 Nous passâmes des mers bruyantes & sauva-
 ges ,

Cent fleuves renommés, cent étranges rivages,
 Des monts, des hauts rochers, des rapides torrens,
 Cent pays divisés de climats différens,
 Et nous vîmes enfin l'agréable contrée,
 Où dans un lieu sacré la Gloire est adorée.
 Sur le faix élevé d'un mont audacieux,
 Qui porte son sommet jusques dedans les
 Cieux,
 Et se fait voir bien haut au-dessus du tonnerre,
 Des quatre endroits divers qui partagent la
 terre,
 Dans le milieu d'un bois de lauriers toujours-
 vers,
 Qui n'ont jamais senti la rigueur des hyvers,
 Dans le plus beau séjour de toute la Nature
 Est un Temple fameux d'admirable structure;
 Ses hauts murs transparans sont d'un brillant
 cristal,
 Où l'or semble imiter le lustre Oriental,
 Dont l'Aurore en naissant peint les célestes
 plaines,
 Où l'éclat qu'elle donne au cristal des fontai-
 nes,
 Tout ce que la nature a de plus précieux,
 Ce que l'Art a trouvé de plus industrieux,
 Et ce qu'elle-même a de plus rares merveilles,
 Est compris dans l'enclos de routes sans pa-
 reilles,

Qui

Qui de ce lieu sacré font le riche ornement,
Et semblent égaler celles du Firmament.
La beauté que la pompe & l'éclat environ-
nent,
L'auguste qualité que les autres couronnent,
Cette Reine des cœurs qui triomphe du sort,
Ce seul bien des mortels qui reste après la
mort,
Des plus vaillans Héros la passion première,
Et la possession qu'on garde la dernière,
La gloire des rayons d'immortelle splendeur
Emplit de ce lieu saint l'ample & vaste gran-
deur.
Là des plus nobles cœurs reçoit les vœux subli-
mes,
Couronne de ses mains les sanglantes victi-
mes,
Que la valeur immole aux pieds de ses Au-
tels,
Et se fait adorer même des immortels.
Par cent portes de Cédre on entre dans ce Tem-
ple,
Le mérite les ouvre, & dans une cour ample
L'honneur vient au-devant caresser ou flatter
Ceux que la Renommée y daigne présenter :
Des plus fameux mortels mille Troupes errantes
Y vont cherchant par ce mont des routes diffé-
rentes :

Il a mille sentiers ; celui de la vertu
 Sans doute est le plus droit ; mais c'est le moins
 battu :
 Il est âpre & pénible , & de noirs précipices
 Montrent des deux côtés la demeure des vi-
 ces ,
 Qui rampant dans le fond ainsi que des ser-
 pens ,
 Et quelquefois masqués sur le sommet grim-
 pans ,
 Arrivent inconnus à la porte sacrée ,
 Par force ou par adresse en pénètrent l'entrée ,
 Se glissent dans le Temple en profanant l'Au-
 tel ,
 En ternissant sa gloire & son lustre immortel .
 Mais le Temps , ce vieux Juge , équitable & se-
 vere ,
 Souffre pour quelques jours qu'un Peuple les re-
 vere ;
 Puis enfin les découvre & les chasse en fureur ,
 Dans les antres obscurs où préside l'horreur ,
 Où la vérité triste éclaire l'infamie ,
 Et se montre en ces lieux sa plus fiere enne-
 mie .
 Là dans le plus profond de ces valons affreux ,
 Paroît l'enfoncement d'un antre ténébreux ,
 Dont la vaste grandeur s'étend sur la mon-
 tagne ,

Et

Et forme sous ce mont une obscure campa-
gne ,

Où l'on entend siffler mille horribles serpens

Sur la tête d'un monstre entassés & rampans.

Là ce monstre cruel qu'on appelle l'Envie,

Passé dans des cachots sa misérable vie ,

Et voit par quelque trou de ses yeux de tra-
vers

La splendeur que la Gloire épand par l'Uni-
vers.

Là ce spectre vivant sous une forme humaine ,

Noircit tous les rochers de sa puante haleine ,

Vomit tant de venin , qu'on n'en peut appro-
cher ,

Et se rongeanr le cœur , ronge aussi le rocher ,

Et croit en le rongeanr de sa dent sale & noire ,

Saper les fondemens du Temple de la Gloire.

C'est sur ce mont sacré si superbe en Autels ,

Où par des hauts sentiers inconnus aux mor-
tels ,

Je fus enfin conduit par ma guide fidelle ,

Est c'est dedans ce Temple où je fus avec elle.

Que de pompe & d'éclat ! Que de vives clar-
tés !

Que de brillans trésors ! Que de rares beau-
tés !

Que de chants de triomphes , & de hautes mer-
veilles ,

Ravirent

Ravirent en ces lieux mes yeux & mes oreilles !
 Tous ceux qui dans quelque art ont eu l'heur
 d'exceller ,
 Tous ceux dont les vertus ont fait leur nom
 voler
 Par des faits inouis , jusqu'au faite sublime
 Où peut aller la vraie & raisonnable estime,
 Sont peints en ce lieu saint , dont les murs sont
 ornés
 D'un amas infini de portraits couronnés.
 Ce beau sexe orgueilleux pour qui l'autre sou-
 pire,
 Qui régne sur nos cœurs avecque tant d'em-
 pire ,
 Ces superbes Beautés , qui de tout l'Univers
 Se sont fait adorer en des siècles divers ;
 Celles à qui l'honneur & les vertus divines
 Acquirent justement le titre d'héroïnes ,
 Ont dessus des Autels leurs portraits élevés,
 Et sur des lames d'or leurs beaux noms sont
 gravés.
 Au plus éminent lieu de ce Temple admirable,
 J'ai vu dessus un Thrône une image adora-
 ble
 D'une Princesse en deuil , de qui la Majesté ,
 Les vertus sans exemple , & l'extrême bonté ,
 Dans des champs que ses soins conservent tou-
 jours calmes ,

Faisoit

Faisoit croître les lys à l'ombrage des palmes,
 Du généreux Anguien & la Mere & la Sœur
 Près de lui faisoient voir leur grace & leur dou-
 ceur :

Leurs augustes attraits captivoient les plus bra-
 ves,

Et les Rois enchaînés de leurs charmes esclaves,
 ves,

Témoignoient en tremblant devant leur doux
 aspect,

Tout ce que peut l'amour dans un profond res-
 pect.

Là mille autres Beautés des mortels adorées,

Ont d'immortelles fleurs leurs images pa-
 rées,

Et dessus leurs Autels mille Amans dans les
 fers

Y sont par l'Amour même en sacrifice of-
 ferts.

Parmi tant de Beautés je reconnus Silvie,

Je vis dans son tableau l'histoire de ma vie;

Son triomphe, mes fers, sa gloire, mes lan-
 gueurs,

Ses charmes, mes transports, ma peine & ses
 rigueurs :

Enfin du grand Anguien je vis l'auguste ima-
 ge,

Qui parmi les Héros avoit même avantage
 Qu'à

Qu'à Rhodes autrefois eut celle du Soleil,
Dont l'immense grandeur n'a rien eu de pa-
reil :

Son port, sa majesté, sa douceur & sa grace,
Du beau fils de Cithère & du Dieu de la
Thrace,

Confondoient en son corps le charme & la
fierté,

Son air tenoit en tout de la Divinité.

Tel & moins brave encor parut le jeune
Achille,

Quand on le vit quitter les délices d'une Isle
Où sa beauté cachoit son sexe & sa valeur,
Et marcher tout armé pour le fatal malheur
Des enfans de Priam & des tours de Pec-
game,

Que la fureur des Grecs désola par la flâme :
Le feu de son esprit paroissoit dans ses yeux,
Comme l'astre du jour brille au-travers des
Cieux :

La magnanimité, les vertus les plus saintes,
Et sa haute valeur, sur son front étoient peintes ;
Et dans un air pompeux de gloire & de gran-
deur,

Débattoient tous les traits de sa guerrière ar-
deur.

Il tenoit dans ses mains les flâmes du ton-
nerre :

L'on voyoit sous ses pieds tout le plan de la
terre ,

Les fleuves , les citez , les plaines & les bois ,
Qui servent de théâtre à ses fameux exploits.

Là , proche de Rocroy , cette orgueilleuse
Armée ,

Sous qui la France en deuil devoit être oppri-
mée

Etoit peinte en désordre , & l'Ibère abbatu
Admiroit en montrant sa naissante vertu :
Bellonne y faisoit voir les efforts de sa rage ,
Des Bataillons entiers l'effroyable carnage ,
La pâleur des blesez , leurs mortelles douleurs ,
La honte des captifs , & leurs tristes mal-
heurs ;

La fiere ambition sous un sanglant trophée ,
Et sous un tas de morts paroissoit étouffé ;
Et d'immortels rayons le Prince couronné
Etoit peint sur un Char de gloire environné.
Thionville plus loin vaillamment défenduë ,
Etoit à sa valeur & soumise & renduë ;
Ses mines , ses assauts , & ses lignes & ses Forts
Y faisoient voir le soin de ses nobles efforts ,
Et sa prise dont l'heur tous nos malheurs sur-
monte ,

Y sembloit par sa gloire effacer notre honte.
Le combat de Fribourg disputé tant de jours ,
Sur des monts dont la cime épouvante les
Ours ,

Et

Et qui semblent armez de roches effroyables,
 Montroit de son grand cœur des marques incroyables :

Il étoit peint à pied, forçant le Bavarrois
 Dans l'effroi des déserts & dans l'horreur des bois,

Et d'un front éclatant des rayons de la gloire,
 Chassant l'Aigle & la nuit hors de la forêt noire.

Ensuite Philisbourg paroïssoit assiégé,
 Et dessous son pouvoir par les armes rangé.
 Cet orgueilleux rampart qui couvroit l'Allemagne,

Et devant qui tout autre eût passé la campagne,

Par l'effort du canon, dans peu de jours ouvert,

Montroit à nos Guerriers l'Empire à découvert.

Cent fameuses Citez qui suivoient son exemple,

Ouvroient à son Triomphe & leur porte & leur Temple ;

Et le Rhin couronné de joncs & de roseaux,
 Sembloit lui rendre hommage à moitié hors des eaux :

Dans les éloignemens l'on voyoit des figures,
 Qui du sombre avenir marquoient les aventures,

Des Turbans abbatus, des Trônes renversez
 Etoient par le crayon confusément tracez.
 A mesure qu'Anguien produit cette merveille,
 Mille rares esprits lui consacrent leur veille,
 Et que ses traits qu'on voit seulement ébau-
 chez,
 Sont dans ce grand tableau par leurs mains re-
 touchez.

Ce fut à ces puissans & merveilleux génies
 Qui reçoivent du Ciel des graces infinies,
 A qui la Renommée adressa son discours,
 Raconta le combat où dans nos derniers jours,
 Anguien par des exploits en tout inimitables,
 Pour appaiser des Gots les ombres lamentables,
 A fait près de Norlingue un sacrifice affreux
 De leur fiers ennemis immolez auprès d'eux.
 Ces Ministres sacrez du Temple de la Gloire,
 Chanterent aussi-tôt cent Hymnes de victoire,
 Et cherchant de leur Art ce qu'il a de plus
 beau,

Peignirent ce combat dans ce divin Tableau.
 La Gloire me pressa d'aider à cet ouvrage ;
 Mais un si beau sujet étonna mon courage,
 Et me sentant trop foible en un si grand dessein,
 De crainte, le pinceau me tomba de la main.
 Alors dans le transport de mon ame étonnée,
 Je m'écriai, Déesse, aux hommes destinée,
 Je n'ose désirer ni l'emploi ni le prix

Que

Que reçoivent ici ces sublimes Esprits :

Mais pour mieux faire voir la violente
flâme,

Dont les vertus d'Anguien ont embrasé mon
ame,

Je demande qu'un jour combattant en mon
rang

Je puisse près de lui répandre tout mon sang,
Et tombant à ses pieds dans un jour de vic-
toire,

Y servir en mourant de victime à sa gloire.

La Gloire sur le haut d'un Trône étincellant,

Tournant sur moi l'éclat de son regard brillant,

Et deux fois doucement sur moi baissant la tête,

Montra qu'elle approuvoit mon ardente requête :

Mais ne pouvant souffrir les lumineux éclairs,

Que l'éclat de ses yeux élançoit dans les airs,

Mon esprit aveuglé perdit la connoissance,

Et je ne sçai comment, ni par quelle puissance,

Quand je me reconnus, & que j'ouvris les
yeux,

Je me vis dans les bois, & dans les mêmes
lieux,

Où je fais retentir la Scarpe & ses rivages

Du lent & foible bruit de mes petits ouvrages,

Comme un torrent d'Eté qui dure peu de jours,

Et dont le bruit se perd aussi tôt que le cours.

Magnanime Gondy, dont l'ame généreuse

Parmi les changemens d'une Cour orageuse,
Plus ferme qu'un écueil des tempêtes battu,
As toujours conservé son entière vertu :
Toi de qui l'amitié constante & non commune,
Console les ennuis de mon âpre fortune,
Reçoit ce que mon zèle a tracé dans ces Vers,
Pour le plus grand Héros qui soit dans l'Uni-
vers.

Je sçai de quel respect ta passion l'honore,
Vois le donc en ce Temple où ma Muse l'adore ;
Approuve son image, & flattant son dessein,
Rends quelque honneur au Dieu qui m'échauffe
le sein.





L E T T R E
A M A D E M O I S E L L E
D E L A M O T T E.

JE ne doute point, Mademoiselle, qu'on ne sçache à présent par tous les coins de la terre, que j'ai l'honneur d'être votre Résident & votre Agent à Paris, puisque de tous côtez l'on m'adresse des lettres pour vous : En voici deux de fraîche datte que je vous envoie ; mais, Mademoiselle, souvenez-vous que si ces deux qualitez me sont honorables, celle de votre Amant me seroit bien plus douce : je n'attends pas moins que cela pour récompense de mes bons services. Peut être, me direz-vous, que j'attendrai long-tems ? Mais je vous avertis, Mademoiselle, que pour votre gloire aussi-bien que pour la mienne, vous devez précipiter cette récompense, si vous songez qu'autant de jours que vous la retardez, autant en diminuez-vous le prix ; & pour peu que vous demeuriez sur cette réflexion, vous m'avouerez, Mademoiselle, que lorsque vous & moi aurons les cheveux gris, le

L iij présent

présent de vos bonnes graces sera au nombre de ces choses inutiles , & dont même la possession est plus incommode que plaisante :

Alors il ne sera plus tems
D'écouter des douceurs , de parler de tendresses ,
De jeux , de plaisirs , de caresses ,
Et de goûter d'Amour les plus doux passe-
tems :

Alors les chagrins , la tristesse ,
Tous vos désirs , refroidiront ,
Et vos soupirs se donneront
Aux disgraces de la vieillesse.

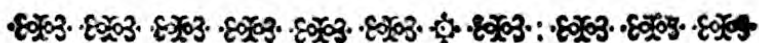
Prévenez ce malheur pendant que la jeunesse
Vous offre en foule les plaisirs ,
Et que l'ardeur de mes désirs
Et vous sollicite & vous presse.

Pensez-vous que du Ciel la libéralité
Vous ait donné tant de beauté
Pour en faire un si pauvre usage ?
Croyez-moi , c'est en faire un assez bon ménage ,

Et c'est être assez sage
D'en borner à moi seul la prodigalité.
Récompensez donc ma constance ,
Et vous soumettez à l'Amour ,
Ou bien craignez un jour.
Les traits de sa vengeance.

Faites

Faites votre profit de tout cela, Mademoiselle ; songez-y bien , & croyez que cet avis ne vous peut être donné que par une personne autant à vous que je suis.



L E T T R E

A M A D A M E

D E M

Sur son Mariage.

SI je vous écris, Madame, ce n'est pas pour vous dire que j'ai bien de la joye de votre heureux Mariage ; car je crois que vous en êtes très-persuadée : ni pour vous féliciter sur le mérite de Monsieur votre Epoux ; car, ne lui en déplaise, le vôtre le vaut bien, & je n'ai pas douté qu'il n'en eût tout autant qu'on me l'a dit, du moment que j'ai sçu que vous aviez suivi assez agréablement pour lui le choix de Mr votre Pere. Si je vous écris donc, Madame, ce n'est que pour me réjouir avec vous, & pour vous dire, que je vous souhaite une vie aussi heureuse que

L v celle

celle que je mène avec mon aimable....

Je ne vous dis pas présentement ; car hélas ! vous sçavez bien qu'il s'en faut plus de cinquante lieuës , dont il m'ennuye furieusement : mais je ne veux pas m'arrêter sur ce chapitre ; car comme il me touche tout au moins autant que le vôtre , Madame , j'aurois peur d'y demeurer trop long-tems ; de plus , vous n'en avez guères affaire , & je m'imagine que l'Hymen vous occupe présentement à quelque chose de plus agréable.

Il faut ici de-peur de quelque offense,
Observer le silence,
Et laisser seulement l'imagination
Aller partout comme une vagabonde,
Jusqu'aux endroits où tout plaisir abonde,
Sans craindre la correction.

Voyez , Madame , n'ai-je pas bien de la retenuë , & n'épargnai-je pas bien votre pudeur ? Mais il ne faut pas s'étonner si je suis si sage , car cinq années de Mariage mettent un homme à la raison , particulièrement quand il est marié quasi à la raison même. Vous feriez la même chose à l'égard de Monsieur votre Mari s'il en avoit besoin ; mais heureusement pour lui & pour vous , il est fait d'une sorte

te

te à ne regarder votre raison que comme toutes les autres parties aimables que vous avez , & que le Ciel ne vous a données que pour la joye & pour la félicité. Je vous la souhaite à tous deux longue & parfaite ; mais je vous conjure , Madame , qu'elle ne vous fasse point oublier celui de tous vos amis qui est assurément le plus sincere.



S T A N C E S.

Faites dans une Retraite.

REINE, dont la prudence en merveilles fé-
conde ,
Sous de si justes loix veille au repos du monde ,
Adorable rayon de la divinité ,
 Qui seul dans l'Univers nous ranges
 Presque à l'égal des Anges ,
Quand serai-je éclairé de ta vive clarté ?

Vivrai-je donc toujours dans le honteux ser-
vage ,
Où l'erreur ma jetté dans la fleur de mon
âge ,
Accablé de tous maux & privé de tous biens ?

Faut-il que mon cœur persevere
 A chérir sa misere,
 Qu'il suive ses avis, & méprise les tiens ?

Raison, n'est-ce pas toi qui seule nous fais
 vivre

Dans l'agréable train que la Vertu doit suivre,
 Qui délivres nos sens de tout aveuglement;
 Et qui de la bonté divine

Nous montre l'origine
 Que nous tenons du Dieu qui fit le Firma-
 ment ?

Lassé des faux appas dont le vice m'enflâme,
 A tes sages conseils je résigne mon ame,
 Je connois desormais tes nobles sentimens,
 Un profond repentir me presse
 De forcer ma paresse
 A terminer le cours de mes déreglemens.

Loin de moi, vains desirs de gloire immode-
 rée,
 Plaisirs pernicious & de peu de durée,
 Ma passion vous dit un éternel adieu,
 Mon esprit renonce à vos charmes,
 Et ne songe qu'aux larmes
 Qui peuvent appaiser le courroux de mon
 Dieu.

En préférant toujours à l'amour de moi-même

L'amour que je devois à sa bonté suprême,

N'ai-je pas excité sa haine contre moi ?

Quelle grace dois-je prétendre,

Si je ne vais me rendre

A l'éternel devoir où m'appelle sa loi ?

L'insolente Beauté si charmante & si vaine,

Qui formoit de mon sort tout le trouble & la
peine,

Me faisoit après elle ardemment soupirer ;

Si jamais mon idolâtrie

Ne l'avoit vû flétrie

Elle n'auroit jamais cessé de l'adorer.

Par l'éclatant débris de ses superbes charmes,

J'e reconnus enfin que nul n'avoit des armes

Propres à résister aux injures du sort,

Que l'Eternel étoit le Maître

De tout ce qu'il fait naître,

Et que rien ne se peut garantir de la mort.

Je vis flétrir en moi ces hautes espérances

Que l'amour nourrissoit de fausses apparences,

Sa pompe & sa grandeur parurent à mes
yeux,

En tous les endroits de la terre,

Plus frêles que du verre,

Et rien de permanent que la splendeur des
Cieux.

Après m'être donné trop lâchement en proie
A tout ce qu'en tous lieux peut souhaiter la joye,
Et m'être fait moi même esclave de mes sens ;
 Qu'ai-je tiré de mes délices ,
 Que d'éternels supplices ,
De déplorables nuits , & des jours languis-
sans ?

La course de mes ans au deüil abandonnée
Sous des maux si pressans traîne ma destinée ,
Que je cesse de vivre avant que de mourir ,
 Je ne vois plus rien dans la vie
 Digne de mon envie ,
Hors la faveur du Ciel qui me peut secourir.

Seigneur, dans les tourmens où ma vie est plon-
gée ,
Je ne demande pas qu'elle en soit soulagée ,
Je consens de me voir pour jamais oppressé ,
 Fais seulement par ta justice
 Que mon plus grand supplice
Soit en l'horreur que j'ai de t'avoir offensé.



L A

M O N T R E.

C E fut dans une des plus grandes Villes du monde, & durant la tranquillité de la paix, que Damon devint Amoureux de l'aimable Iris. Ils étoient tous deux nobles, riches & jeunes; de sorte que l'égalité de leur naissance, de leur fortune & de leur âge faisoit que leurs parens ne s'opposoient point à leurs amours, & que ces Amans pouvoient espérer d'être bien-tôt heureux; cependant Iris fut obligée de faire un voyage à la campagne, où elle demeura quelques mois: Damon, qui étoit le plus amoureux de tous les hommes, souffroit impatiemment l'absence de sa Maîtresse; & ne pouvant la visiter aussi souvent qu'il l'eût désiré, il lui écrivoit à toutes les occasions. Après lui avoir écrit cent jolies choses, il se souvint de lui demander par un Billet une discrétion qu'il lui avoit gagnée avant son départ. Iris différoit toujours, & Damon ne se laissoit point de demander; mais comme je ne prétens pas

pas ici raconter leurs aventures , ni rapporter tous leurs Billets , on n'y trouvera que la Montre que cette charmante fille lui envoya.



I R I S

A D A M O N .

IL faut avoïer , Damon , que vous êtes l'homme du monde le plus pressant ; vous m'avez demandé cent fois dans vos Billets la discrétion que vous me gagnâtes , & vous ne voulez pas attendre mon retour pour être payé. Il ne fait pas bon devoir à un Créancier de cette sorte ; vous voulez exiger vos dettes un peu trop promptement. Je m'imagine que vous craignez que je ne devienne insolvable , & c'est peut-être la raison pour laquelle vous m'avez tant pressée. Je veux enfin sortir d'affaire , je suis fille de parole ; & pour vous payer , je vous envoie une Montre de ma façon. Il pourroit être que vous n'en avez point vû comme celle-ci ; ce n'est pas une de ces Montres où il y a toujours quelque chose à raccommo-
 der : elle est bonne , elle est juste , & elle le sera
 tant

tant que vous m'aimerez & tant que je serai absente : dès que vous cesserez de m'aimer la corde se rompra, elle n'ira plus; & dès que je serai de retour, l'usage en sera presque inutile. Mais, Damon, apprenez que bien que je ne l'aye montée que pour le printems, elle pourra vous servir durant toute l'année, n'étant nécessaire pour cela que de changer les heures des emplois qu'elle marqué, selon la grandeur ou la petitesse des jours & des nuits; car ma Montre servira moins à vous montrer les heures, qu'à vous enseigner comment vous devez les employer. Vous y verrez tout ce que vous devez faire pendant mon absence, & je ne l'ai faite enfin que pour servir de règle à toutes vos actions. La considération de l'Ouvrier vous doit faire estimer l'ouvrage; & bien que ce ne soit pas un chef-d'œuvre, vous me devez sçavoir quelque gré d'avoir travaillé pour vous. Il est vrai que je ne sçauois me vanter d'avoir été seule à l'achever. Peut-être, Damon, vous dites déjà en vous-même :

Qu'Amour m'en fournit le dessein,
Que du fond de mon cœur il a conduit ma
main.

Je vous laisse la liberté de dire ce qu'il
vous

vous plaira , & pour vous donner un témoignage de mon amitié,

Je veux vous dire à mon tour,
Sans croire me faire un outrage ,
Qu'il est certain que l'Amour
A quelque part à mon ouvrage.

Ce n'est pas un méchant maître que l'Amour : il instruit fort agréablement , & il réussit toujours en toutes choses.

Il ne manque jamais en rien,
Quand il fait un métier , il le fait toujours bien.

Mais je dois vous expliquer ma Montre. Elle marque les vingt-quatre heures qui composent le jour & la nuit. Au-dessus de chaque heure vous trouverez écrit ce que vous devez faire durant cette heure-là. Toutes les demi-heures sont marquées par des soupirs ; parceque le propre d'un Amant est de soupirer jour & nuit , outre que les soupirs sont des enfans qui naissent à toute heure. Toutefois afin que ma Montre soit juste , il faut que l'Amour la conduise , & que le mouvement soit enfermé dans votre cœur.

Et

Et si votre cœur le seconde ,
Ma Montre ira le mieux du monde.

E X P L I C A T I O N
des Heures.

Toutes les heures sont longues pour un Amant éloigné de sa Maîtresse , Je veux pourtant que ma Montre vous en fasse passer quelques-unes sans inquiétude , & que la force de votre imagination charme quelquefois les chagrins que mon absence vous fait ressentir.

Peut-être je me trompe ici ,
Mais je souhaiterois que cela fût ainsi.

Pour commencer à vous instruire , jetez les yeux sur les huit heures du matin , qui est l'heure que vous commencez à vous éveiller , vous y trouverez écrit :
Agréable rêverie.

V I I I .

Agréable Réverie.

NE vous levez pas si-tôt , on peut rêver assez agréablement après qu'on est éveillé. C'est à cette heure-là que vous devez vous demander raison à vous même des songes que vous avez fait durant la nuit. Si vous avez songé quelque chose à mon avantage , confirmez - vous dans cette pensée ; si c'est quelque chose qui me fasse tort , défavouez votre songe. C'est encore durant cette heure-là que je consens que vous rappelliez en votre mémoire ce que j'ai fait pour vous de plus obligeant.

Afin de vous entretenir
De votre passion ainsi que de la mienne,
Faites dans votre esprit que le passé revienne ;
Et rendez présent l'avenir.

Je vous permets de vous flatter vous-même , & de vous souvenir de toutes les marques d'amitié que je vous ai données ; mais s'il se peut , ne soyez qu'à demi-éveillé , afin que mes complaisances ne passent que pour des demi-songes.

Les

Les faveurs d'une Maîtresse
Touchent un cœur tendrement :
Toutefois de peur qu'un Amant
Ne l'accuse un jour de foiblesse,
Elle en doit donner rarement.

Quoique toute les complaisances qu'une honnête fille a eues pour un honnête homme ayent été fort innocentes , elle sent pourtant dans son cœur toutes les fois qu'elle y fait réflexion , un petit dépit qui l'irrite contre elle-même , & qui lui reproche un peu de foiblesse ; ce sont de ces choses qu'on n'est pas fâché d'avoir faites , & dont on ne voudroit plus se souvenir. Cela me persuade que notre sexe ne sçauroit avoir trop de retenue.

Les faveurs des filles bien nées
Ne sont pas fort à condamner ;
Il ne faut pourtant pas se hâter d'en donner ;
Car on n'a plus de choix dès qu'on les a données.

I X.

Dessein de ne plaire à personne.

ON pourroit vous accuser de paresse, si vous demeuriez davantage au lit ; il est tems de vous en tirer, aussi-bien ma Montre marque-t-elle neuf heures. Souvenez-vous que je suis absente, & ne prenez pas beaucoup de soin à vous parer.

En vous parant que prétendez-vous faire ?

Ce soin est un grand embarras :

Tant que je suis absente il n'est pas nécessaire ;

Ne vous parez donc pas pour plaire,

Parez-vous seulement pour ne déplaire pas.

Dites en vous-même : Ah ! plût au Ciel qu'il me fût possible de voir Iris ; mais hélas ! il est impossible : toutes les choses que je puis voir aujourd'hui me sont des objets indifférens, c'est Iris que je voudrois voir.

Quand je ne la vois pas ma peine est infinie,

Je néglige tout entretien,

Si

Si je ne la vois pas en une Compagnie ,
Je compte le reste pour rien.

C'est de semblables pensées que votre
esprit doit être occupé , & vous êtes trop
sçavant en amour pour ignorer

Que par un effet du destin
Qui rend l'absence un mal extrême,
Dès qu'un Amant ne voit pas ce qu'il aime ,
Il voit tout avecque chagrin.

X.

Lecture des Billets.

MA Montre vous apprend que vous
devez entrer dans votre cabinet , &
que vous avez passé une heure à vous
ajuster. Pour un Amant qui est assuré de
ne paroître pas devant sa Maîtresse , vous
y avez employé un peu trop de tems ;
mais je veux croire que vous ne songiez
à rien moins qu'à ce que vous faisiez.
N'en perdez donc pas davantage , & ou-
vrez votre Cassette pour lire une partie
des Billets que vous avez reçus de moi.
Quel

Quel plaisir n'a-t-on pas en lisant ceux
d'une Maîtresse !

L'on a des plaisirs incroyables ,
L'on ne peut trop les souhaiter ,
L'on en goûte peu de semblables ;
Mais qui n'est point Amant ne sçauroit les goûter.

La lecture de mes Billets peut vous occuper une heure ; j'ai eu la bonté de vous en écrire assez pour cela : je me la reproche quelquefois cette bonté ; mais malgré tous mes scrupules je me vois toujours disposée à vous donner des marques de tendresse. Si la vôtre est aussi forte que vous dites , vous devez baiser mille fois mes Billets , vous devez les lire avec attention , en peser même tous les mots. Sçachez qu'il est plus aisé d'entendre cent paroles flatteuses d'une Maîtresse , que d'en obtenir un Billet. Une Dame dit bien des choses à un Amant qu'elle auroit bien de la peine à lui écrire , & quand elle a cette complaisance , il faut être fortement persuadé que son affection est au-dessus des médiocres.

Le moindre vent peut emporter
Mille paroles dans une heure ,

Rien

Rien ne sçauroit les arrêter ,
Mais tout ce qu'on écrit demeure.

Je ne doute pas que vous ne soyiez satisfait d'une lecture qui vous doit être si agréable. Que de plaisirs que vous goûterez ! A peine le souvenir de mon absence pourra-t-il les diminuer.

Les Billets d'un objet aimé
Font oublier aux Amans leurs misères :
Et le mal de l'absence est bien souvent charmé

Par ces aimables caractères.

XI.

Heure à écrire.

Quand ma Montre ne vous avertiroit pas de m'écrire , je crois que votre cœur vous le diroit. Je serois bien aise que vous y employiez une heure , & que vous ne perdiez jamais l'occasion de m'envoyer de vos Billets.

Tous les Billets d'un Amant
Ont je ne sçai quoi de charmant ,

Tome II.

M

Quand

Quand l'Amant plaît à la Maîtresse :
 Ces doux plaisirs me sont assez connus ;
 Et vous ne doutez pas connoissant ma tendresse ,
 Que vos Billets ne soient les bien-venus.

Celui qui a trouvé le moyen de se communiquer les pensées hors de la portée de la voix , étoit quelque chose au-dessus de l'humain.

Pour moi , quoiqu'on en veuille dire ,
 Je crois que l'amour seul a trouvé l'art d'écrire.

C'est un art trop ingénieux pour avoir été trouvé par les hommes , & trop utile aux Amans pour n'avoir pas été inventé par l'Amour. Mais je ne prétens pas exiger de vous de ces Billets galants qui ne sont remplis que de belles pensées : je veux seulement que les vôtres soient tendres , amoureux & passionnés , & j'aime bien mieux y voir beaucoup d'amour que beaucoup d'esprit. Toutefois ne pensez pas m'écrire de ces Billets qu'on a lûs dans un moment : en amour les longs Billets font les longs plaisirs.

Et l'on peut assurer, cher Damon, qu'en tous lieux
 Tout ce qui plaît au cœur est agréable aux yeux.
 Au

Au reste , un Billet est un merveilleux Agent auprès d'une Maîtresse ; il la persuade presque toujours , & il retouche dans son cœur des impressions que l'absence pourroit bien effacer. Graces à l'Amour , il vous est permis de m'écrire : peut-être que je ne serai pas toujours d'humeur à le vouloir , & il pourroit arriver que vous seriez privé en même-tems & de ma présence & des moyens de m'envoyer de vos Billets. Je veux croire que ce seroit un grand malheur pour vous ; car j'ai toujours oui-dire ,

Pour faire souffrir le martyre
 A l'Amant le plus heureux,
 Il ne faut qu'un jour ou deux
 Lui défendre de voir , de parler & d'écrire.

Servez-vous du tems , vous ne sçauriez me donner trop de marques de votre passion. Ecrivez donc durant toute cette heure , & n'apprehendez point que je vous reproche de ne sortir pas assez-tôt de votre cabinet.

Quand vous y passerez du matin jusqu'au soir ,
 Vous n'en recevrez point de honte ,
 Le tems que vous mettez à ce petit devoir ,
 Est un tems dont je vous tiens compte.

M ij

Vous

Vous devez pourtant en sortir ; puisqu'il est déjà midi , & que ma Montre vous avertit d'aller au Temple.

XII.

Devoir indispensable.

IL est certains devoirs qu'on ne doit jamais oublier : celui d'adorer les Dieux est de cette nature. Nous devons le faire du fonds du cœur , & c'est en ce tems-là seulement que je vous dispense de penser à moi. Mais je ne voudrois pas que vous allassiez à ces Temples où les Galans de profession ne vont que pour voir ou pour être vûs , & où la plupart des Dames se trouvent plutôt pour faire parade de leur beauté que pour honorer les Dieux.

Les Dieux pénètrent dans nos ames ,
 Ils savent quels motifs nous mène dans ces lieux :
 Ce n'est pas là qu'on doit chercher les Dames ,

On n'y doit chercher que les Dieux.

Si

Si vous me croyez, vous n'irez qu'aux
moins fréquentés, & vous n'y paroîtrez
que comme un homme qui a de la véné-
ration pour toutes les choses sacrées.

Les Dieux veulent que les mortels
Portent leurs cœurs aux pieds de leurs Au-
tels,
Sans qu'à ce saint devoir aucun autre s'op-
pose :

Vous pouvez bien sans enfreindre leur loi,
Me préférer à tout autre chose,
Mais préférez les Dieux à moi.

I.

Entretiens forcés.

JE vois bien qu'il est difficile qu'en for-
tant du Temple vous ne soyiez environ-
né de ces gens qui s'affligent ou se réjouis-
sent de cent choses où ils n'ont nul intérêt.

De ces Politiques crédules
Qui font amas de nouveautés,
Pour débiter de tous côtés
Mille nouvelles ridicules.

Ou bien de ces conteurs d'avantures ,
 qui s'informent toujours de toutes les in-
 trigues , & qui disent en secret à cent di-
 verses personnes les bagatelles qu'ils ont
 apprises.

De ces gens curieux , dont le sot entretien

Excite de justes coleres ,

Qui font de tout de grands mysteres ,

Qui s'empresent toujours de rien ,

Et qui disent au monde en secret cent affaires

Que déjà le monde sçait bien.

Ecoutez les sans empressement , autant
 que la civilité vous le permettra ; répon-
 dez-leur sans approuver leurs sottises ;
 mais sans vous ériger en Censeur.

Toutes ces petites nouvelles

Ne sont que pures bagatelles ,

Qu'on écoute impatiemment ;

Elles choquent souvent ceux qui les disent
 même ,

Et le parfait Amant

N'en demande jamais que de l'objet qu'il ai-
 me.

I I.

Heures du Repas.

Qu'itez tous ces entretiens forcés ,
vous pourriez vous faire attendre à
dîner , & ma Montre vous dit que c'en
est l'heure. Je ne prétends pas que l'A-
mour vous oblige à vous en passer ; mais
je ne régle point vos repas , cela n'est pas
de ma Jurisdiction.

Mangez si l'appetit vous presse ,
Soyez , si vous voulez , tous les jours en festin ,
Je ne vous régle point , je suis votre Mai-
treffe ,
Et non pas votre Médecin.

Si vous dînez en compagnie , faites
comme les autres , ce n'est point-là l'heu-
re des chagrins & des inquiétudes : il faut
parler.

Il faut répondre à ce qu'on vous propose ,
Je ne vous prescriis point de loi ;
Mais s'il faut songer à quelque chose ,
Il vaut autant songer à moi.

M iiij

III.

I I I.

Visites d'Amis.

MA Montre est plus juste que vous ne croyez : elle ne veut pas que vous viviez en solitaire, & vous permet d'aller faire des visites. L'amour & l'amitié peuvent trouver place dans un même cœur, & un honnête-homme seroit bien malheureux, si dès qu'il a une Maîtresse il devoit renoncer à la société de ses amis. Je ne voudrois pourtant pas que vous eussiez autant d'empressement pour eux que pour moi ; car j'ai ouï dire qu'on ne sçauroit être ardent Amant, sans être un peu tiède ami. Vous n'ignorez pas que lorsque l'Amour établit son empire dans un cœur, il y régne en tyran, & qu'il n'y souffriroit point l'amitié, si elle prétendoit partager sa puissance.

Il est jaloux de son autorité,
 Il hait toujours l'égalité,
 Et d'abord qu'il commence à naître,
 Il prétend commander en maître.

Je

Je serois fâchée surtout, que vous eussiez de ces amies qui ont toutes les qualitez que l'on pourroit souhaiter à une Maîtresse. Il arrive souvent qu'on a pour ces aimables personnes des sentimens un peu trop tendres; & alors ceux de l'amitié & ceux de l'amour sont tellement confondus, qu'on ne sçauroit les discerner.

Si vous avez une semblable attache,
Je serois pour vous sans pitié;
Car je sçai que l'Amour se cache
Sous le voile de l'amitié.

Ce n'est pas qu'un Amant ne puisse avoir de ces illustres amies qu'on est bien aise de voir une fois le jour.

Il peut bien en avoir d'aimables & de belles,
Mais l'Amour ne doit pas l'attacher auprès
d'elles.

Je vous estimerois moins si vous agissiez autrement, & je serois peut-être en état de vous chasser de mon cœur, ou du moins d'y donner place à bien d'autres personnes.

Vous devez demander par grâce
De n'en être jamais chassé:
Le cœur d'un Maîtresse est une belle place;
Mais il faut s'y voir seul pour être bien placé.

I V.

Conversations générales.

Comme vous n'êtes pas chez vos amis pour garder le silence, vous devez entrer en conversation avec eux. Elle doit pourtant être générale, & vous ne devez pas faire de vos amis les confidens de vos amours. Il me déplairoit fort d'apprendre que vous leur révélez toutes mes confidences ; bien qu'elles ne soient que de bagatelles, elles ne laissent pas parmi les Amans d'avoir toutes les douceurs du secret.

Tous ces petits secrets que dit à tout moment
 Une Maîtresse à son Amant,
 Sont beaucoup plus doux qu'on ne
 pense :

Ils font naître en nos cœurs mille innocens
 Désirs ;
 Mais ils ne donnent de plaisirs
 Que tant qu'ils sont sous la loi du silence.

J'ai toujours cru que le secret étoit un
 des plaisirs de l'amour : on doit le garder
 inviola-

inviolablement : & puis tout le monde ne juge pas sainement des choses.

Ne faites point de confidence ,
Et soyez sûr que le silence
A pour moi des charmes puissans :
Le monde a d'étranges maximes ,
Les plaisirs les plus innocens
Passent quelquefois pour des crimes.

C'est en de semblables conversations où se mêlent souvent ces indiscrets , qui s'imaginent obliger un honnête-homme , en lui faisant connoître qu'ils sçavent qu'il est aimé. Ne faites pas en ces occasions comme beaucoup de gens font , qui ne s'opposent à ces railleries que foiblement ,

Et qui par leurs souris , leur geste , leur silence , Approuvent ce qu'on dit , & disent ce qu'on pense.

Je ne condamnerois pas un honnête-homme qui répondroit un peu brusquement à ces indiscrets. Je sçai bien qu'il est difficile qu'on ne connoisse pas que vous êtes Amant.

Mais s'il est inévitable
Qu'on devine l'objet dont vous êtes charmé ,
M vj Paroissez

Paroissez Amant aimable ,

Et non pas Amant aimé.

V.

Visites un peu dangereuses.

J'Avois bien prévu que vos amis vous obligeroient à visiter quelques Dames de leur connoissance ou de la votre, ma Montre ne vous le défend pas ; toutefois ces visites sont un peu dangereuses, & il me semble que vous devez prendre garde à vous, & ne me pas donner lieu de vous soupçonner.

Ne soyez guères auprès des Belles ;

Car il est de certains momens,

Où les plus fidelles Amans

Peuvent devenir infidelles.

Je sçai que la civilité vous oblige à les voir, & ce seroit porter la prudence amoureuse trop loin de vous le défendre ; tenez-vous seulement sur vos gardes : la plupart des Belles ne vont qu'à la conquête des cœurs, leurs civilitez sont presque toutes intéressées,

intéressées, & on en trouve qui ont un je ne sçai quoi qui est à craindre, surtout lorsqu'il est accompagné de la jeunesse & de l'enjouement. Il n'est pas aisé de se gouverner juste en ces rencontres; le moyen le plus sûr est que vous vous imaginiez que je lis toutes vos pensées, que j'observe tous vos regards, & que j'écoute toutes vos paroles :

Un Amant dont l'ame est constante,
Voudroit qu'une Maîtresse examinât ses pas,
Et bien qu'elle n'y soit pas,
Il doit croire qu'elle est présente.

J'approuve pourtant le remède dont vous vous servez, pour vous défendre des attaques que les Belles donnent à votre cœur, & il me souviendra toujours que vous m'avez dit dans un de vos Billets:

Pour vous être toujours fidelle,
Et me garantir de leurs coups,
Mon cœur songe d'abord à vous,
Et tout me dit alors, que vous êtes plus belle.

Mais je sçai que tous les Amans sont flatteurs; aussi n'ajoutai-je pas beaucoup de foi à ces paroles: & à parler sérieusement,

Je

Je passerois pour ridicule ,
 Si je prenois cela pour une vérité ;
 Mais qu'il soit faux ou vrai , l'on doit être cré-
 dule ,
 Quand le plaisir se joint à la crédulité.

V I.

Promenade sans dessein.

Vous avez encore le tems de faire
 une promenade , & ma Montre a
 prévu que vous ne sçauriez refuser vos
 amis. Vous trouverez dans le Jardin du
 Roi des personnes bien faites , & les Belles
 aiment trop un si beau lieu pour ne s'y
 rendre pas.

Prenez garde qu'Amour n'y soit en embuscade ;
 C'estpourquoi , cher Damon , examinez - vous
 bien ,
 Et conduisez vos yeux durant la promenade ,
 En Amant qui ne cherche rien.

Ne faites point l'admirateur perpétuel
 de routes celles que vous y verrez : ne les
 louez point avec exagération , on ne loue
 jamais

Jamais ainsi qu'une Maîtresse. Je vous
conseille de songer à ce que vous direz ,
& de ne vous arrêter pas long-tems dans
ces lieux.

Parmi tant de Beutez , il faut appréhender
D'admirer trop long-tems ou la blonde ou la
brune :

On les peut toutes regarder ,
Mais on ne doit s'attacher à pas une.

Vous ne ferez pas à blâmer de paroître
un peu rêveur durant cette promenade ,
on vous en fera la guerre , & je ne doute
point que vos amis ne vous demandent
plus d'une fois , pourquoi vous êtes si
mélancolique ;

Mais quand on vous dira , pourquoi ?
Faites que votre bouche aussi-tôt leur réplique ,
Ha ! l'absence d'Iris me rend mélancolique ,
Et quand vous aimerez vous ferez comme moi.



V I I.

Retraite volontaire.

Prenez congé de vos amis , il est nuit , & vous devez vous retirer chez vous. C'est durant cette retraite que votre esprit doit songer à toutes les choses dont vous avez à me rendre compte dans vos Billets. Vous ne sçauriez m'en cacher la moindre partie , sans être criminel de leze-Amour. Nous sommes tombez d'accord , que la confiance est une des plus grandes preuves de cette passion , & qu'un Amant qui en manque pour la personne qu'il aime , doit être soupçonné de n'aimer que médiocrement, c'est-à-dire , de n'aimer point. Songez donc à tout ce que vous avez fait durant cette journée , afin qu'au premier Billet je sois instruite de tout ; mais agissez de bonne foi , sans grossir ni diminuer les objets : quand vous auriez manqué à quelque chose , j'aimerois mieux l'apprendre de vous que par autrui ; car c'est une marque de repentir de s'accuser soi-même , & je suis assez indulgente pour vous pardonner. La qualité la plus essentielle de l'honnête-

nête-

nête-homme, c'est la Probité ; & on en doit avoir en amour aussi-bien qu'en toute autre chose : cependant la plûpart des hommes n'en font pas beaucoup d'état ;

Et vont chantant chaque jour
Par tous les coins de la-terre ,
Qu'il est des ruses d'amour ,
Comme des ruses de guerre.

VIII.

Demandes pressées.

D'Abord que vous serez chez vous, faites venir dans votre cabinet celui à qui vous avez confié le dernier Billet que vous m'avez écrit, & qui me doit avoir été rendu. Dès qu'il entrera, demandez-lui de mes nouvelles ; ayez même de l'inquiétude de ce qu'il ne satisfait pas assez-tôt votre curiosité ;

Car il est certain, ou je meure ,
Que lorsqu'on aime tendrement ,
On veut sçavoir dans un moment

Tout

Tout ce qu'on ne sçauroit raconter dans une heure.

Demandez-lui comment je me porte; de qu'elle façon j'ai reçu votre Billet; s'il a examiné l'air de mon visage; si je l'ai lû attentivement; si ç'a été avec joye; enfin, demandez-lui ce que je lui ai dit, & s'il a ma réponse. Vous devez vous faire rendre compte de tout ce qui s'est passé en sa présence, & vous devez ensuite lire ce que je vous écris, pour vous instruire de ce qui se passe dans mon cœur.

C'est par-là seulement que vous pourrez apprendre

Ce que ma bouche tait & ce que mon cœur dit,

Dans ces Billets où l'amour est si tendre,
Le cœur dicte ce qu'on écrit.



I X.

Fâcheux souvenir.

Vous n'aurez pas bien de la peine à expliquer ce que ma Montre vous marque , & il n'est point de plus fâcheux souvenir que celui de l'absence d'une Maîtresse.

Car l'absence en amour est un cruel martyr ,
Et vous le ressentez si votre cœur soupire.

Prenez donc cette heure-là pour songer à votre malheur ; il n'est pas médiocre pour une ame qui connoît toute l'étendue de la tendresse ; & chacun sçait qu'un Amant privé de la vuë de la personne qu'il aime , est privé de tous les plaisirs du monde.

Qu'on souhaite un Amant sans cesse ,
Que l'on en parle à tout moment ,
Que l'on réponde à sa tendresse ,
Cela lui plaît infiniment :
Mais à parler sincèrement ,

Et

Et c'est ce que l'Amour confesse ;
 La félicité d'un Amant
 Est d'être auprès de sa Maîtresse.

En effet , Damon , l'absence d'une Maîtresse est une éclipse funeste au repos d'un Amant , & rien ne peut la dissiper que le seul retour de l'objet aimé. Dans cet état il voit tous les autres objets avec dégoût : il se fait de grands malheurs des moindres maux : tout ce qui ne lui parle pas de ce qu'il aime , lui déplaît , & tout ce qui lui en parle , en le faisant ressouvenir qu'il ne le sçauroit voir , augmente sa douleur. Je veux croire que ce sont vos sentimens. Vous êtes assuré de ne me voir pas de quelques jours , & si votre cœur ne dément toutes vos paroles , ces jours doivent être fort longs pour vous.

Eloigné d'un objet aimé ,
 L'on n'est jamais accoutumé
 Aux ennuis , aux chagrins de ces longues journées :

Et c'est alors que les Amans
 Prennent les jours pour des années ,
 Et pour des jours tous les momens.

Je ne veux pas toutefois que votre mélancolie soit extrême ; vous pouvez être persuadé

DE PIÈCES GALANTES. 285
persuadé que je la partage avec vous , &
cette pensée doit la diminuer.

Comme la plus belle des fleurs
N'est jamais sans épine ,
Ainsi les soupirs & les pleurs ;
Selon que je me l'imagine ,
Accompagnent l'amour & troublent ses dou-
ceurs :

Mais quoique l'on en puisse dire,
L'amour n'est pas un grand martyr
Quand on est deux à souffrir ses douleurs.

X.

Réflexions.

MAis après le fâcheux souvenir de
mon absence , faites quelques réflé-
xions sur votre bonheur, supposé que vous
soyiez persuadé que c'en est un que d'être
souffert de moi. La première chose que
vous devez considérer , est que j'ai à la
fin reçu vos soins assez agréablement , &
que le présent que vous me fites de votre
cœur , m'est fort cher.

Le

Le présent du cœur d'un Amant

Donne un plaisir indicible.

Et bien que ce présent soit toujours invisible,

Il touche sensiblement.

Il est vrai que je ne l'acceptai pas d'abord que vous me l'offrîtes, & que vous m'avez dit plus d'une fois :

Quoi ! puis-je éviter d'expirer,

Si vous ne voulez pas qu'à vos yeux je sou-
pire ?

Ou vous devez m'entendre soupirer,

Ou vous devez consentir que j'expire.

Mais toutes les rigueurs que ma sévérité vous fit souffrir, doivent passer présentement dans votre esprit pour des sujets de plaisirs, & vous devez juger du prix de mon affection par les difficultés que vous eûtes à toucher mon cœur.

Lorsqu'après mille soins & mille inquiétudes,

Ce que nous souhaitons succède à nos désirs,

Le souvenir des maux qui nous sembloient si
rudes,

Nous donne de nouveaux plaisirs.

Souvenez-vous encore que je vous ai
préférai à tous ceux qui m'ont servi, bien
qu'ils

qu'ils fussent dignes de mon estime, &
que j'ai fermé les yeux à leur mérite pour
ne regarder que vous.

Tous ces Amans avoient beau faire,
Je répondois à peine à leurs civilités.

Ils avoient mille qualités
Sans avoir celle de me plaire :
Et j'avouë enfin à mon tour ,
Sans qu'on m'en sollicite ,
Que vous les passiez en amour ,
Aussi-bien qu'en mérite.

Considérez ensuite que non-seulement
vous avez eu le bonheur de me plaire ;
mais que vous avez eu encore celui de le
deviner.

Lorsque je connus votre feu,
Vous connûtes celui que vous aviez fait naître ;
Mais ce fut sans mon aveu
Que je vous le fis connoître.
J'en cachois le secret dans le fonds de mon
cœur ,
Il est vrai que mes yeux en disoient quelque
chose :
Mais sur la foi des yeux un pauvre Amant
s'expose
A tomber souvent dans l'erreur.

J'eus

J'eus pourtant la bonté de vous l'apprendre par ma bouche, malgré toutes les délicatesses de mon ame, & tous les scrupules où vous sçavez que mon humeur panche.

Il n'est obstacle enfin, que l'amour ne surmonte,
J'avoüai ma foiblesse en poussant un soupir ;
Il m'en souvient avec plaisir ,
Mais il m'en souvient avec honte.

Je portai ma tendresse plus loin, & je voulus vous en donner des marques innocentes en toutes les occasions qui se présenterent : Car après que mes yeux & ma bouche vous eurent cent fois assuré des sentimens de mon cœur, je vous confirmai cette vérité par mes Billers. Avoüez, Damon, que si vous faites toutes ces réflexions, vous passerez une heure bien agréablement.



XI.

Repas du soir.

EN effet, vous y trouvez tant de douceurs, que si on ne vous avertissoit qu'on a servi, vous passeriez en cet état bien des momens; mais il faut aller où vous êtes attendu. N'abandonnez pourtant pas tout votre cœur à la joye, quoique vous ayez lieu d'être content.

Où l'ame d'un Amant doit être satisfaite,
Quand d'une noble ardeur il se trouve enflâmé :
Mais la plus grande joye est toujours imparfaite
Si l'on ne la partage avec l'objet aimé,



XII.

Complaisance.

LA civilité exige un peu de complaisance après le repas, & je suis assurée que vous n'en manquez jamais. Je sçai que l'on vous a accusé que la vôtre est trop générale, & que vous en aviez quelquefois pour des personnes qui vous devoient être indifférentes.

L'on n'en est pas moins aimable,
En ayant plus qu'il ne faut :
Cet excès est un défaut,
Mais un défaut excusable.

Ayez-en donc pour ceux avec qui vous ferez : vous pouvez vous entretenir de cent choses indifférentes, & en même-tems penser à moi. Si vous entendez loüer quelque aimable personne, ou de sa beauté ou de son mérite, faites-m'en l'application ; & si vous n'osez répondre tout haut,

Faites

Faites que votre cœur réponde en son langage :
Celle que vous louez a mille qualitez ,
Son esprit & son corps sont riches en beautez ,
Mais Iris en a davantage.

L'on n'a jamais parlé devant moi d'un
Amant fidelle que je n'aye songé à vous ,
& toutes les fois que quelqu'un en parle ,

C'est avec plaisir que j'écoute ,
Et que je lui répons de la bouche ou des
yeux ,
Cet Amant sçait aimer sans doute ,
Mais Damon aime encore mieux.

Et bien que je n'aye pas toutes les qua-
litez qui se rencontrent aux Belles person-
nes , je suis pourtant bien-aïse que l'a-
mour vous préoccupe à mon avantage :

Il n'est pas besoin de vous dire ,
Qu'un véritable Amant doit se persuader ,
Que tout autre objet doit céder
Au seul objet pour qui son cœur soupire.

I.

Impossibilité de dormir.

Vous avez assez veillé , songez à vous aller mettre au lit. Peut-être ne dormirez-vous pas d'abord que vous y serez, & vous pourrez bien y passer une heure avant que le sommeil ferme vos yeux. Dans cette impossibilité de dormir je trouve à propos que vous vous imaginiez tout ce que je puis faire tous les jours aux lieux où je suis. Faites faire un petit voyage à votre esprit pour venir m'observer quelque tems en cachette : il prendra garde que je m'ennuye souvent , & que j'ai du dégoût pour bien des choses où ceux qui sont avec moi trouvent des plaisirs.

Enfin dans les lieux où je suis
Je partage tous vos ennuis ,
Et je vois presque tout avec indifférence :
Je trouve pourtant assez doux
De penser quelquefois que durant mon absence ,

Votre

Votre cœur songe à moi , quand le mien songe
à vous.

Mais peut-être que je me trompe , &
que dans le même-tems que vous occupez
tout mon souvenir , je ne suis plus dans
le vôtre , & que vous songez à quelque
ouvrage qui vous puisse donner cette im-
mortalité que les Muses promettent ; ou
bien que vous projettez quelque voyage
dans les pays étrangers , pour aller cher-
cher cette gloire qu'on acquiert dans les
Armées. Si cela est , vous n'êtes pas sans
inquiétude : car

Les Poètes & les Guerriers

Sont quelquefois chagrins à l'ombre des lau-
riers,

Quoiqu'en veüillent chanter les filles de mé-
moire :

Sous les mirthes fleuris on passe mieux le jour ,

Et les couronnes de la Gloire

Valent souvent bien moins que celles de l'A-
mour.

Cette gloire que donne un peu de renommée

N'est rien qu'un amas de fumée ,

Que le hazard produit & dissipe à son tour.

L'amour plus noblement occupe une belle
ame ,

Et lorsqu'un digne objet répond à notre flâme,
La gloire accompagne l'amour.

Mais endormez-vous, l'heure est passée,
& c'est présentement au songe à vous entretenir.

I I.

Conversation en songe.

JE ne doute pas que vous ne trouviez ma Montre un peu hardie, de prétendre régler jusques aux songes, qui ne sont que des pensées déréglées : En effet la raison ne les conduit point, & ils ne passent que pour des chimères de l'imagination. Toutefois j'ai bien voulu qu'elle vous en marquât quelques-uns, & je suis assurée qu'après avoir tant songé à moi durant le jour, vous y songerez durant la nuit. Le premier songe que ma Montre vous permet de faire est que vous croyiez être en conversation avec moi.

Croyez

DE PIÈCES GALANTES. 295

Croyez dans ce songe flatteur,
Qu'après m'avoir montré l'ardeur de votre flâme,
Je vous montre à mon tour jusqu'au fond de
mon ame,
Et que je donne cœur pour cœur,
Parole pour parole, & douceur pour douceur.

Imaginez-vous que vous me parlez de
votre passion avec transport; que je vous
écoute paisiblement, & que je vous don-
ne mille innocens témoignages de ma ten-
dresse. Peut-être que si vous vous éveillez
en ce tems-là,

Vous paroîtrez sensible à ce bien mensonger,
Et vous direz dans cette joye extrême,
Ah! qu'il seroit doux de songer
Si l'on songeoit toujours de même!



I I I.

Caprices à souffrir en songe.

IL est juste de mêler un peu d'amertume à ces douceurs , & je veux que votre imagination me représente à vous comme la plus capricieuse fille du monde. Je vois bien que vous me direz d'abord :

Ne contentez pas votre envie,
N'accablez pas en songe un misérable Amant :
Helas ! j'aimerois mieux veiller toute ma vie,
Que de tant souffrir en dormant.

Mais vous ne sçauriez éviter les songes que ma Montre vous marque ; c'est une nécessité. Vous croirez dans celui-ci que la coquetterie occupe presque toute mon ame : vous croirez, dis-je,

Que mon cœur jamais ne s'arrête,
Et qu'il court d'Amant en Amant ;
Que loin de se donner lors même qu'il se prête,
Il ne se prête qu'un moment.

Je

Je vous permets de m'offenser ; mais c'est en dormant que je vous le permets ; car je ne vous pardonnerois pas le mal que vous auriez pensé de moi , si ç'avoit été autrement qu'en songe. Ce n'est pas tout de me croire coquette , vous croyez encore que vous avez à effuyer cent caprices de mon humeur ; que je veux exiger de vous cent choses injustes ; que je prétends que vous rompiez avec vos amis , & que vous n'ayiez point d'amies ; que je veux faire les choses que je condamne en vous : que je veux avoir pour d'autre que pour vous de cette amitié tendre qui ressemble à de l'amour , ou plutôt de cet amour à qui on donne le nom d'amitié , & que je ne veux pas que vous osiez vous en plaindre. Enfin , soyez ingénieux à vous tourmenter , & croyez que je suis devenuë injuste , ingrate & insensible. Tout de bon , votre amour seroit-elle à l'épreuve de ces malheurs , si ces malheurs n'étoient pas des songes !

Mais sçachez qu'il faut présumer
 Que je n'ai jamais de foiblesse,
 Et qu'un cœur qui sçait bien aimer ,
 Doit tout souffrir d'une Maîtresse.

I V.

Jalousie en songe.

NE. pensez pas encore à vous éveiller ,
 il faut que vous souffriez un peu da-
 vantage : il faut que la jalousie vous préoc-
 cupe , qu'elle séduise votre raison , & que
 dans un troisième songe vous croyiez en
 dormant ce que vous ne pourriez croire
 en veillant. Il est tems que vous expliquiez
 toutes mes actions au désavantage de vo-
 tre amour , & que la jalousie vous accable
 de chagrins.

Le propre de la jalousie
 Est de causer des maux pires que le trépas ,
 Elle trouble les sens , & cette frénésie
 Fait qu'on croit voir souvent ce que l'on ne voit
 pas.

Vous croirez donc qu'un de vos Rivaux
 est auprès de moi , & que je n'aurai point
 d'attention pour tout ce que vous me direz
 tout haut , afin d'écouter ce qu'il me dira
 tout bas. Vous croirez qu'il me suit par-
 tout , & que vous l'avez toujours sur vos
 pas ,

pas , que je suis de l'humeur de ces Belles
qui croient que c'est la mode de donner
toujours des Rivaux à son Amant.

C'est une fort méchante mode ,
D'avoir toujours un Rival sur ses pas ;
Car soit qu'on soit aimé , soit qu'on ne le soit
pas ,
Un Rival est un incommode.

Je veux encore que vous vous imagi-
niez que mes yeux approuvent toutes les
pensées , qu'ils le flattent de quelque es-
poir , & que je vous ai arraché mon cœur
pour lui en faire un présent. Vous souffri-
rez en ce tems - là tout ce qu'une cruelle
jalousie peut faire souffrir à une ame amou-
reuse.

La jalousie est redoutable ,
Ses traits percent un cœur de leurs terribles
coups :

Et nous pouvons dire entre nous ,
Comme une chose véritable ,
Que pour rendre un Amant tout-à fait miséra-
ble ,

Il faut le rendre Amant jaloux.

Vous le serez , Damon , & dans ce son-
ge vous n'aurez que des sentimens tumul-
N vj tueux :

tueux : vous rouleriez dans votre esprit cent desseins qui se confondront l'un l'autre. Enfin, la colere, la haine & la vengeance s'empareront de votre cœur.

Elles y régneront malgré tout votre amour,
Tantôt toutes ensemble, & tantôt tour-à-tour.

V.

Rupture en songe.

JE vois bien que vous ne sçauriez souffrir toutes ces injustices, & cependant vous en faites une vous-même : vous croyez dans ce songe que je me plains de vous, & que je suis tout-à-fait irritée ; sur cette croyance vous m'accusez de foiblesse, vous cessez de me voir, vous vous emportez contre l'amour, & selon toutes les apparences vous croyez que je suis toujours coquette, & vous ne m'aimez plus.

Une coquette assurément
Ne paroît jamais aimable,
Son esprit peut être agréable,
Quoiqu'elle soit sans jugement.

Mais

Mais à mille défauts elle est toujours sujette,
Venant de sa légèreté ;
Et quand elle seroit un miracle en beauté,
Ce n'est jamais qu'une coquette.

Enfin, Damon, durant ce songe nous
sommes en état de nous brouiller pour
toujours, & il semble que tout y contri-
buë.

Chacun de son côté tâche à briser sa chaîne,
Chacun de son côté croit le faire sans peine :
Mais c'est fort inutilement,
On ne peut rien sur soi dès que l'on est Amant.

Vous avez donc beau faire, vous n'en
venez pas à bout, & vous êtes forcé de
dire, en parlant de votre Maîtresse,

Ah! qu'il seroit nécessaire
D'abandonner ses appas !
La raison voudroit le faire,
Mais l'amour ne le veut pas.

Ne soyez plus irrité, cette heure in-
commode va finir, & vous ne devez pas
désespérer de rentrer en grace avec moi.

Il ne faut pas que votre cœur murmure,
Soyez toujours Amant soumis :
Un songe fait notre rupture,
Un songe nous doit faire amis.

V I.

Raccommodement en songe.

EN effet lorsque nous faisons tous nos efforts pour chasser la tendresse de notre cœur, & dans le plus fort de notre brouillerie,

Amour voit toute la querelle :
Et comme nous en sommes-là,
Pour renouer une amitié si belle,
Amour vient faire le hola.

D'abord vous revenez de tous vos emportemens, vous me demandez cent fois pardon, vous me dites que vous êtes prêt à tout souffrir; votre imagination vous fait voir que je suis devenuë sensible, juste & reconnoissante, que ma colere s'est évanouïe, & que nous jurons entre nous une paix inviolable.

Après tous ces petits débats
Une paix fait gouter mille douceurs nouvelles,
Et quoique bien souvent elle ne dure pas,
On la croit pourtant éternelle.

Jouissez

Jouïſſez donc de tous les plaiſirs dont un cœur fortement amoureux peut jouïr. Ne vous ſouvenez point de toutes les inquiétudes que vous avez ſouffertes : beniſſez l'amour de ſes faveurs, remerciez-moi de mes graces, & réſolvez-vous d'endurer toutes choſes avant que d'en revenir à de nouvelles brouilleries.

Après ces raccommodemens,
Où quoique nous faiſſions notre penchant nous
porte,

Notre amour en devient plus forte,
Et tous ſes plaiſirs plus charmans.

Ce n'eſt pas qu'il arrive ſouvent bien des maux de ces brouilleries, & je crois que le meilleur conſeil qu'on puiſſe ſuivre, eſt de les éviter; & quand on ne le peut, on doit ſe ſouvenir,

Si l'on prétend que l'amour dure
Entre la Maîtreſſe & l'Amant,
Il faut à la moindre rupture
Courir à l'accommodement.



V I I.

Songes divers.

VOici la dernière heure de votre sommeil, & la dernière de ma Montre; elle vous laisse en liberté, & vous pouvez presque choisir vos songes: laissez aller votre imagination sur sa foi, pourvu que l'amour respectueux la conduise: car quoique je vienne de dire, je prétends donner des bornes à vos imaginations.

Gardez-vous bien en sommeillant
 D'écouter un flatteur mensonge;
 Vous êtes si sage en veillant,
 Ne le seriez-vous pas en songe?

Eveillez-vous, Damon, le tour de ma Montre est achevé. Après cela vous ne pouvez ignorer de ce que vous devez faire pendant mon absence. J'ai cru qu'il n'étoit pas à propos de vous parler de Bal & de Comédie; vous sçavez qu'un Amant privé de la présence de sa Maîtresse ne s'y trouve guères: toutefois si vous ne pouvez
 éviter

éviter ces divertissemens ou d'autres semblables, je ne suis pas assez injuste pour vous en sçavoir mauvais gré. Défendez-vous-en ; mais allez-y , si la civilité ou quelqu'autre devoir vous y oblige. Je veux seulement qu'à ma considération vous ne vous laissiez toucher que médiocrement à tous ces plaisirs. Que l'on connoisse que vous ne les cherchez point , & que c'est par complaisance & non pas par inclination que vous vous y rencontrez. Enfin dans tous ces lieux ,

Paroissez négligé , rêveur , plein de fouci,
Et que tout dise en vous , Iris , n'est point ici.

Je ne vous parle point aussi de faire la Cour à notre Prince , parcequ'il doit passer tout le Printems à la campagne , & que vous ne pourrez pas être auprès de sa personne. Lorsque vous serez eu pouvoir de le faire , je vous conseille de ne pas vous en dispenser. Vous devez avoir soin de votre fortune , & je ne suis pas du sentiment de ceux qui disent ,

Qu'il est bien mal-aisé de suivre en même jour
La fortune & l'amour ,
D'aimer une Maîtresse , & de servir un Maître ,

Que

Que l'on ne doit jamais se partager ainfi ,
 Et que c'est le moyen , quelque adroit qu'on
 puisse être ,
 De perdre sa fortune & sa Maîtresse aussi.

Ce sont des erreurs que je condamne ,
 je sçai que l'amour & l'ambition ne sont
 pas incompatibles , & que l'on peut être
 attaché auprès de son Souverain , & n'en
 aimer pas moins sa Maîtresse.

Pour servir votre Maître avec votre Maîtresse,
 Joignez l'ambition à beaucoup de tendresse :
 Ce conseil doit être suivi ,
 De ce partage égal l'ame n'est point blâmée,
 Car le Maître en tout tems peut être bien servi ,
 Et la Maîtresse bien aimée.

Le Monarque que vous servez , Da-
 mon , est si aimable , que je suis assurée
 que lorsque vous vous trouvez auprès
 de lui , l'inclination que vous avez pour
 sa personne , vous y porte autant que vo-
 tre devoir.

Ce Monarque est aimé de Mars & de l'Amour ,
 Les Muses , les Vertus sont toujours à sa Cour ,
 On ne voit rien d'égal dans le siècle où nous
 sommes :

Ah ! que l'on est heureux d'obéir à ses loix !

C'est

C'est le plus grand de tous les Rois,
Et le mieux fait de tous les hommes.

Voilà tout ce que j'avois à vous dire ; maintenant je ne vous dois plus rien , & je vous ai payé votre discrétion. Si vous ne la trouvez pas assez belle , je n'y sçau-rois que faire. Soyez-en donc satisfait , & souvenez-vous , si vous m'aimez encore , qu'elle mérite que vous preniez la peine de la conserver.

En effet , elle est digne , & la belle Iris n'a pas fait un laid présent à Damon en la lui donnant. L'invention en est ingénieuse & galante ; & la Germanie , qui s'est renduë célèbre en Horloges , n'en a peut-être point fait qui l'égale , sans en excepter celle d'une de ses Villes , dont on parle par tout le monde.

Oùi , cette Montre est des meilleures,
Damon ne doit point la changer :
L'on y trouve toutes les heures ,
Excepté l'heure du Berger.

Fin du Tome second.

TABLE



TABLE

DES PIÈCES CONTENUÈS
dans ce Tome second.

E <i>Rgasis, & Edone, ou le Travail & la Volupté.</i>	Page 1
<i>Généalogie du Travail & de la Volupté.</i>	14
<i>I. Elégie.</i>	21
<i>Ode I. Pour la Reine de Suede.</i>	24
<i>Métamorphose des yeux de Philis en Astres.</i>	30
<i>II. Elégie.</i>	63
<i>III. Elégie.</i>	69
<i>Stances.</i>	75
<i>Sonnet.</i>	77
<i>Les Fleurs de Fontainebleau.</i>	78
<i>IV. Elégie à Monsieur le Duc de Saint Aignan.</i>	ibid.
<i>V. Elégie.</i>	84
<i>VI. Elégie.</i>	88
<i>VII. Elégie.</i>	92
<i>VIII. Elégie.</i>	97
<i>IX. Elégie.</i>	104
<i>Stances.</i>	105
<i>Madrigal.</i>	107
<i>Madrigal.</i>	108
<i>Madrigal.</i>	ibid.
<i>Madrigal.</i>	109
<i>Sonnet.</i>	ibid.
	<i>Sonnet</i>

T A B L E.

<i>Sonnet par M. des Yveteaux.</i>	111
<i>Ode. Portrait de S. A. R. Mademoiselle.</i>	112
<i>Portrait de Mr. le Prince.</i>	116
<i>Portrait de Madame la Duchesse de Châtillon.</i>	117
<i>Aux Nymphes de Villies-Coterêts.</i>	120
<i>Vers irréguliers pour un Pot dans lequel étoit un petit Pécher.</i>	121
<i>Réponse de Sapho.</i>	123
<i>Placet du Marquis d'Angeau.</i>	125
<i>Réponse au Placet.</i>	126
<i>Le Pigeon de Madame la Marquise d'Esche.</i>	ibid.
<i>Réponse d'Achante.</i>	128
<i>Ode. Le Triomphe d'Amarillis.</i>	129
<i>Les Nymphes de Luxembourg aux Nymphes de S. Fargeau.</i>	136
<i>Bouts-Rimés du Sonnet envoyé par le Duc de Savoye.</i>	141
<i>Jugement définitif sur un Plaidoyer d'Amour.</i>	144
<i>Le départ des Nymphes de Luxembourg.</i>	146
<i>Le retour des Nymphes de Luxembourg.</i>	156
<i>Madrigal pour Mademoiselle de Normandie.</i>	162
<i>Madrigal pour la même.</i>	163
<i>Madrigal.</i>	164
<i>Madrigal.</i>	ibid.
<i>Chanson.</i>	165
<i>Chanson.</i>	166
	<i>Chanson.</i>

T A B L E.

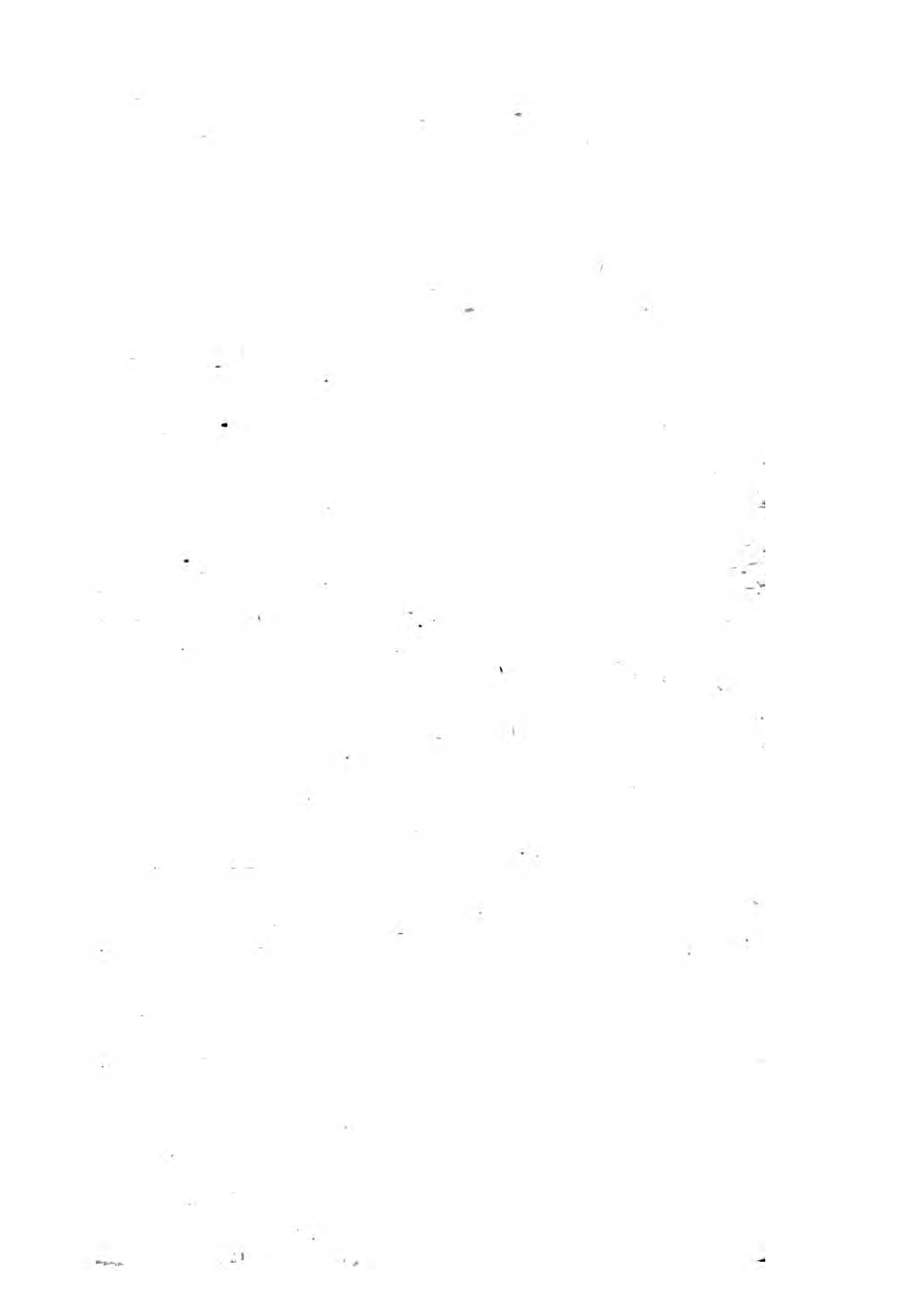
Chanson.	ibid.
Chanson.	ibid.
X. <i>Elégie , le Temple de la Mort.</i>	167
<i>Elégie , suite du Temple de la Mort.</i>	181
Chanson.	187
<i>Rupture , Stances.</i>	188
<i>Stancet.</i>	192
<i>Réponse aux mêmes Stances.</i>	194
<i>Lettre de la Cour.</i>	196
<i>Sonnes.</i>	209
XI. <i>Elégie.</i>	211
<i>Stances.</i>	215
<i>Sonnet.</i>	219
<i>Autre Sonnet sur un bouquet de fleurs.</i>	220
<i>Sonnet pour un Officier allant à l'Armée.</i>	222
<i>Madrigal.</i>	223
<i>Madrigal.</i>	ibid.
<i>Autre Madrigal.</i>	224
<i>Epitaphe.</i>	225
<i>Le Temple de la Gloire à Monsieur le Duc d'Anguien.</i>	226
<i>Lettre à Mademoiselle de la Motte.</i>	247
<i>Lettre à Madame de M.... sur son Maria- ge.</i>	249
<i>Stances faites dans une Retraite.</i>	251
<i>La Montre.</i>	255
<i>Iris à Damon.</i>	256
<i>Explication des Heures.</i>	259
VIII. <i>Agréable rêverie.</i>	260
IX. <i>Dessein de ne plaire à personne.</i>	262
X. <i>Lecture</i>	

T A B L E.

X. <i>Lecture de Billets.</i>	263
XI. <i>Heure à écrire.</i>	265
XII. <i>Devoir indispensable.</i>	268
I. <i>Entretiens forcés.</i>	269
II. <i>Heure du repas.</i>	271
III. <i>Visites d'Amis.</i>	272
IV. <i>Conversation générale.</i>	274
V. <i>Visites un peu dangereuses</i>	276
VI. <i>Promenade sans dessein.</i>	278
VII. <i>Retraite volontaire.</i>	280
VIII. <i>Demandes pressées.</i>	281
IX. <i>Fâcheux souvenir.</i>	283
X. <i>Réflexions.</i>	285
XI. <i>Repas du soir.</i>	289
XII. <i>Complaisance.</i>	290
I. <i>Impossibilité de dormir.</i>	292
II. <i>Conversation en songe.</i>	294
III. <i>Caprices à souffrir en songe.</i>	296
IV. <i>Jalousie en songe.</i>	298
V. <i>Rupture en songe.</i>	300
VI. <i>Raccommodement en songe.</i>	302
VII. <i>Songes divers.</i>	304

Fin de la Table du Tome second.

77781901



77781901

